

A

0001185016



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

fornia
nal
ty

B/472

(172)



Albert Cohn.

BIOGRAPHIE

D'ALBERT COHN

*Il a été tiré 60 exemplaires numérotés sur papier
de Hollande. — Prix : 6 francs.*

*Donné par
le Dr. Lœb*

BIOGRAPHIE
D'ALBERT COHN

PAR

ISIDORE LŒB

(avec portrait.)



PARIS
DURLACHER, ÉDITEUR
70, rue Turbigo.

—
1878



BIOGRAPHIE

D'ALBERT COHN

I

SA JEUNESSE, SON ÉTABLISSEMENT A PARIS¹. — Naissance à la sortie de Kippour 5575 (1814). — Origine alsacienne. — Etudes orientales à Vienne. — Il professe l'hébreu au séminaire protestant de Vienne. — Départ pour Paris (1836). — Premières relations avec la famille de Rothschild. — Etudes à Paris.

Albert Cohn est né à Presbourg, en Hongrie, à la sortie du Kippour de l'année 5575 (14 septembre 1814).

Il y a comme une prédestination dans cette date et cette heure solennelle, il semble qu'elle

1. Une grande partie de nos renseignements est empruntée aux *Lettres juives* d'Albert Cohn, publiées dans l'*Univers israélite*, années XX et XXI. C'est également l'*Univers israélite*, années XXXII et XXXIII, qui a bien voulu

marque du sceau divin l'enfant qui venait de naître.

Albert Cohn descendait d'une famille alsacienne. Son bisaïeul, R. Abraham Cohn, dont il portait le prénom, était né à Huningue en 1680 ¹. Lorsqu'en 1681, Louis XIV fit commencer les travaux de fortification de cette ville, un grand nombre d'habitants furent expropriés, et il est probable qu'à cette occasion la famille Cohn quitta l'Alsace ². Après d'assez longues pérégrinations, elle se fixa à Presbourg. Suivant l'habitude des israélites de cette époque de désigner les familles par leur lieu d'origine, on donnait encore au père d'Albert Cohn le nom de Simson Elsas (d'Alsace).

Sa mère était née Reckendorff, de Trebitsch, en Moravie. R. Cebi Hayyim Reckendorff, son grand-père maternel, avait été grand rabbin (Rosch-Yeschiba). et son bisaïeul, R. Beer Reckendorff, chef de province (Rosch-Medina)

publier nos articles sur Albert Cohn, dont cette biographie n'est en quelque sorte que la reproduction. Nous remercions ici M. le Directeur de cet excellent journal de l'hospitalité qu'il a bien voulu accorder à notre travail.

1. Il mourut à Presbourg en 1787, à l'âge de 107 ans.

2. Albert Cohn dit, dans ses *Lettres juives*, que les juifs de Huningue furent expulsés, mais c'est probablement une erreur.

de la Moravie. Albert Cohn fut digne de ses ancêtres.

A l'âge de douze ans, il se rendit à Vienne, où, de 1826 à 1834, il suivit les classes du lycée et, à l'Université, les cours de la Faculté de philosophie. Ses parents le destinaient à la carrière médicale, la seule des professions libérales qui fût ouverte aux juifs, mais il lui fut impossible de vaincre la répugnance qu'inspirent aux débutants les dissections anatomiques. Il abandonna ces études pour celles des langues orientales.

Les juifs de Vienne étaient soumis à cette époque aux règlements de police les plus durs et les plus iniques. Un bureau spécial, dit bureau des juifs, était chargé de les surveiller. Cent vingt-quatre familles israélites avaient seules le droit de domicile. Il était défendu à tout autre israélite, même autrichien, de séjourner à Vienne plus de quarante-huit heures. Passé ce délai, le juif avait le droit de prolonger son séjour en payant 2 florins par quinze jours, mais il ne pouvait user de ce droit que trois fois de suite. Pour les juifs étrangers, le prix du droit de séjour était encore plus élevé. Une exception était faite cependant pour les étudiants : ils pouvaient rester une année scolaire

entière en payant seulement 3 florins 1/2, ce qui s'appelait « séjour gratuit; » seulement la plupart des Facultés et surtout celle des langues orientales à l'Université leur étaient fermées.

Voici le certificat de droit de séjour accordé à Albert Cohn :

Le gouvernement impérial-royal de la basse Autriche a daigné accorder, par décret du 28 novembre 1833, n° 64,284, à Albert Cohn, né à Presbourg (Hongrie), âgé de dix-neuf ans, le séjour dans cette capitale pour l'année scolaire 1833-1834, jusqu'à la fin de septembre 1834, pour suivre le cours de la dernière année de la Faculté de philosophie, dans les conditions ordinaires, gratuitement. Cette haute résolution est communiquée à Albert Cohn, sous la condition que celui-ci voue son temps avec assiduité à la faculté qu'il a choisie, en s'abstenant de tout commerce où négoce; qu'il se conduise conformément aux lois existantes; qu'il informe la police chaque fois qu'il changera de domicile, et apporte à la fin de l'année scolaire les certificats de progrès, pour demander soit la faveur d'une prolongation de séjour pour continuer ses études, avec certificat de l'autorité de sa ville natale constatant qu'il a de quoi vivre et se subvenir pendant ce temps, soit le billet de départ de cette capitale.

Pour la direction impériale-royale supérieure de police,

RUNDNER.

Vienne, le 15 décembre 1833.

Ne pouvant suivre, comme juif, les cours de l'Académie orientale de Vienne, Albert Cohn fit des études philologiques et archéologiques sous la direction du D^r Saalschütz, prédicateur et professeur extraordinaire à l'Université, sans négliger les études talmudiques, qu'il continua sous M. Horwitz, rabbin à Vienne. Il passait la plus grande partie de son temps à la bibliothèque Impériale, où il étudiait seul, à coups de dictionnaires, l'arabe et le syriaque. M. le professeur Wenrich, un orientaliste distingué, auteur de travaux sur l'histoire et la littérature des Arabes, le voyant acharné à sa tâche ingrate et fastidieuse, eut pitié de sa peine et lui donna des conseils. M. Wenrich était professeur d'archéologie et de géographie sacrée au séminaire protestant, et il trouvait que ses élèves ne faisaient pas assez de progrès, parce qu'ils ne savaient pas bien l'hébreu. Le professeur d'hébreu savait à peine lire l'écriture hébraïque. Il fut convenu qu'Albert Cohn le remplacerait gratuitement et que le titulaire continuerait à toucher ses émoluments. « Quel bonheur pour moi ! » s'écrie Albert Cohn. Le voilà, à vingt ans, professeur extraordinaire d'hébreu, et cela dans un séminaire chrétien. Tous les pasteurs protestants qui sortirent de

ce séminaire depuis novembre 1834 jusqu'en mai 1836 furent ses élèves et lui témoignèrent constamment les sentiments les plus sympathiques.

M. Wenrich dirigea dès lors les études d'Albert Cohn en arabe, en persan et en sanscrit. Il le recommanda au baron de Hammer, bien connu par son *Histoire de l'Empire ottoman*, qui mit toute sa bibliothèque au service d'Albert Cohn et l'aida dans ses travaux.

Un jour qu'il lui expliquait quelque passage d'un commentaire arabe du Coran, il s'interrompit subitement et lui dit : « Vous ne pouvez que végéter à Vienne, il faut aller à Paris. Là, toutes les écoles vous seront ouvertes : vous étudierez le persan sous Sylvestre de Sacy, le sanscrit avec Burnouf ; je vous donnerai des lettres pour Reinaud ; je parlerai au prince de Metternich pour qu'il vous recommande à notre ambassadeur, le comte d'Apponi, qui est d'ailleurs de Presbourg, comme vous ; je parlerai au baron Salomon de Rothschild pour qu'il vous fournisse les moyens de faire le voyage de Paris ; moi aussi je contribuerai à vos frais pour 50 florins. » Albert Cohn ne se sentit pas de joie ! La France était alors pour les israélites du continent, et je crains bien qu'elle ne le soit

encore aujourd'hui, le pays de la délivrance et de la liberté, la terre promise. Albert Cohn se souvenait que ses ancêtres y étaient nés, et la considérait comme sa patrie. Il n'allait point en France comme un étranger, il y retournait.

Son parti fut bien vite pris. L'idée du baron de Hammer fut approuvée de ses parents et de ses amis. Il fit ses paquets, alla dire adieu à sa mère, et partit de Vienne le samedi soir 11 juin 1836, muni des recommandations du baron de Hammer, de M. Wenrich et du D^r Mannheimer, le célèbre prédicateur israélite. Les élèves du séminaire protestant lui adressèrent, la veille, une lettre de remerciements des plus touchantes : « Jamais nous n'oublierons, dirent-ils, ces heures délicieuses pendant lesquelles vous nous avez procuré la connaissance de la langue la plus vénérable. Nous ne nous souviendrons jamais de vous qu'avec une reconnaissance pleine d'émotion. » Ils l'accompagnèrent tous à la gare. Son père était venu de Presbourg pour lui donner sa bénédiction.

En passant par Francfort, Albert Cohn eut le bonheur d'y rencontrer le baron Salomon de Rothschild, à qui le baron de Hammer l'avait recommandé. Toute la famille de Rothschild était réunie pour le mariage du baron Lionel

de Rothschild, de Londres. Albert Cohn fut présenté à Mme la baronne James de Rothschild, de Paris, fille de Salomon de Rothschild. Elle l'accueillit avec la plus grande bienveillance, fit appeler immédiatement sa fille, âgée de onze ans, et annonça qu'à son retour à Paris, Albert Cohn donnerait à l'enfant des leçons d'instruction religieuse. La baronne donna à Albert Cohn une lettre de recommandation pour M. Berger, de Paris, qui l'accueillit « avec une complaisance toute française. »

Il arriva à Paris le vendredi 1^{er} juillet 1836 et descendit dans un petit hôtel de la rue Vivienne. Il s'installa plus tard dans l'hôtel d'Angleterre, de la rue Montmartre, qui a été longtemps le rendez-vous des israélites étrangers à Paris, et il y resta jusqu'à l'époque où il fit son voyage en Italie (octobre 1838). Plus tard, il demeura au n° 42 de la rue Richer, au n° 14 de la rue Bleue et enfin au n° 17 de la rue Maubeuge.

Une nouvelle vie commença pour Albert Cohn. Il était enfin dans le pays de la liberté et de la tolérance religieuse. Les cours publics, les facultés, les bibliothèques lui étaient ouverts. Il se jeta à plein corps dans ses études favorites. Il avait véritablement le don des

langues : il les apprenait toutes très rapidement et les parlait avec une grande facilité, sinon toujours avec une entière correction. Quoiqu'il fût promptement détourné de l'étude par d'autres occupations, il garda toujours de ses travaux de jeunesse cette merveilleuse facilité de s'assimiler les langues étrangères. Il parlait sans difficulté l'allemand, le français, l'anglais, l'espagnol, l'italien, l'hébreu et l'arabe. Dans les voyages qu'il fit plus tard en Orient, il prenait plaisir à communiquer avec les gens du pays dans leur langue maternelle, et plus d'une fois il adressa à ses coreligionnaires des discours en plusieurs langues.

Pendant deux années, Albert Cohn se livra à l'étude sous la direction de Sylvestre de Sacy, E. Quatremère, Eugène Burnouf, A. Desgranges, Reinaud et Jouannin. Il fut une année entière l'unique auditeur du cours de persan de Sylvestre de Sacy, avec lequel il passa, suivant sa propre expression, des heures délicieuses. Il vivait de leçons et il en avait assez pour être utile encore à ses parents. Le temps qui lui restait, il le passait à la Bibliothèque, où il copia le commentaire alors inédit de R. David Kimhi sur la Genèse ¹ et le texte

1. *Archives israélites*, 1840, p. 57, note provenant cer-

arabe des *Devoirs des cœurs* de Bahya. Il fut bientôt arraché à ses travaux scientifiques, qui sans doute ne suffisaient pas à sa nature active et ardente.

tainement d'Albert Cohn. Ce commentaire a été publié à Presbourg, lieu de naissance d'Albert Cohn, en 1842.



II

SA SITUATION A PARIS, SA FAMILLE. — Situation auprès de la famille de Rothschild. — Voyage en Italie (1838). — Son mariage, ses enfants. — Initiation religieuse de ses fils. — Initiation religieuse de M. le baron Alphonse de Rothschild et de M. le baron Gustave de Rothschild. — Catéchisme écrit par Albert Cohn pour ces deux *Bar-Miçwa*.

La famille de Rothschild l'invita, en 1838, à faire avec elle un voyage en Italie. Il fut heureux d'accepter cette offre, qui lui permettait de voir en si noble compagnie la terre classique des arts et d'étudier aussi la situation des israélites italiens. Il passa par Turin, Gênes, Livourne. Dans cette ville, il visita la première école israélite d'Italie, fondée par feu Franchetti, père du célèbre franc-tireur qui s'est acquis une si grande réputation de bravoure en France pendant la guerre de 1870-1871. M. Basevi, le chancelier de la communauté israélite, lui remit la copie d'une lettre que les Samaritains de Naplouse avaient écrite quelques années auparavant aux israélites de Li-

ourne, et qu'Albert Cohn dit avoir publiée dans les *Israelitische Annalen* du D^r Jost ¹.

De Livourne, Albert Cohn alla à Civita-Vecchia et à Rome. Il fut présent à l'audience que le pape Grégoire XVI accorda au baron James de Rothschild. Le pape dit au baron : « Je suis content des juifs, et j'espère qu'ils le sont aussi de moi. » Il accorda au baron la permission d'établir tout près du Ghetto une école de travail israélite. Cet établissement vécut plusieurs années et rendit de grands services.

La vue du Ghetto de Rome, ce lieu de misère et de douleur, fit sur notre voyageur une impression profonde, qu'il n'oublia pas. Au milieu des souffrances du siège de Paris, il se consolait en apprenant la délivrance des juifs de Rome, et il écrivait par ballon à M. S. Alatri : « Nous sommes prisonniers, mais Rome est libre ² ! »

Sa science d'orientaliste lui procura l'honneur de voir souvent à Rome le cardinal Mezzofanti, « un des linguistes les plus remar-

1. Nous avons en vain cherché cette lettre dans ce journal et dans les autres journaux israélites de cette époque.

2. *Réunion en faveur des israélites de l'Orient*. Paris, 1876, p. 66.

quables qui aient jamais existé, » et le cardinal Maï, directeur de la bibliothèque du Vatican, le célèbre éditeur des Palimpsestes. Malgré de nombreuses protestations d'amitié qu'il reçut de ces personnages, Albert Cohn ne put point obtenir l'autorisation de copier le *Traité de l'Unité*, de Maïmonide, qu'il voulait envoyer à son ami Salomon Munk. Il eut raison des règlements par un tour de force : tous les jours il allait lire à la bibliothèque quelques pages du *Traité* et, rentrant immédiatement chez lui, il les mettait par écrit. Le livre entier y passa.

Le 1^{er} janvier 1839, Albert Cohn était à Naples avec la famille Rothschild. Le Vésuve, suivant la jolie expression de notre voyageur, leur envoya ses étrennes du jour de l'an. Ils étaient encore dans cette ville à la fête de Pâque. Albert Cohn traversa ensuite la Suisse et alla à Vienne, à Presbourg, sa ville natale, à Francfort, enfin à Roedelheim, où il voulut voir la célèbre imprimerie de Wolf Heidenheim. Il revint à Paris après une absence d'une année. Dorénavant il resta attaché à la famille de Rothschild, et on peut dire qu'il fut constamment digne des hautes fonctions qu'il remplit auprès d'elle. Son avenir maintenant est fixé, sa voie tracée : il se consacrera tout

entier à l'œuvre de bienfaisance qu'une charité admirable lui confiait, qui est l'honneur de sa vie, l'honneur de la famille de Rothschild.

A partir de ce moment, la biographie d'Albert Cohn n'est plus du domaine de la vie privée, elle fait partie de l'histoire du judaïsme moderne. Il ne nous reste qu'à dire quelques mots de sa famille.

Il se maria, le 20 novembre 1844, avec M^{lle} Mathilde Lœwengarde¹, qui a toujours été la digne compagne d'Albert Cohn, qui s'est associée à ses œuvres de bienfaisance, l'a plusieurs fois accompagné dans ses voyages et a partagé en partie ses travaux à Paris.

Il eut, de ce mariage, deux filles et quatre fils. Voici les noms et les dates de naissance de ces derniers :

Samson, né le 30 décembre 1845 ;

Léon, né le 11 mars 1849 ;

Adolphe, né le 21 mai 1851 ;

Henri, né le 27 septembre 1852.

Il avait eu un cinquième fils, nommé Salomon, qui mourut enfant en 1854, à l'époque où Albert Cohn revint à Paris de son premier voyage en Orient.

Sa fille aînée, Betty, fut mariée à Paris, le

1. *Univers israélite*, I, 334.

17 octobre 1865, avec M. Hendlé, avocat, neveu d'Albert Cohn ¹. M. Hendlé a été successivement secrétaire particulier de M. Jules Favre, puis secrétaire de celui-ci pendant sa délégation aux Affaires étrangères au 4 septembre 1870, préfet provisoire du Nord au commencement de 1871, préfet de la Creuse le 26 mars 1871, préfet de Loir-et-Cher le 8 mai 1872, démissionnaire à l'avènement du gouvernement du 24 mai 1873, remplacé comme préfet de l'Yonne le 13 avril 1876, préfet de Saône-et-Loire le 5 janvier 1877, révoqué par le ministère Fourtou le 16 mai 1877, remplacé comme préfet de l'Yonne, après la chute de ce ministère ².

M. Léon Cohn, également avocat, a été secrétaire de M. Albert Christophle. Après la guerre, il a rempli les fonctions de secrétaire particulier du ministre de l'instruction publique, et il a fait preuve, dans ces fonctions de confiance et sans caractère officiel, des plus hautes aptitudes administratives. Il a été plus tard chef du secrétariat particulier de

1. *Univers israélite*, XXII, 101. *Archives israélites*, 1865, p. 964.

2. *Temps* du jeudi 20 décembre 1877. *Univers israélite*, XXVI, 59, 283. *Archives israélites*, 1865, p. 964; 1871, p. 26.

M. Jules Simon, président du conseil; puis directeur de la *Correspondance Républicaine*, publiée sous le patronage des gauches du Sénat et de la Chambre. En décembre 1877, il a été nommé préfet de Loir-et-Cher¹. Il s'était marié peu de temps auparavant avec M^{lle} Sourdis.

La seconde fille d'Albert Cohn, nommée Eveline, s'est mariée le 16 juillet 1875².

Son fils aîné, Samson, s'est marié à Livourne en mai 1870. A cette occasion, Albert Cohn, suivant une pieuse habitude à laquelle il n'a dérogé en aucune circonstance, distribua exactement le *Maasser* (dîme) de la dot qu'il donna à son fils, entre diverses institutions de bienfaisance de Paris, de Livourne et de Jérusalem. La somme distribuée à Paris se monta à 1,800 francs³.

Sa vie a toujours été profondément religieuse. Il a célébré avec bonheur l'initiation religieuse de ses quatre fils. Le 4 décembre 1858, samedi de *Hanoucca*, eut lieu au temple consistorial la *Bar Miçwa* de son fils aîné

1. *Temps*, *ibid*.

2. *Univers israélite*, XXX, 688.

3. *Univers israélite*, XXV, 611, 696. *Archives israélites*, 1870, p. 408.

Samson, en présence des administrations israélites et d'une assistance considérable et sympathique. A cette occasion, Albert Cohn offrit à la synagogue un Séfer Tora écrit à Jérusalem. Les grands rabbins Ulmann et M. Isidor prononcèrent des sermons édifiants en l'honneur du père de l'initié. Une seconde cérémonie eut lieu le même jour dans la maison d'Albert Cohn, et M. Samson Cohn prononça, en présence des invités, un discours touchant, que l'on peut considérer comme l'œuvre de son père et qui révèle les hautes aspirations de cet homme de bien. Le jeune initié se félicite, comme l'a fait souvent son père, d'être de la famille d'Aaron. Il sait que cette origine lui impose de graves devoirs, car noblesse oblige. Il veut être des disciples d'Aaron, qui aiment et recherchent la paix ; des disciples du grand prêtre Siméon le Juste, pour qui l'étude de la loi, le culte et la charité, sont les trois fondements de la société. Tous les grands souvenirs de la famille sacerdotale passent devant lui, les exemples de Pinehas, de Jérémie, d'Ézéchiël, des Macchabées ; ils seront présents à sa mémoire, vivront dans son cœur et inspireront toutes les actions de sa vie ¹. Noble langage

1. *Discours prononcé au temple consistorial israélite de*

que ni Albert ni ses fils n'ont jamais démenti.

La *Bar Miçwa* de son second fils eut lieu en avril 1862, dans le même temple ¹.

Celle de son troisième fils, dans le temple portugais, le vendredi premier jour de Schabouot, année 1864, et Albert Cohn offrit cette fois encore un Séfer Tora au temple ². Quelques jours après il partait pour son troisième voyage en Orient.

Enfin, celle de son quatrième fils eut lieu le *Sabbat Berêschit* de l'année 1865. Albert Cohn après avoir dit la *haftara*, adressa, dans la synagogue, une touchante allocution à son fils ³.

Il avait eu le bonheur de présider à deux autres *Bar Miçwa* qui durent lui laisser un souvenir bien cher. Albert Cohn a été le précepteur religieux des fils aînés du baron James de Rothschild. Ce n'est pas un de ses moindres

Paris le samedi de Hanouca, l'an 5619 (4 décembre 1858) à l'occasion de l'inauguration d'un Séfer Thora donné par M. Albert Cohn, le jour où son fils aîné, Samson Cohn, a célébré sa majorité religieuse, suivi du discours prononcé le même jour par le jeune Samson Cohn. Paris, 1858, in-8° de 22 pages.

1. *Univers israélite*, XVII, 429.

2. *Archives israélites*, 1864, p. 539.

3. *Univers israélite*, XXI, 102.

mérites d'avoir communiqué aux enfants de cette noble famille son profond attachement au judaïsme et cultivé en eux ces sentiments religieux qui sont de tradition dans leur maison. Le 9 mai 1840, il eut la joie de faire célébrer l'initiation religieuse de M. le baron Alphonse de Rothschild, et le 23 avril 1842, celle de M. le baron Gustave de Rothschild ¹.

La première eut lieu dans l'hôtel du baron James de Rothschild, rue Laffitte. Après la lecture de la Loi, où le jeune initié remplit le rôle traditionnel, et la prière de *Moussaf*, Albert Cohn interrogea son élève sur tous les principes de la religion israélite. Il lui adressa ensuite une allocution et lui donna, en sa qualité de *Cohen*, sa bénédiction. Il avait écrit pour le jeune baron un précis d'instruction religieuse qui fut imprimé et distribué seulement aux membres de la famille ². Ce travail reçut plus tard une plus grande publicité, à l'occasion de la *Bar Miçwa* du second fils du baron James de Rothschild ³. Il se répandit même en Italie, à Alexandrie, en Égypte, où

1. *Archives israélites*, 1840, p. 241 ; 1842, p. 191.

2. *Allgemeine Zeitung d. J.*, 1842, p. 386.

3. *Examen d'un israélite à l'âge de treize ans*. Paris, 1842, in-8° de XIII-95 pages.

il servit de modèle à des catéchismes italiens. C'est une exposition vive et chaleureuse des principes du judaïsme.

Le petit livre commence par un avant-propos où l'auteur montre que la religion israélite loin d'être, comme on le prétendait alors de divers côtés, « un édifice vermoulu, » contient une doctrine approuvée par la raison, une morale qui répond aux plus nobles besoins du cœur, que son temps n'est pas fini et qu'elle est « en possession de ce principe éternel dont est sortie et dont sortira la lumière qui doit éclairer tous les peuples. »

Ce livre est le programme d'un véritable examen, et l'initié dut répondre à toutes les questions qu'il contient. Il est fait par demandes et par réponses. Le premier chapitre contient l'explication des origines historiques et des sources écrites et orales du judaïsme. Viennent ensuite des explications sur les attributs de Dieu, les dix commandements, les principes de morale et de religion du Pentateuque, des prophètes, des docteurs juifs; quelques idées sur le culte, les fêtes, les jours de jeûne, les pratiques religieuses; enfin, et pour couronner l'édifice, le dogme du messianisme, invention sublime du peuple juif, et le

dogme de la rémunération future. Le tout est appuyé de belles citations tirées de la Bible, des rabbins, des prières du rituel, et résumé par une exposition des treize articles de foi. A la suite se trouve un « petit discours » prononcé par « l'élève, » et dans lequel celui-ci remercie ses parents et ses maîtres des soins qu'ils lui ont donnés, adresse quelques paroles affectueuses à ses frères et à sa sœur, promet de rester fidèle à sa religion, de secourir, s'il le peut, ses frères persécutés et de « proclamer comme juif le nom du Dieu de vérité. » Le discours finit par la belle prière du rituel : *Elohaï Neçor*..... Il est suivi d'un discours d'Albert Cohn, où celui-ci rappelle à l'initié qu'il porte le nom de Samuel et l'exhorte à prendre pour modèle le grand prophète. Quand la voix de Dieu se fera entendre, il faut répondre comme le prophète : « *hinnêni*, Me voici ! »



III

ÉTAT DE LA COMMUNAUTÉ ISRAÉLITE DE PARIS. — Second établissement des israélites à Paris. — Jacob Rodrigues Pereire et les juifs portugais à Paris. — Liefman Calmer et les juifs allemands à Paris. — Chiffre de la population israélite à Paris depuis 1780 à 1870. — Anciennes et nouvelles synagogues. — Anciens et nouveaux cimetières. — Les juifs de Paris sous la terreur. — Faiblesse de l'organisation de la communauté.

C'est au milieu de ces douces et pieuses occupations que s'écoulèrent les dix premières années du séjour d'Albert Cohn à Paris. Elles ne suffisaient pas à l'emploi de ses forces. Depuis qu'il avait été distrait de ses études, il sentait en lui un excédant de forces dont il cherchait l'emploi. Sa nature vive et ardente l'appelait d'ailleurs à la vie pratique. Dès les premiers jours de son arrivée à Paris, voyant que la chaire israélite y était à peu près délaissée, il avait offert au consistoire de prêcher dans le temple, mais cette offre ne fut pas acceptée. L'administration avait décidé qu'à partir du mois de janvier 1832 il ne pourrait plus être

prononcé de sermon en allemand dans les temples, et Albert Cohn ne savait pas encore le français. Il ne renonça pourtant pas à l'idée de se rendre utile à la communauté, qui n'avait alors qu'une très-faible organisation et qui semblait avoir beaucoup de peine à réunir ses forces.

Albert Cohn nous a laissé une description très-animée et très-intéressante de l'état de cette communauté à cette époque et dans les années précédentes ¹. Nous tirons de son récit et de diverses autres sources ce qui est nécessaire pour expliquer le rôle important qu'il remplit, grâce à sa situation auprès de la famille de Rothschild, grâce à son activité ingénieuse et créatrice, à son dévouement sans bornes, dans la formation de la belle et grande communauté israélite de Paris.

Depuis 1394, les juifs étaient exclus du centre de la France et entre autres de Paris. Il semble pourtant qu'il en soit revenu quelques-uns dans la capitale avant Louis XIII, et c'est contre eux sans doute que ce roi publia ses lettres patentes du 23 avril 1615. Un médecin juif de Bordeaux était venu à Paris, vers la fin du XVI^e siècle probablement, et était devenu médecin du

1. Dans ses *Lettres juives*.

roi ¹. Marie de Médicis avait eu pour médecin le célèbre Élie Montalto, qui avait une maison composée de juifs et se conformait, pour sa nourriture, à toutes les prescriptions talmudiques. Il mourut en France en 1616. Le maréchal d'Ancre et sa femme furent eux-mêmes accusés par la foule de judaïser, et il est probable que des juifs italiens vivaient dans leur entourage. Enfin, sous Louis XIV même, bien des indices semblent révéler la présence de juifs à Paris, sans parler du fameux Samuel Bernard, dont l'origine juive est contestée.

Les juifs revinrent en nombre à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le célèbre Jacob Rodrigues Pereire, le premier instituteur des sourds-muets, pensionnaire et secrétaire interprète du roi, y était déjà venu auparavant ². En 1750, il fut nommé Agent de la nation portugaise à Paris par les communautés israélites de Bordeaux et de Bayonne, et chargé de défendre leurs privilèges. Les israélites portugais prétendaient, en vertu des lettres-patentes qui leur avaient été accordées par Henri II en

1. Malvezin, *Histoire des juifs à Bordeaux*. Bordeaux, 1875, p. 237.

2. Félix Hément. *Jacob Rodrigues Pereire, premier instituteur des sourds-muets*. Paris, 1875.

1550, et qui furent renouvelées successivement par Henri III en 1574, Louis XIV en 1656, Louis XV en 1723, avoir le droit de demeurer à Paris ; mais ce privilège leur était souvent contesté par la police. En 1776, il s'offrit une occasion favorable à Jacob Rodrigues Pereire pour revendiquer ces droits, et il obtint en effet du roi des lettres-patentes, données à Versailles au mois de juin 1776, « confirmatives des privilèges dont les juifs portugais jouissent en France ¹. » Quoique le texte de ces lettres-patentes ne s'explique pas nettement sur le séjour des juifs portugais à Paris et dans l'intérieur de la France, elles furent considérées par l'administration comme valant une autorisation formelle de demeurer partout en France. Le lieutenant-général de police Lenoir, craignant que les juifs allemands ne profitassent de cette permission, adressa à Pereire, le 15 novembre 1777, un règlement en vertu duquel celui-ci devait tenir un registre des juifs qui obtenaient le droit de séjour à Paris, et veiller, sous sa responsabilité et celle de six autres notables, à ce que l'autorisation ne fût pas accordée à d'autres juifs que les juifs portugais.

1. *Privilèges dont les juifs portugais jouissent en France depuis 1550.* Paris, imprimerie Stoupe, 1777.

Pereire était invité à faire connaître ce règlement aux communautés portugaises du dehors, et il écrivit à ce sujet à la communauté portugaise de Londres (et sans doute à celle d'Amsterdam) le 7 décembre 1777.

Cependant bon nombre de juifs allemands demeuraient déjà à Paris, et ils y étaient en 1777, d'après la lettre que nous venons de mentionner, bien plus nombreux que les israélites portugais. Ils étaient sous la direction et protection de Liefman Calmer, israélite allemand, qui avait demeuré quelque temps à Amsterdam, et avait obtenu des « lettres de naturalité française » pour services rendus. Liefman Calmer avait acquis la seigneurie de Picquigny, près d'Amiens, et portait le titre de baron. Son influence était grande à Paris, et elle entra quelquefois en lutte avec celle de Jacob Rodrigues Pereire.

Les juifs de Paris faisaient probablement le commerce. Ceux des rites portugais et avignonnais demeuraient principalement dans le quartier de l'abbaye de Saint-Germain, qui jouissait de franchises spéciales. Un arrêt du roi du 14 août 1774 interdit aux juifs de la capitale l'entrée dans les corps d'arts et métiers. Un autre arrêt, du 7 février 1777, révoquant une mesure

datée du 25 juillet 1775, leur défend d'exercer, passé le terme de deux ans, le commerce de draperies et merceries, qu'ils faisaient en grand ¹. Les juifs restèrent sous la dépendance et à la discrétion de la police jusqu'à la Révolution. Le droit de citoyens fut accordé par l'Assemblée nationale aux juifs portugais le 28 janvier 1790, à ceux du rite allemand le 27 septembre 1791.

Vers 1780, la population israélite de Paris était de 700 à 800 personnes ². En 1806, on comptait dans la capitale environ :

200	israélites	portugais.
100	»	avignonnais.
2.400	»	de rite allemand ³ .
2.700		

1. *Notice sur l'état des israélites en France en réponse à des questions proposées par un savant étranger*, par E. C. M. (Eugène Coquebert de Montbret). Paris, 1821.

2. Nous tirons ce chiffre du chiffre des décès, qui était alors de 12 à 15 personnes par an. (*Des cimetières israélites de Paris*, dans les *Archives israélites*, 1841, p. 602. L'auteur de cet article se demande si le chiffre de 12 à 15 décès s'applique aux décès de tous les israélites de Paris ou seulement à celui des israélites portugais. Il faut évidemment admettre la première hypothèse, sans cela le chiffre de la population portugaise serait de 700 à 850 âmes, c'est-à-dire supérieure de plus du double en 1780 à ce qu'il était en 1806).

3. *Notice sur l'état des israélites, etc.*

En 1821, les juifs ne sont encore que 6,000 à 7,000, mais leur nombre s'accroît sans cesse, et nous croyons pouvoir établir, avec une assez grande approximation, qu'il est aujourd'hui d'environ 35,000 âmes ¹.

1. Nous croyons que le seul moyen de connaître exactement la population israélite de Paris est de prendre pour base des calculs le chiffre des décès. Les recensements officiels sont évidemment insuffisants, le chiffre des naissances israélites est inconnu, celui des mariages très-incomplètement connu, les décès seuls semblent ne pas échapper à l'observation. En prenant donc le chiffre annuel des décès dans les excellents rapports de l'administration consistoriale, publiés depuis 1841, et en le multipliant par le coefficient 56,8 propre à la population israélite en France, et qui est un peu supérieur à celui de la population chrétienne (Voir Legoyt, *De certaines immunités biostatiques de la race juive*, Paris, 1868), nous croyons pouvoir donner, avec quelques lacunes, dans le tableau suivant, le mouvement de la population israélite de Paris depuis 1841.

DÉCÈS. POPULATION.			DÉCÈS. POPULATION.		
—	—	—	—	—	—
1841..	190	10.792	1864..	524	29.763
1842..	234	13.281	1865..	565	32 092
1846..	262	14.821	1868..	580	32.944
1847..	275	15.620	1869..	552	31.373
1848..	259	14.711	1870..	679	
1849..	450		1871..	706	
1850..	303	17.210	1872..	544	30.899
1851..	263	14.938	1873..	532	30.217
1861..	463	26.298	1874..	526	29.763
1862..	477	27.093	1875..	577	32.773
1863..	467	26.071	1876..	645	36.636

Nous avons laissé en blanc la population des années 1849,

Un des premiers soucis des israélites de Paris fut de se créer des maisons de prières et des champs de repos. La plus ancienne synagogue fut probablement celle des juifs portugais de la rue Saint-André-des-Arcs (aujourd'hui des Arts), ouverte dès 1770 et transférée rue du Vertbois en 1829. La première synagogue allemande, sous la direction de B. Calmer, fut établie, vers 1778, rue Brisemiche. En 1803, les juifs avaient cinq synagogues à Paris : rue Sainte-Avoye, rue des Petits-Champs-Saint-Martin, rue des Vieilles-Étuves - Saint-Martin, rue Simon-le-Franc et rue du Chaume. Albert Cohn, dans ses *Lettres juives*, mentionne encore un oratoire établi, vers 1780, dans la rue du Renard-Saint-Merry, et un autre ouvert plus tard dans la rue de Montmorency, près d'un couvent de carmélites, et portant pour cette raison le singulier nom de « synagogue des Carmélites. » Celle de la rue des Petits-Champs-Saint-Martin, dans le voisinage de laquelle on voyait l'enseigne d'un chapelier, s'appelait « synagogue du chapelier. » En 1822 fut inaugurée la synagogue, 1870, 1871, où le chiffre des décès est, pour des causes spéciales, exceptionnellement élevé.

Le recensement officiel de 1872 donne pour toute la population israélite du département de la Seine un peu plus de 26,000 âmes.

gogue actuelle qui va de la rue Notre-Dame-de-Nazareth à la rue du Vertbois. On l'agrandit considérablement en 1852, et elle fut inaugurée de nouveau le 1^{er} avril de cette année. A partir de 1829, la synagogue portugaise de la rue Saint-André-des-Arts fut transférée dans une dépendance de la synagogue allemande. Lorsque celle-ci fut reconstruite, la synagogue portugaise fut transférée (Pentecôte 1851) dans la rue Lamartine, où elle resta jusqu'à l'ouverture de la nouvelle synagogue portugaise, le 3 septembre 1877, dans la rue Buffault. Les israélites allemands ont depuis inauguré deux autres synagogues, l'une, devenue la synagogue consistoriale, le 9 septembre 1874, rue de la Victoire ; l'autre, le 15 septembre 1876, rue des Tournelles ¹.

Une des plus graves préoccupations des israélites de Paris, ce fut l'enterrement de leurs morts. Ils n'avaient aucune existence légale et dépendaient du bon vouloir de la police. Longtemps ils n'eurent qu'un cimetière clandestin dans la maison d'un certain Matard, à la Villette;

1. De Cologna, *Discours prononcé à l'occasion de l'inauguration du nouveau temple de Paris, célébrée le 12 adar 5582 (5 mars 1822)*. Paris, Sétier, 1822. — *Inauguration du temple consistorial de Paris*. Paris, 1852. — *Inauguration de la synagogue de la rue de la Victoire*. Paris, 1874.

ils payaient au propriétaire une somme fixe par enterrement. Le 7 mars 1780, Jacob Rodrigues Pereire obtint l'autorisation d'ouvrir un cimetière portugais. Il acheta un terrain dans le voisinage de la maison Matard, au n° 44 de la rue de Flandres. Albert Cohn y a trouvé des tombes remontant à 1761. Le 30 mai 1785, un israélite alsacien, Cerfbeer, obtint à son tour l'autorisation d'ouvrir un cimetière allemand, et il l'établit au Petit-Montrouge, sur la route d'Orléans. La plus ancienne des tombes qu'on y a trouvées est de 1781. Ces deux cimetières ont été fermés depuis l'ouverture du cimetière israélite au Père-Lachaise, le 13 pluviôse an IV. Le cimetière Montmartre a été ouvert le 15 juin 1809, et celui de Montrouge le 10 mars 1823.

La communauté israélite de Paris s'organisait lentement. Elle avait traversé avec inquiétude l'époque de la Terreur. Les enfants des écoles israélites furent obligés d'assister au culte de la raison, deux des fils de Liefman Calmer (ou peut-être un fils et un parent portant le nom de Calmer) furent guillotins¹. La convocation des notables israélites à Paris, en

1. L.-B. Calmer, âgé de 44 ans, 4 floréal an II; et A.-L.-L. Calmer, âgé de 48 ans, 29 messidor an II.

1806, celle du Sanhédrin et les mesures qui en furent la suite, ne contribuèrent pas précisément à donner aux israélites de Paris le sentiment de la sécurité et à développer leurs forces. Les fonctionnaires n'étaient pas payés, les traitements des rabbins et des hazzans restaient en souffrance ¹. La communauté ne commença à se relever qu'après 1830. Cependant, en 1838,

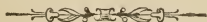
1. Voici la liste des grands rabbins de Paris, depuis l'organisation des Consistoires par décret du 17 mars 1808. Le Consistoire central devait, à l'origine, avoir trois grands rabbins formant un Bêt-din, mais le manque de ressources obligea bientôt le Consistoire de se borner à deux, puis à un seul grand rabbin.

Consistoire central. — 1808-1809. David Sinzheim, président; Abraham de Cologne, Segré (mort à Paris en 1809). — 1809-1812. Sinzheim, président (mort le 10 février 1812); de Cologne, Emmanuel Deutz (nommé en 1811?). — 1812-1827; de Cologne, président (quitte Paris en 1827); Deutz. — 1827-1842. Deutz (mort le 31 janvier 1842). — 1842-1846, vacance. — 1846-1852. Marchand Ennery, installé le 30 novembre 1846, mort 21 août 1852. — 1853-1865. Salomon Ulmann, installé le 29 septembre 1853, mort le 5 mai 1865. — 1867. M. Lazare Isidor, installé le 21 mars 1867.

Consistoire de Paris. — 1808-1829. Michel Seligman, rabbin à Paris depuis 1794. — 1830-1846. Marchand Ennery, nommé en 1846 grand rabbin du Consistoire central. — 1847-1867. M. L. Isidor (nommé par l'assemblée des délégués le 9 novembre 1847; installation solennelle fixée au 16 avril 1848, mais empêchée par les troubles de Paris; nommé en 1867 grand-rabbin du Consistoire central. — 1869. M. Zadoc Kahn, installé le 13 janvier 1869.

à l'époque où Albert Cohn vint à Paris, elle était encore sans véritable organisation et sans cohésion.

Albert Cohn songea, dès les premiers moments, à se rendre utile. On a vu qu'il avait offert au Consistoire de faire des conférences dans les temples, mais que cette demande ne put être accueillie. Plus tard cependant, après son retour d'Italie, il fut admis à faire des conférences religieuses aux enfants des écoles et des lycées, et il consacra à ces cours plusieurs heures par semaine pendant douze ans, jusqu'en 1852. C'est de 1850 environ que semble dater son influence bienfaisante sur les affaires de la communauté israélite de Paris et sur les différentes institutions qu'elle a créées. L'activité qu'il déploya dans ces années de vigueur et de jeunesse est incroyable. Peu à peu, grâce à son application, à son intelligence, à son zèle, à sa situation enfin auprès de la famille de Rothschild, il fut à la tête de toutes les œuvres israélites de Paris et l'âme de toutes les fondations pieuses.



IV

ALBERT COHN DANS LES INSTITUTIONS ISRAÉLITES DE PARIS. — Comité de bienfaisance, centre de l'activité d'Albert Cohn. — Hôpital de Rothschild, maison de retraite pour les vieillards, Incurables. — Orphelinat Salomon de Rothschild. — Société de patronage des apprentis et ouvriers israélites. — Talmud-Tora. — Diverses institutions ou sociétés de bienfaisance. — Sociétés scientifiques, Conférences religieuses. — Consistoire central. Alliance israélite universelle. — Écoles israélites de Paris.

Le centre de son activité était au Comité de bienfaisance. Ce Comité avait été d'abord une espèce de *Hébra*, comme toutes celles que créent les communautés israélites. Il fut constitué d'une manière régulière en 1809. C'est la plus ancienne institution de la communauté israélite de Paris. Il reçut plus tard le nom de « Comité consistorial de secours et d'encouragement », et en 1852 celui de « Comité de bienfaisance ». Il s'occupait des secours en espèces et en nature à accorder aux indigents, des malades, des inhumations, des distributions de pains azymes. Tous les ans, à peu près, il pu-

bliait un tableau de ses recettes et dépenses. En 1843, il imprima pour la première fois, avec ce tableau, un compte rendu moral et financier. Albert Cohn en fut nommé trésorier en 1848, président en 1853, et il inaugura son entrée en fonctions par un don de 20,000 francs, qu'il versa en deux moitiés, en 1852 et 1854, pour une caisse de prêts aux ouvriers. Cette caisse a existé pendant quelques années, mais le capital en fut promptement dévoré.

Sous la direction d'Albert Cohn, le Comité de bienfaisance prit un développement extraordinaire. Les recettes, qui en 1841 étaient de 47,000 francs environ, se montaient en 1871 à plus de 212,000 francs, et l'on peut se faire une idée de la grandeur de l'institution en examinant seulement la liste des différents services qu'elle renferme ¹ : ce sont les services de secours et assistance en argent, en nature, en loyers et chauffage; secours extraordinaires aux indigents non inscrits, aux pauvres à l'époque des fêtes, aux détenus, aux femmes en couches; secours pour les enfants abandonnés, pour frais de voyage aux pauvres étrangers, pour les *Maçcot*, le fourneau alimentaire, l'ha-

1. *Compte rendu général des travaux du Consistoire (isr. de Paris). Période de 1866 à 1871.* Paris, 1873, p. 20.

billement des enfants des écoles, celui des initiés, les inhumations, les pensions aux anciens employés du Comité, les subventions à l'hôpital, au personnel administratif, aux écoles consistoriales et aux écoles libres, au Talmud-Tora; enfin les dépenses de l'orphelinat. Albert Cohn a certainement contribué en grande partie, durant sa longue présidence, à la création de plusieurs de ces services et à leur extension. Il contribuait également, dans une large mesure, à procurer des ressources au Comité de bienfaisance. La générosité des israélites de Paris est connue, quelquefois cependant elle a besoin d'être stimulée et sollicitée. Albert Cohn avait presque seul assez d'autorité pour obtenir, en dehors de la famille de Rothschild, les sommes nécessaires; il guettait les bonnes occasions : naissances, mariages, initiations. La tâche n'était pas toujours facile, mais aucune difficulté ne l'arrêtait. Les journaux nous ont raconté encore dernièrement ¹ comment il obtint un don de 20,000 francs de feu Fould, et quelle présence d'esprit il déploya dans cette circonstance. On est fort

1. *Israelitische Bote* (de Cologne) du 4 octobre 1877, d'après les *Archives israélites*.

quand on parle au nom des pauvres et qu'on a au cœur le feu de la charité.

Le Comité de bienfaisance plane au-dessus d'une foule d'autres institutions de bienfaisance qui se rattachent à lui plus ou moins directement et qui se meuvent pour ainsi dire dans son orbite. Albert Cohn était de toutes ces œuvres, il n'y en a pas une qui ait échappé à son action féconde.

La première et la plus importante est l'hôpital de Rothschild. Cette institution fut fondée par le Comité de bienfaisance et inaugurée le 1^{er} avril 1842. Ce n'était d'abord qu'une « modeste maison de secours » établie rue des Trois-Bornes, n° 25, et contenant 15 à 20 lits. La dépense annuelle ne dépassait guère, encore en 1846, la somme de 12,000 fr. Le 26 mai 1852, l'hôpital fut transféré rue Picpus, n°s 76-78, et installé dans une maison nouvelle construite aux frais du baron James de Rothschild ¹. Albert Cohn fut un de ceux qui prirent la parole pendant la cérémonie d'inauguration. A partir de cette année, l'hôpital se détacha du Comité de bienfaisance et eut

1. *Inauguration de l'hôpital fondé par M. James de Rothschild.* Paris, 1852. On y trouve le discours prononcé par Albert Cohn.

une administration séparée. Albert Cohn en fut jusqu'à sa mort le secrétaire-trésorier. Il est permis de lui attribuer une part dans la fondation de cette maison et dans les développements que lui a donnés la famille de Rothschild. En 1873, le nombre des lits y était de 174, et il n'a fait qu'augmenter depuis. A côté des anciens services, on y a créé, vers 1865, le service des enfants malades, celui des femmes en couche et celui des nourrices. Dès sa fondation, il contenait une section attribuée aux vieillards.

La famille de Rothschild a construit plus tard une annexe spéciale, servant de maison de retraite aux vieillards et pouvant recevoir cinquante pensionnaires. Cette maison était occupée par des blessés pendant le siège de Paris, les vieillards en ont pris possession depuis. C'est pour eux qu'Albert Cohn avait donné, après son premier voyage en Orient, la somme de 10,000 fr. Enfin Mme la baronne James de Rothschild vient de construire, dans la cour de l'hôpital, en mémoire de son fils Salomon et du baron James de Rothschild, un magnifique asile pour les incurables. C'eût été une joie pour Albert Cohn d'assister à l'inauguration de ce bel établissement. Il allait voir au moins une fois par semaine les malades et leur appor-

tait des paroles d'encouragement. Ils attendaient ses visites avec impatience. Un rayon de joie et de consolation entraît avec lui dans la maison.

Il accordait également ses soins à toutes les autres institutions. Il visitait régulièrement l'orphelinat Salomon de Rothschild, fondé en 1857 par un legs de 200,000 fr. du baron Salomon et par une donation de 5,000 fr. de rente de la famille de Rothschild. Cette institution, établie d'abord rue des Rosiers, 4 *bis*, dans une maison occupée aujourd'hui par l'école de travail, a été transférée depuis dans la rue Lamblardie. La belle maison où elle est installée et qui a été construite aux frais de Mme la baronne James de Rothschild, a été inaugurée le 3 juin 1874 ¹.

Albert Cohn était président de la *Société de patronage des apprentis et ouvriers israélites de Paris* ², et tout le monde se rappelle les

1. Zadoc Kahn, *Sermons et allocutions adressés à la jeunesse israélite*. Paris, 1878, p. 169.

2. Cette Société a été fondée en 1860. Elle a été précédée 1^o de la *Société des amis du travail*, fondée par O. Terquem en novembre 1823, reconnue par le gouvernement en 1825, et qui s'est dissoute en 1833; 2^o vers 1854, de la *Société des jeunes gens israélites de Paris pour le placement des apprentis*, présidée par M. le baron Alphonse de Rothschild, et

belles allocutions qu'il prononçait tous les ans à la distribution solennelle des prix de cette société.

Il a été trésorier du Comité de la Société du Talmud-Tora, fondée en 1852. Les sociétaires se souviennent que dans les assemblées générales, tenues ordinairement le dimanche de *Hanoucca*, Albert Cohn avait l'habitude de faire une conférence sur l'Année littéraire dans le judaïsme, et ces improvisations savantes étaient toujours écoutées avec le plus grand intérêt.

Enfin Albert Cohn a dirigé plusieurs autres fondations ou a pris part à leur direction. Il était secrétaire de la *Société pour l'établissement des Jeunes filles israélites*, fondée (avant 1844) et présidée par Mme la baronne James de Rothschild ¹; secrétaire de l'*Œuvre des femmes en couches*, fondée vers 1864 et présidée par Mme Joseph Halphen; secrétaire-trésorier de la *Société des bons livres*, fondée vers 1854, et qui a publié tant de livres utiles (la *Bible des familles*, le *Dictionnaire hébreu-français* de MM. Sander et Trénel, etc.); membre de

ayant Albert Cohn pour secrétaire (*Archives israélites*, 1854, p. 176). La Société de patronage vient d'être reconnue d'utilité publique par décret du 15 avril 1878.

1. Cette société portait le nom hébreu de *Hakhnasat Kalla*.

la *Société scientifique-littéraire*, fondée à Paris par M. Hippolyte Rodrigues, vers 1865; de la *Société Mekicé-Nirdamim*, fondée en 1861 pour l'impression de manuscrits hébreux inédits; de l'*Œuvre des missions rabbiniques en France*, créée par M. le grand rabbin Isidor; de la commission formée, lors de la construction des nouvelles synagogues, pour la fusion des rites allemand et portugais; membre en 1866 et 1867, vice-président en 1869, de la *Société de secours pour les israélites de la Palestine*; membre du Comité de l'*Institution Bischoffsheim* pour les garçons, fondée en 1864, et de la belle *Institution Bischoffsheim* pour les filles, ouverte le 1^{er} mai 1872; membre du Comité Central de l'*Alliance israélite* après les élections de 1868; enfin membre du *Consistoire central des israélites français* pour Oran, élu en juin 1868. Lorsque, en octobre 1873, la fondation de la *Caisse de la Communauté* a permis de donner un grand développement aux écoles israélites de Paris, Albert Cohn fut nommé président du *Comité des Écoles* organisé en cette circonstance.

Il était désigné pour cette fonction, il la méritait pour l'intérêt qu'il avait toujours porté aux établissements scolaires. Les écoles sont,

après le Comité, la plus ancienne institution de la communauté de Paris. Une école de garçons fut ouverte en 1819, établie d'abord dans le local du temple de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, plus tard au n° 3 de la rue des Singes ¹. Une école de filles fut établie, le 6 mai 1822, au n° 19 de la rue de la Croix ². Ces établissements étaient bien modestes alors. L'école des garçons avait en moyenne 80 élèves, celle des filles 50, puis 65. Les dépenses de l'école des garçons se montèrent pour les sept premiers mois, à 5,000 fr. environ; celles de l'école des filles, en 1829, étaient inférieures à 2,000 francs. En 1832, l'école des garçons fut momentanément fermée. Les établissements israélites d'instruction primaire se sont multipliés depuis à Paris. Ils se composent aujourd'hui de deux écoles communales, comprenant chacune une école de garçons, une école de filles et une salle d'asile, et de trois écoles mixtes soutenues par le Consistoire et la Caisse de la Communauté. Toutes ces écoles sont gra-

1. *Rapport sur l'école primaire gratuite des israélites de Paris, depuis la fondation en mai 1819 jusqu'au 1^{er} janvier 1820*. Paris, 1820.

2. *Réunion des dames protectrices des écoles consistoriales de Paris. Distribution des prix faite le 21 novembre 1822*. (Paris, 1822).

tuites, et elles accueillent tous les enfants qui se présentent. Le nombre des élèves, en 1876, se montait à 1,746 ¹. Depuis la création du Comité des Écoles, présidé par Albert Cohn, l'organisation des écoles consistoriales a été considérablement améliorée et ne laisse rien à désirer.

Albert Cohn suffisait amplement à toutes les fonctions qu'il avait acceptées, mais elles ne

1. Voici quelques renseignements complémentaires que je dois à l'obligeance de MM. les directeurs :

ÉCOLES COMMUNALES DE LA RUE DES TOURNELLES. *Garçons* : M. Lévy, directeur ; 3 adjoints ; 200 élèves ; fondée en juin 1857. *Filles*, Mme Rosenfeld, directrice ; 4 adjointes ; 200 élèves ; fondée en juin 1857. *Asile*, Mme Weil, directrice ; 1 adjointe, 160 élèves ; fondée en mars 1851. — ÉCOLES COMMUNALES DU MARCHÉ DES BLANCS-MANTEAUX. *Garçons* : M. Léopold, directeur ; 4 adjoints ; 386 élèves ; fondée en 1819, communale en 1834. *Filles*, 5 institutrices. *Asile*, 2 institutrices. — ÉCOLES CONSISTORIALES. *École du boulevard Latour-Maubeuge*, dirigée par M. Fleur, fondée en octobre 1866. Élèves : 60 garçons gratuits, 9 garçons payants ; 64 filles gratuites, 3 filles payantes : total, 136 élèves ; 1 directeur, 1 directrice, 1 adjointe. — *École du boulevard La Chapelle*, dirigée par M. Halphen, fondée en novembre 1864 : 91 garçons gratuits, 14 garçons payants ; 69 filles gratuites 15 filles payantes ; total 169 élèves ; 1 directeur, 1 directrice, 1 adjoint, 1 adjointe. — *École de la rue Poliveau*, dirigée par M. Schneider, fondée en juillet 1857 : 81 garçons, 51 filles ; total, 133 élèves ; 1 directeur, une directrice, 2 adjointes. — Toutes les écoles consistoriales ont des professeurs spéciaux de chant, de dessin, gymnastique et couture.

suffisaient pas à son activité : il se donna volontairement d'autres tâches qu'il remplit avec le même dévouement. On a vu plus haut qu'il fit pendant plusieurs années des cours d'instruction religieuse aux enfants israélites. Plus tard, vers 1858 peut-être, il organisa dans le local consistorial de la rue du Vertbois des conférences publiques, où il parlait tous les samedis sur des sujets d'histoire juive et de théologie, et il les continua pendant dix ans environ. Elles furent remplacées, vers 1869, par des conférences qu'il fit au temple portugais de la rue Lamartine. Il parlait volontiers en public ; il n'y avait pas une solennité religieuse, pas une réunion israélite, où il ne prît à cœur d'adresser une allocution aux assistants. On l'y attendait, et, l'eût-il voulu, il n'aurait pas échappé à cette nécessité. C'est ainsi que nous le voyons pendant de longues années, et jusqu'à ce que le Consistoire eût fermé la chaire aux laïques, parler dans la synagogue à la solennité de l'Initiation religieuse ; c'est ainsi encore qu'il parle régulièrement aux séances annuelles du Talmud-Tora, à la distribution des prix des apprentis, aux assemblées générales de l'*Alliance*, aux Bar Miçwa des deux fils aînés du baron James de Rothschild, à l'inau-

guration de l'hôpital Rothschild, à l'enterrement de Samuel Cahen, directeur des *Archives israélites* (janvier 1862); aux funérailles du baron Salomon de Rothschild (14 mai 1864), de son ami Salomon Munk (février 1867) et d'une foule d'autres personnes; aux séances des sociétés mutuelles israélites de Paris, aux fêtes dans les oratoires, etc. Lorsque le schah de Perse reçut à Paris, le 12 juillet 1873, une députation de l'*Alliance israélite*, Albert Cohn fut un de ceux qui fournirent à l'entretien les éléments les plus intéressants. Il prit une part très-vive aux délibérations de la Réunion qui eut lieu à Paris, en décembre 1876, en faveur des israélites de l'Orient, et le discours qu'il prononça au banquet offert aux membres étrangers de cette Réunion fut un des plus chaleureusement applaudis ¹.

1. Sur ces allocutions d'Albert Cohn, voir, outre les publications déjà citées et celles qui parlent de ses voyages en Orient : 1^o *Archives israélites*, 1862, p. 69; 1864, p. 493; 2^o *Discours prononcés sur la tombe de Salomon Munk*. Paris, 1867; 3^o les Bulletins de l'*Alliance israélite*, depuis 1869, et principalement celui du 1^{er} semestre 1873, p. 176 (audience du schah de Perse). Cp. *Univers israélite*, II, 139; VII, 430; XVI, 99.



V.

LA GUERRE DE CRIMÉE; ALBERT COHN EN ORIENT. — Efforts des israélites occidentaux en faveur des israélites de l'Orient. — Le Consistoire Central, le Board de Londres, M. Philippon. — Projets pour améliorer la situation des israélites de l'Orient. Circulaire du Consistoire Central. — Albert Cohn chargé de faire une enquête sur la situation.

Albert Cohn n'appartenait pas seulement aux Israélites de Paris, mais aux Israélites de tous les pays, La moitié de sa vie a été consacrée à ceux d'Orient, qu'il a visités plusieurs fois et pour lesquels il montrait le plus grand dévouement. Ce fut en 1854, lors de la guerre de Crimée, qu'il eut pour la première fois l'occasion de déployer en leur faveur son admirable activité.

La Révolution française avait ouvert pour les juifs des Etats civilisés une ère d'affranchissement et de délivrance. Les israélites de nos pays étaient à peine remis de leurs souffrances séculaires, que, dans un admirable élan de charité, ils voulurent aller au secours de leurs

coreligionnaires malheureux. Ce sentiment avait éclaté avec une grande intensité en 1840, à l'occasion de l'affaire de Damas. Ce fut la première fois que le judaïsme occidental montra ses forces unies par les liens de la religion et de la fraternité.

Un mouvement pareil se déclara lors des événements d'Orient d'où sortit la guerre de Crimée.

Les puissances occidentales étaient d'accord avec la Russie pour demander à la Turquie des garanties en faveur des populations non-musulmanes. Cependant les juifs remarquèrent que ces puissances ne se préoccupaient que des sujets chrétiens de l'empire ottoman, nullement de tous les *raïas* sans distinction de culte. Lorsque la guerre fut devenue inévitable, ils se demandèrent avec inquiétude quel serait le sort des juifs de la Turquie s'il survenait un changement dans la Constitution ottomane. Ils ne s'expliquaient pas pourquoi leurs coreligionnaires ne jouiraient pas des privilèges qui seraient accordés aux chrétiens de l'empire ottoman. Cette question s'empara de tous les esprits et enflamma les imaginations.

La France et l'Angleterre se décidèrent, au

commencement de 1854, à déclarer la guerre. Les juifs de ces deux pays s'adressèrent immédiatement à leurs gouvernements et invoquèrent leur appui en faveur des juifs de la Turquie.

Le *Consistoire central des israélites français* adressa, pour cet objet, à l'empereur Napoléon III, une pétition datée du 24 mai 1854 ¹. En même temps le Consistoire se mit en relations avec le *Board of Deputies*, de Londres, pour faire avec lui des démarches communes. Une lettre du Consistoire fut lue à la séance du Board du 24 avril ². Sir Anthony de Rothschild annonça que lui et son frère, le baron Lionel de Rothschild, avaient déjà entretenu de cette question le comte Clarendon, qui avait écrit immédiatement à lord Stratford de Redcliffe, ambassadeur anglais à Constantinople; que des démarches analogues avaient été faites par MM. de Rothschild, de Paris. Sir Moses Montefiore, président du Board, ajouta qu'il avait reçu de la bouche même du Sultan l'assurance que la liberté religieuse serait toujours également accordée aux juifs et aux chrétiens, et

1. *Univers israélite*, IX. 342; *Archives israélites*, 1854, p. 228.

2. *Univers*, p. 429; *Archives*, 1854, p. 357.

un autre membre présent, M. H. Guedalla, fit remarquer que, d'après une lettre adressée récemment par M. Albert Cohn, au nom de M. de Rothschild, à M. le D^r Philippson, rabbin de Magdebourg et rédacteur de l'*Allgemeine Zeitung des Judenthums*, en réponse à une lettre de ce dernier, le gouvernement de la Porte, dans l'article 5 du traité provisoire qu'il préparait, avait accordé l'égalité devant la loi et l'admission aux emplois publics à tous ses sujets, *sans distinction de culte* ¹. Une commission fut nommée par le Board. Le 10 mai elle adressa une lettre au comte Clarendon, qui répondit, le 15 mai, que la situation des israélites de l'Orient obtiendrait la plus favorable attention de la part du gouvernement anglais ².

Lorsque l'on connut mieux, en Europe, la

1. Voir la lettre de M. Philippson à MM. de Rothschild et la réponse d'Albert Cohn, dans l'*Allgemeine Zeitung d. J.* 1854, p. 165 et 173; *Univers israélite*, p. 396. La lettre d'Albert Cohn est du 29 mars; elle fait remarquer que dans ce traité, selon l'habitude du gouvernement ottoman, il n'est pas question des chrétiens, mais seulement des sujets non-musulmans. On peut voir des dispositions du même genre dans le *hatti-humaïoun* du 18 février 1856, art. 2, 7, 8, etc.; dans la *Situation des israélites en Serbie et en Roumanie* (par Isidore Lœb), Paris, 1876, p. 9 et 10.

2. *Univers*, p. 469; *Archives*, p. 446 à 448.

politique du gouvernement ottoman, on fut rassuré sur la situation qui serait faite aux israélites. On ne douta pas qu'ils ne fussent compris dans les mesures qui pourraient être prises en faveur des chrétiens de l'Orient, mais on se demanda si le rôle des israélites en Occident était maintenant terminé, et s'ils avaient rempli tous leurs devoirs envers leurs frères de l'Orient. Il ne suffisait pas que ceux-ci eussent obtenu la liberté politique et civile, il fallait leur apprendre à en user et les mettre en mesure d'en tirer tous les avantages qu'elle leur offrait. De longues souffrances les avaient réduits à un état indescriptible de misère matérielle et intellectuelle. Ils étaient pauvres et ignorants, ils avaient besoin du concours de leurs coreligionnaires pour se relever de leur décadence et devenir aptes à profiter de la situation nouvelle qui leur serait créée. Assurés de la bienveillance du gouvernement ottoman, ils étaient sûrs de remplir un rôle important dans l'Etat, s'ils pouvaient s'en rendre dignes. C'est M. Philippson qui eut l'honneur de développer avec le plus de force et de chaleur ces considérations ¹, dans une série d'articles de son

1. *Allgemeine Zeitung*, p. 175 et suiv.; le *Memorandum* est reproduit p. 228; *Univers*, IX, 450.

journal et dans un Mémorandum spécial qu'il répandit dans le public. Il disait avec raison qu'il fallait avant tout donner l'instruction aux israélites de la Turquie; mais il faisait remarquer qu'il serait impossible de le faire en fondant des écoles dans ce pays, d'abord parce qu'on ne réunirait pas les ressources considérables qu'il faudrait pour cette entreprise, ensuite parce que ces écoles auraient à lutter contre le préjugé d'une population privée depuis des siècles de toute instruction laïque et peu en mesure d'en apprécier les bienfaits ¹. Il proposait donc que des jeunes gens pris en Turquie fussent élevés, en Occident, aux frais des communautés ou de personnes charitables, pour être ensuite renvoyés dans leur pays, et il demandait que, pour accomplir cette œuvre, des Comités fussent organisés partout et placés sous la direction d'un Comité central, siégeant à Vienne ou à Paris.

Plus tard, il acquit la conviction que le Consistoire central des israélites français était seul en mesure de prendre la direction de l'œuvre : les Juifs anglais, sans doute, étaient

1. Ce qui n'était pas possible alors, l'est devenu depuis. L'*Alliance israélite* a pu fonder des écoles dans toutes les parties de l'Empire ottoman.

trop loin; ceux d'Allemagne, d'Autriche ou d'Italie n'avaient pas assez de liberté, nulle part enfin ne se trouvait, comme en France, une administration toute prête et d'une autorité incontestée.

Tout plein de son idée et animé d'une grande ardeur, M. Philippson vint à Paris, au mois de mai 1854, après avoir recueilli pour ses idées l'approbation de la communauté israélite de Vienne, et, lors de son passage à Bruxelles, celle du Consistoire israélite de la Belgique ¹. M. le colonel Cerfberr, président du Consistoire central, lui témoigna « un véritable enthousiasme » pour les idées exprimées dans le mémorandum, et les autres membres du Consistoire lui firent également l'accueil le plus empressé. Ses projets furent examinés et discutés; mais le Consistoire central n'étant pas au complet, sa décision fut ajournée. M. Philippson quitta Paris plein d'espérances pour le succès de son projet.

Pendant ce temps, les rapports les plus affligeants sur la situation des juifs de Palestine, et principalement de ceux de Jérusalem, étaient venus en Europe. On sait que beaucoup d'israélites de la Palestine vivent des aumônes

1. *Allgemeine Zeitung*, p. 294 et 305.

qui leur sont envoyées d'Europe, et dont une grande partie vient de Russie. Au mois de mars, on apprit qu'un ukase avait défendu aux israélites russes d'envoyer des secours à leurs coreligionnaires de la Palestine ¹. Les effets de cette mesure, joints à ceux de la guerre, furent désastreux. La récolte avait d'ailleurs manqué, le prix de toutes les denrées alimentaires s'élevait élevé à un taux inusité, les quatre communautés juives de Jérusalem, Hébron, Tibériade et Safed, étaient en proie à la famine. Elles adressèrent un appel pressant aux Israélites d'Europe et d'Amérique, et, principalement à sir Moses Montefiore, à Londres, qui les avait déjà visités trois fois ². Des *meetings* eurent lieu à Londres et dans d'autres villes d'Angleterre pour organiser des secours, des souscriptions s'ouvrirent dans tous les pays d'Europe et d'Amérique, et, au mois de juillet, sir Moses Montefiore avait réuni, rien qu'en Angleterre, de 7 à 8 mille livres sterling ³. L'île de Saint-Thomas envoya près de 3,000 francs ⁴. Les souffrances des

1. *Univers*, IX, 336.

2. *Univers*, IX, 434 à 450 (en 1829, 1837 et 1842).

3. *Univers*, IX, 522 et 571; *Archives*, p. 370.

4. *Archives*, p. 524.

israélites de la Palestine furent promptement soulagées.

Il fallait maintenant prendre des mesures d'un effet durable. Le Consistoire central délibéra sur cette question dans ses séances du 31 mai et du 6 juin. Il consentit en principe « à prendre la haute direction de l'œuvre
« de civilisation des israélites de l'Orient;
« il prendra l'initiative dans cette affaire im-
« portante, et demandera le concours des prin-
« cipales communautés de l'Europe. »

Il ajoutait que, de concert avec le Consistoire de Paris, il avait pris la décision suivante :

« Le Consistoire central ayant pris la réso-
« lution de se mettre en rapport avec tous les
« centres de population israélite de l'Europe,
« à l'effet de secourir, instruire et civiliser les
« juifs d'Orient, et particulièrement ceux de
« Jérusalem, décide qu'il sollicitera, par une
« souscription publique, les moyens d'action
« qui se révéleraient, après une enquête préa-
« lable faite sur les lieux, et dès aujourd'hui
« arrête que l'introduction de jeunes Orien-
« taux en Occident sera une des premières
« mesures à mettre en pratique. »

En faisant connaître cette résolution à

M. Philippson, par lettre du 12 juin, le Consistoire disait :

« L'enquête dont nous venons de parler, monsieur le rabbin, vient d'être confiée à M. Albert Cohn, qui se rend en Orient et qui nous rendra un compte exact de ce qu'il aura recueilli sur un sujet aussi intéressant ¹. »

Le *Journal des Débats* du 10 juin contient sur la mission d'Albert Cohn les lignes suivantes :

« Pour étudier la question sur les lieux mêmes, M. Albert Cohn, président du Comité consistorial de bienfaisance israélite de Paris, se rend à Jérusalem, centre et métropole du Judaïsme oriental... M. Cohn portera aux juifs de la Terre sainte des secours matériels, des encouragements moraux et une protection puissante. Il organisera à Jérusalem des écoles, des institutions charitables, des sociétés pour la propagation des arts et métiers et de l'agriculture; il créera un journal hébreu destiné à établir un lien continu, un échange d'idées et de force religieuse et morale entre les israélites d'Orient et ceux qui habitent les pays d'Europe ². »

1. *Archives*, p. 445; *Allgemeine Zeitung*, p. 319 et 463.

2. *Univers*, IX, 457.

On ne connaissait guère à cette époque, dans nos pays la situation des israélites de la Turquie d'Europe. Ce n'est pas vers eux que se tournèrent surtout les sympathies des israélites des autres pays. Pour ceux-ci, l'Orient israélite, c'était la Terre sainte, le pays consacré par tant de pieux souvenirs ; c'était Jérusalem, la montagne sainte et ce pauvre pan de mur, débris antique et vénéré du temple. C'est de ce côté qu'Albert Cohn porta ses efforts. Personne ne s'en étonna, personne ne demanda ce qu'on ferait pour les israélites de la Turquie d'Europe, pas même M. Philippson, à ce qu'il semble. Le programme d'Albert Cohn répondait à tous les vœux et donnait au sentiment public pleine satisfaction.



VI

LES ISRAÉLITES DE JÉRUSALEM. — Les différentes communautés israélites de Jérusalem. — Cause de la misère des israélites de la Ville-Sainte. — Les distributions de secours ou *Halucca*. — Efforts antérieurs de Sir Moses Montefiore.

Quoique réduite à ces proportions, l'œuvre dont Albert Cohn se chargeait était encore pleine de difficultés.

Jérusalem comptait alors environ 8,000 israélites ¹. Cette population est montée depuis à 13,000 âmes ², formant le tiers de la population de la ville. Elle est divisée en deux groupes principaux, de force à peu près égale : celui des *Sefardim* (7,000 âmes) et celui des *Askenazim* (6,000 âmes). Les Sefardim descendent des israélites établis de temps immémorial dans le pays et des exilés d'Espagne, auxquels se sont ajoutés sans interruption des émigrants

1. *Allgemeine Zeitung d. J.*, 1854, p. 452.

2. Dr Bernhard Neumann. *Die heilige Stadt und deren Bewohner*. Hambourg, 1877, p. 375.

de tous les pays orientaux et du nord de l'Afrique jusqu'au Maroc. Les Askenazim demeurent également dans la Palestine depuis des siècles. Ils y sont venus, pendant le moyen âge, des pays occidentaux, d'où ils s'échappaient pour fuir la persécution; il en vient continuellement aujourd'hui encore de la Gallicie, de la Roumanie et principalement de la Russie. Depuis le XVI^e siècle, ils forment une communauté séparée de celle des Sefardim et portant le nom de *Perouschim*. Au siècle dernier, lorsque Israel Baal Schem créa en Podolie la secte mystique des *Hassidim*, une partie des Perouschim se détacha et forma une communauté autonome, adonnée à la doctrine nouvelle. Les Perouschim de Jérusalem se divisent aujourd'hui comme suit : Russes, 3,000; Varsoviens, 700; Hongrois, 500; Germano-Hollandais, 100. Les Hassidim comptent 1,000 israélites de Volhynie, 500 de Gallicie et 200 de Chabad ou Ljulawitz ¹. Il y a aussi dans la ville sainte quelques caraïtes.

De tout temps, la population israélite de Jérusalem a été très-pauvre. Aujourd'hui, sur 13,000 israélites, il y en a à peine la moitié qui peuvent suffire à leur subsistance; tous

1. Neumann, p. 370.

les autres ont besoin de secours, et 3,000 ne vivent absolument que d'aumônes ¹. Cette situation a des causes diverses. Jérusalem n'est point une ville d'affaires ; elle ne se trouve sur aucune route commerciale, et, par suite de la pauvreté générale de la contrée, les artisans y manquent très-souvent d'ouvrage. Les juifs sont maçons, tailleurs, vitriers, peintres, menuisiers, serruriers, horlogers, orfèvres, cordonniers, que sais-je encore ? Ils exercent tous les métiers, et leur éducation professionnelle, quoique peu avancée, est suffisante pour le pays, mais dans les temps difficiles le travail chôme. Les années de sécheresse et de cherté, les maladies épidémiques, sont fréquentes ; les calamités politiques s'y joignent souvent, et la misère devient alors indescriptible. En été, l'eau potable est quelquefois hors de prix pour les bourses modestes des habitants, et en général, dans ces derniers temps, depuis que le commerce s'est développé sur la côte, la vie de Jérusalem est devenue assez chère. Ajoutez que le sang de la population israélite s'est appauvri pendant des siècles de souffrances, et qu'elle est spécialement sujette aux maladies ; que cette population compte en moyenne près

1. Neumann, p. 377.

de 1,000 veuves; qu'elle reçoit tous les ans des immigrants dénués de ressources, rabbins de l'Afrique, de l'Asie, de la Pologne, qui veulent se consacrer à l'étude du Talmud, pauvres gens sur lesquels Jérusalem exerce de loin une attraction irrésistible, pieux vieillards qui veulent mourir sur le sol de la Terre sainte; et l'on comprendra que la misère des habitants tient à des causes permanentes, au climat, à la situation économique et politique du pays, à d'anciens faits historiques, enfin aux sentiments religieux les plus respectables. Cette misère peut être soulagée, diminuée, circonscrite, mais non pas entièrement guérie. L'agriculture seule fournira, avec le temps, à une grande partie de la population, des moyens d'existence, mais on ne peut l'entreprendre avec succès qu'après un long apprentissage et avec des traditions très-anciennes. Il faut, en outre, qu'elle jouisse de la sécurité nécessaire et que le champ du juif ne soit par ravagé par les Arabes. C'est pour enseigner l'agriculture aux israélites de la Palestine que l'*Alliance israélite*, secondée par le dévouement de M. Charles Netter, a fondé l'École agricole de Jaffa ¹, œuvre de longue haleine et dont les

1. L'emplacement de l'École agricole de Jaffa fondée par

fruits, d'après ce qui précède, ne se montreront que plus tard. Dans tous les cas, il sera encore longtemps nécessaire de secourir les veuves, les orphelins, les vieillards et les infirmes si nombreux de Jérusalem. La population chrétienne aussi a besoin des aumônes du dehors, et elle en reçoit régulièrement ¹.

Tout ce qu'on peut demander pour le moment, c'est que les comités honorables chargés de surveiller la distribution des secours, fassent le meilleur usage des sommes dont ils disposent et qu'ils s'inspirent d'un esprit éclairé; que de plus, ils usent de leur influence pour répandre dans le pays des idées saines sur l'éducation populaire; et qu'enfin leurs agents ne trahissent pas leur confiance en soumettant la contrée, au moyen de l'arme redoutable du *hérem* et de la suppression des secours, à un régime de terreur qui arrête les progrès de la population. Une charité aveugle, quelque respectable et touchante qu'elle soit, fait plus de mal que de bien. En encourageant l'oisiveté et l'ignorance, elle crée la misère au lieu de la combattre.

l'Alliance israélite universelle est marqué dans le guide Bædecker. *Palaestina und Syrien*, Leipzig, 1875, carte faisant face à la p. 134.

1. Neumann, p. 378.

Voici comment se distribuent aujourd'hui les secours envoyés à Jérusalem. On sait qu'il en vient de tous les pays, sous forme de *mah-cit ha-sékel* ou autrement. La distribution s'appelle *Halucca* (part, partage). On appelle grande *Halucca* celle qui est distribuée seulement entre les israélites originaires des pays d'où elle vient. Elle donne des parts souvent importantes. Les israélites de Russie et de Pologne se partagent ainsi les sommes provenant de leur pays; les Sefardim, celles qui viennent des pays de rite espagnol. Les sommes recueillies en France, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en Amérique, sont au contraire distribuées, sous le nom de petite *Halucca*, entre tous les israélites de la Palestine, dans la proportion suivante :

Les Sefardim reçoivent 11 $\frac{1}{6}$ parts.

Les Perouschim 6 $\frac{3}{6}$ —

Les Hassidim 8 $\frac{5}{6}$ —

Les Chabads. 1 $\frac{3}{6}$ —

Total. 28 — parts.

Toutes les personnes inscrites, riches ou pauvres, vieillards ou enfants, reçoivent une part égale de cette *Halucca*; les rabbins seuls obtiennent une part un peu plus grande que

les autres. Par suite du règlement qui régit la grande Halucca, la part totale de chaque personne varie selon le pays ou la ville dont cette personne est originaire. Il y en a qui reçoivent à peine et en tout, grande et petite Halucca réunies, environ 56 fr. par an; d'autres obtiennent jusqu'à 100 ou 150 fr. par tête et par an, c'est-à-dire la moitié environ de ce qu'il faut pour vivre. On estime que l'Europe et l'Amérique envoient par an de 30 à 40,000 liv. st. (75,000 à 100,000 fr.) aux israélites de la Terre sainte ¹.

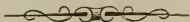
Bien avant 1854, on avait pensé à créer en Palestine des institutions destinées à soulager la misère des habitants. Sir Moses Montefiore avait visité le pays dès 1827. Après un troisième voyage en Palestine qu'il fit en 1842, il envoya à Jérusalem un certain nombre de métiers pour le tissage du lin et un maître pour enseigner aux israélites la pratique de ces métiers. En même temps, il créa dans la ville, comme annexe à cette petite manufacture de tissus, une école de jeunes filles. Les élèves devaient y recevoir l'enseignement primaire

1. Samuel Montagu, *Report to the Committee of Sir Moses Montefiore testimonial Fund*. London, 13th May 1875, p. 10 et 11.

et un enseignement professionnel ¹. On se proposait spécialement de leur faire faire, avec la toile fabriquée sur les métiers, des ouvrages qui pussent être livrés au commerce. En même temps, Sir Moses Montefiore aida les habitants de Jaffa, de Hébron et de Tibériade à entreprendre des travaux agricoles. La situation générale du pays ne permit pas à ces différentes œuvres de durer. Ni la tisserie de Jérusalem, avec son école, ni l'entreprise agricole des autres communautés, ne réussirent. En 1854, Jérusalem, pour ne parler que de cette ville, n'avait ni écoles, ni hôpital, ni maison de retraite, ni rien. Albert Cohn a eu l'honneur d'y fonder ces institutions au nom de la famille de Rothschild ², et le bonheur de les voir prospérer.

7. Neumann, p. 415 et 416.

8. MM. de Rothschild lui donnèrent une provision de 50,000 francs, auxquels s'ajoutèrent plus tard 40,000 francs dont Albert Cohn fournissait peut-être lui même une partie. D'après l'*Allgemeine Zeitung* (p. 452), Albert Cohn aurait écrit à M. Philippson qu'il avait donné tout seul ces 40,000 fr.



VII

PREMIER VOYAGE A JÉRUSALEM (1854). — Albert Cohn part le 11 juin 1854. — Passage par Vienne, Trieste, Corfou, Alexandrie. — Écoles fondées à Alexandrie. — Voyage à Jaffa, et Jérusalem en compagnie de M. Michel Erlanger. — Fondations d'Albert Cohn, à Jérusalem (hôpital Mayer de Rothschild, œuvre des femmes en couches, caisse des prêts, apprentissage, école, distributions de pain).

Albert Cohn partit le 11 juin, anniversaire du jour où il avait quitté Vienne pour aller à Paris. Le Comité consistorial de secours et d'encouragement, dont il était président, lui offrit, le jour même, une médaille commémorative en or, et, dans une lettre de cette date, se souvenant que son président s'appelait Abraham, le Comité dit que, semblable au patriarche, Albert Cohn avait triomphé « des sentiments d'amour et d'affection de famille pour aller sur la montagne sainte obéir à la volonté de Dieu ¹. »

Au lieu de s'embarquer à Marseille, Albert

1. Voir la lettre et un dessin de la médaille dans l'*Annuaire pour l'an du monde 5615*, par A. Ben Baruch Créhange. Paris (1854).

Cohn se rendit à Vienne, où il chercha à se munir des lettres de recommandation nécessaires. L'Autriche était à cette époque et est peut-être encore aujourd'hui la puissance européenne qui s'intéresse le plus au sort des israélites en Orient. Elle a, dans ces régions, un grand nombre de sujets ou de protégés israélites, et ses consuls ont toujours témoigné de la plus vive sympathie pour nos coreligionnaires. On se rappelle que dans l'affaire de Damas, où le consulat de France s'engagea si malheureusement contre les juifs, celui d'Autriche leur prêta au contraire le meilleur appui.

Albert Cohn fut bien accueilli à Vienne. Il obtint une audience du jeune empereur; le comte de Buol-Schauenstein et le baron de Bach, ministre de l'intérieur, les deux ministres dirigeants de l'époque, le munirent de lettres de recommandation pour l'ambassadeur d'Autriche à Constantinople, pour le consul d'Autriche à Jérusalem, M. de Pizzamano ¹, et pour le corps consulaire autrichien des différentes échelles du Levant. Il s'embarqua à Trieste le 22 juin, visita en passant la communauté israélite de Corfou, et le 2 juillet il arriva à

1. *Educatore isr.*, 1854, p. 234.

Alexandrie. C'est là qu'il rencontra M. Michel Erlanger, qui a depuis pris une place si honorable dans le judaïsme parisien, et qui l'accompagna à Jérusalem.

Albert Cohn resta cinq jours à Alexandrie. Il régnait dans la communauté de cette ville une scission profonde entre les israélites indigènes et les israélites étrangers. Albert Cohn réunit la population dans un temple, et, dans une allocution éloquente, il reprocha aux deux partis leurs torts réciproques, les exhorta à s'unir et à vivre en frères. Pour consacrer leur union par une œuvre utile et en même temps pour préparer l'avenir de la génération naissante, il leur annonça la fondation de deux écoles israélites, une école de garçons et une école de filles. Parlant à un public mélangé, A. Cohn s'exprima tour à tour en hébreu, en italien et en arabe. Le lendemain un comité fut formé, les statuts des écoles arrêtés, et Albert Cohn écrivit aussitôt à Trieste pour faire venir un instituteur ¹.

1. Toute cette relation et celle qui suit sont empruntées aux *Lettres juives* et aux lettres envoyées à cette époque par Albert Cohn et par M. Michel Erlanger en Europe. Lettres d'Albert Cohn : Jérusalem, 27 juillet, *Univers*, X, 1 28 juillet, *Archives*, 1854, p. 485; Constantinople, 17 août 1854, *Univers*, X, 12; Pirée, 25 août 1854, *ibid.*, 57. -- Let-

Le vendredi 7 juillet, Albert Cohn s'embarqua avec M. Erlanger pour Jaffa, où ils arrivèrent dans l'après-midi. Toute la communauté israélite de Jaffa et des députations des différentes communautés israélites de Jérusalem l'attendaient sur le rivage. Nos deux voyageurs rendirent grâce à Dieu de fouler pour la première fois le sol de la terre sainte, et « c'est au milieu des larmes, telles que Joseph en versa en reconnaissant ses frères, » qu'ils se rendirent à la synagogue de Jaffa, pour entendre le service divin de *Minha*.

A l'issue du samedi, 8 juillet, ils se mirent en route pour Jérusalem. Ils avaient derrière eux la mer, éclairée par la pleine lune; devant eux la ligne des montagnes de Juda. Ils firent halte successivement à Ramléh, à Abou-Gouch (l'ancien Kiryat Yearim) et à Coulounyéh ou Clunia¹, village situé à trois lieues de Jérusalem, où des députations juives vinrent recevoir l'illustre voyageur. « Il continua son chemin, dit M. Erlanger, entouré, suivi d'un

tres de M. Erlanger : Jérusalem, 27 juillet 1854, *ibid.*, 2; *Archives*, 1854, p. 486; Alexandrie, 20 août 1854, *Univers*, X. 61. Cf. *Educatore*, 1854, p. 287, 291 et suiv.

1. Ce serait là que Vespasien aurait établi une colonie de vétérans pour garder les abords de Jérusalem. Guérin, *Description géographique... de la Palestine*, I, 26.

immense cortège, qui augmentait à chaque pas. Arrivé tout près de Jérusalem (le 9 juin), il trouva toute la population sur son chemin ; il paraît que personne n'était resté en ville. »

Quand il fut en vue de Jérusalem, Albert Cohn mit pied à terre. Il ne voulait pas entrer à cheval dans la ville sainte, jadis si florissante et aujourd'hui enveloppée de deuil. Avant de prendre le moindre repos, il alla se prosterner au pied du mur oriental, où tant de générations ont apporté leurs prières et leurs larmes.

Toute la semaine fut consacrée aux visites, aux réceptions et surtout à une enquête sérieuse sur les personnes et les choses. Albert Cohn acheta la maison même dans laquelle on l'avait logé, pour la convertir en hôpital. Il voulut procéder lui-même à l'inauguration de cet établissement. On travailla jour et nuit pour approprier la maison à sa nouvelle destination, et M. Erlanger dirigeait les travaux avec une intelligence et un esprit de précision qu'il a souvent employés depuis aux constructions de la communauté israélite de Paris.

Pendant que tout ce qui avait des bras et une certaine aptitude professionnelle travaillait à l'hôpital, Albert Cohn faisait une excursion au sud de Jérusalem. Il partit la nuit du samedi

20 juillet, pour aller à Hébron. Sur la route, il s'arrêta devant le tombeau de Rachel, où il trouva, parmi d'autres inscriptions, le nom de deux pèlerins qui avaient visité le tombeau avant lui, celui de sir Moses Montefiore et celui de M. le baron Gustave de Rothschild. Il se rendit ensuite à Hébron, visita le caveau de *Makhpéla*, où reposent les patriarches, puis, dans le voisinage, quelques endroits mentionnés dans l'histoire de David. Il retourna à Jérusalem, en visitant, sur sa route, la ville de Betléhem. Ces excursions n'étaient pas sans danger. Les troupes étaient sur le théâtre de la guerre, et les routes n'étaient pas sûres. A Hébron, Albert Cohn dut composer avec un brigand, qui s'arrogeait un droit de police sur la contrée, et lui payer deux fois des sommes assez importantes. Plus tard, il se fit accompagner dans ses courses par des hommes armés et payés par lui.

Il visita, avec cette escorte, Rama, le séjour du prophète Samuel, Sichem, Naplouse, les monts Ebal et Garizim, la communauté des Samaritains, réduite alors à 134 âmes, et ses grands prêtres Selama et Amram. Le vendredi 21 juillet, il fit l'ascension du mont Garizim, pour voir les ruines de l'ancien temple des Samari-

tains, construit au temps de Néhémie ou même d'Alexandre le Grand. Au pied de la montagne, une Bédouine lui vendit une belle grappe de raisin. Il se souvenait de ce détail avec la plus grande précision, et il aimait à le rappeler.

Le 23 juillet, il revint à Jérusalem. Le mercredi 26 juillet (Rosch Hodesch Ab), l'hôpital fut inauguré. Dès la veille, des distributions avaient été faites aux indigents de tous les cultes. MM. les consuls assistèrent en corps à la cérémonie : M. le comte Pizzamano, consul d'Autriche ; M. Fime, consul d'Angleterre ; M. Rosen, consul de Prusse, et, en l'absence de M. Batta, consul de France, le chancelier M. Lequien. La cour avait été disposée pour recevoir les invités. Au dehors se trouvait massée toute la population israélite. Albert Cohn appela sur l'établissement la protection divine et le mit sous la garde des consuls ¹. Il parla ensuite, dans diverses langues, aux israélites présents. Des prières furent récitées pour le sultan Abdul-Medjid et pour les souverains dont les consuls assistaient à l'inauguration. Puis on visita l'hôpital, installé pour recevoir dix-huit malades, et dont le service

1. Son discours est reproduit dans la première lettre de M. Erlanger.

médical fut confié à M. le Dr Bernhard Neumann ¹.

Les frais de premier établissement furent fournis par M. le baron James de Rothschild, de Paris, et l'hôpital fut appelé, du père de la famille de Rothschild (né à Francfort-sur-Mein, en 1743, mort dans cette ville en 1812) *Hôpital Mayer-Rothschild*. Une salle reçut le nom de M. le baron James de Rothschild; une autre, celui de Sir Moses Montefiore. Chaque lit eut également un nom. Sur l'un d'eux on inscrivit les mots qui servent de devise au Comité consistorial de secours et d'encouragement de Paris : « פֶּאָרִיס, אִשְׂרֵי מַשְׁכֵּל אֵל דָּל », *Comité consistorial*. » L'hôpital est situé au sud de la ville ²; du haut de la terrasse on aperçoit le mur occidental du temple. Outre le service des malades, on y organisa des consultations gratuites et des distribution des médicaments pour toute la population, sans distinction de culte. C'est encore aujourd'hui la plus belle fondation israélite de Jérusalem.

L'hôpital ouvert par Albert Cohn comptait 18 lits. Nous ne savons si ce chiffre a été aug-

1. Ses successeurs sont : M. le Dr Rothziegel, M. le Dr London, M. le Dr Schwarz.

2. Voir le Guide Bædecker, carte p. 148, lettre *g*.

menté depuis. De 1855 à 1862 l'hôpital a reçu 4,829 malades et donné 239,426 ordonnances en ville, soit, par année, 603 malades et 29,928 ordonnances. Celles-ci sont accordées à toute la population de Jérusalem, sans distinction de culte. D'après les renseignements que nous avons pu recueillir sur les exercices 1864, 1866, 1868, 1869, 1871 et 1873, la moyenne des malades traités à l'hôpital à été, pendant ces six années, de 426; celle des ordonnances données en ville pendant les années 1866, 1868, 1869, et 1871, de 16,464. Si on représente par l'unité la part des israélites dans ces ordonnances, celle des musulmans sera représentée par $1/2$, et celle des chrétiens par $1/10^e$ environ ¹. En 1856, Albert Cohn fonda dans l'hôpital une bibliothèque à l'usage des malades, et en 1857 la maison de Rothschild, de Paris, prit à sa charge tous les frais de ce bel établissement.

Albert Cohn fonda encore à Jérusalem, dès 1854, les institutions suivantes :

1° Une œuvre des femmes en couches, créée

1. Voir, pour ce qui précède, Neumann, p. 406; *Arch. sr.*, 1865, p. 26; 1867, p. 42; 1873, p. 322; *Univ. isr.*, XXV, 469; *Ærtzlicher Bericht aus dem Mayer von Rothschild Hospitale in Jerusalem, vom Jahre 1868*. Jérusalem, 1869. *Id. vom Jahre 1871*. Jérusalem, 1872.

par Mme la baronne James de Rothschild; de Paris, sous le nom d'*Œuvre Betty de Rothschild*, et organisée sur le modèle de l'*Œuvre* du même genre fondée à Paris par la même donatrice. Chaque femme admise à jouir du bénéfice de l'institution, est servie gratuitement par une sage-femme brevetée, reçoit le linge nécessaire pour elle et son enfant, plus une certaine somme (50 piastres, environ 12 fr. 50) pour les besoins de la première semaine des couches. On s'était proposé, à l'origine, de donner cette subvention à toutes les femmes juives qui en auraient besoin, et il est probable que ce but est à peu près atteint. Les rapports publiés depuis 1858 fixent à 120 par an le nombre des femmes secourues. Mme la baronne de Rothschild consacre tous les ans à l'œuvre une somme de 3,000 francs ¹.

2° Une caisse de prêts d'un capital de 100,000 piastres (environ 25,000 francs). Toute personne exerçant un métier ou une industrie pouvait obtenir de la caisse un prêt de 100 à 800 piastres, remboursables, sans intérêt, par versements mensuels de 2 p. 100 du capital prêté. Cette œuvre fut mise sous le nom du baron

1. *Archives isr.*, 1865, p. 39.

Anselme de Rothschild. Confiée à des administrateurs inexpérimentés, elle n'eut pas deux années d'existence.

3° Une école de jeunes filles, placée sous le patronage de Mme la baronne Nathaniel de Rothschild. Cet établissement fut pourvu de cinq institutrices, deux du rite allemand et deux du rite espagnol, pour l'enseignement religieux et profane, et une pour les travaux manuels. Le 30 juillet 1854, il comptait 300 élèves, mais il paraît avoir décliné rapidement. Mme la baronne Lionel de Rothschild le réorganisa en 1866. A partir de cette année, jusqu'en 1871, le nombre des élèves a été en moyenne de 114. En 1871, il s'est élevé à 179 ¹.

4° Une œuvre d'apprentissage, sous la protection de MM. les fils du baron James de Rothschild. Le baron Raimond Franchetti, de Turin, gendre du baron Anselme de Rothschild, de Vienne, donna pour cette institution une somme de 3,000 francs et une subvention annuelle de 1,500 francs. 40 enfants y furent placés sous la surveillance de M. Hausdorf. D'après les rapports publiés depuis, elle a entretenu ou

1. *Bericht aus der isr. Mædchenschule in Jerusalem vom Jahre 1871.* Jérus., 1872.

subventionné 52 apprentis en 1858, 50 en 1861, 41 en 1866, 31 en 1870, 32 en 1873 ¹.

5° Une œuvre de distribution de pain, fondée par Albert Cohn lui-même au nom de Mme Albert Cohn (œuvre Mathilde Cohn). La distribution de pain devait avoir lieu deux fois par semaine, le lundi et le vendredi. Plus tard, elle eut lieu seulement le vendredi et la veille des fêtes. Dans ces dernières années, l'*Œuvre Mathilde Cohn* paraît avoir distribué régulièrement 12,500 rations de pain par an. La dépense annuelle aura été au moins de 1,250 francs.

La mission d'Albert Cohn à Jérusalem était maintenant terminée. Le samedi 29 juillet (4 Ab), il lut et commenta dans la synagogue l'admirable Haftara d'Isaïe, il exhorta ses auditeurs à la concorde et à l'union, et, en leur montrant la grandeur de la religion israélite, il les encouragea à résister aux manœuvres, alors très actives, des convertisseurs. Il termina en exprimant l'espoir qu'il reverrait bientôt cette population si malheureuse et si digne de compassion.

1. *Arch. isr.*, 1859, p. 170; 1861, p. 620; 1867, p. 42; 1871, p. 450; 1873, p. 332.



VIII.

ALBERT COHN A CONSTANTINOPLE. — Démarches d'Albert Cohn auprès des ministres ottomans, mesures proposées en faveur des juifs dans le règlement de la question d'Orient. — Audience chez le sultan, paroles remarquables d'Abdul-Medjid. — Les juifs assimilés à tous les non-musulmans en Turquie. — École israélite fondée à Constantinople. — Retour à Vienne, audience auprès de l'empereur d'Autriche. — Retour à Paris. — Résultats importants de ce premier voyage. — Médaille offerte à Albert Cohn par les israélites italiens.

Il partit le lendemain de Jérusalem, et en passant par Jaffa, où il s'embarqua, il y fonda une école qui ne dura guère, Le 3 août, il arriva à Alexandrie, et en repartit le 6 pour Constantinople. Il passa à Smyrne le samedi 12 août.

Après avoir établi dans cette ville une école pour 40 enfants, qu'il se proposait de développer plus tard, si le succès l'y encourageait, mais qui ne paraît pas avoir duré plus longtemps que celle de Jaffa, Albert Cohn se rendit à Constantinople; il y arriva le 13 août.

Son premier et principal souci fut d'intéresser le gouvernement ottoman au sort des israélites. Il prévoyait qu'à la fin de la guerre des changements importants seraient apportés à la condition des sujets chrétiens de la Turquie. Ceux-ci avaient, dans les puissances européennes des protecteurs naturels, mais qui songerait aux pauvres juifs? Cette pensée préoccupait le pieux voyageur. Il n'avait encore osé s'en ouvrir à personne, mais il comptait bien qu'une occasion se présenterait d'intercéder en faveur de ses coreligionnaires.

Après avoir passé deux jours à Bujukdère, dans la résidence du baron de Bruck, internonce d'Autriche, il alla visiter, en compagnie de M. Schreiner, drogman du consulat autrichien, les hauts personnages du gouvernement : le grand vizir Méhémet-Kepresli-Pacha, le ministre des affaires étrangères Rechid-Pacha, les anciens grands vizirs et Ghabib-Pacha, fils de Rechid-Pacha et gendre du Sultan. Grâce à la bienveillance des ministres, il obtint, le dimanche matin 20 août, une audience du Sultan Abdul-Medjid, dans le palais de Chéragan.

Il rendit compte au Sultan de son voyage à Jérusalem, qui est aussi pour les musulmans la *Ville sainte*.

« Tu es bien heureux, lui dit le Sultan, d'avoir vu cette ville que je désire si vivement de pouvoir visiter ! »

En apprenant tout ce qu'Albert Cohn avait fait pour les israélites de Jérusalem, le Sultan s'écria :

« Que tu es bon pour mes sujets ! »

Encouragé par l'accueil qui lui était fait, Albert Cohn fit une allusion au règlement de la question d'Orient et à la situation qui pourrait être faite aux israélites :

« Ton cœur paternel, dit-il, si bon pour tous tes sujets, accordera sans doute maintenant bien des droits et des privilèges à ceux qui en manquent encore. »

Le Sultan, probablement préparé par le grand vizir, répondit :

« Mon cœur ne connaît aucune différence entre les raïas de mon Empire. Tous les droits, privilèges, quelque nom qu'ils portent, seront toujours accordés à tous les raïas, sans aucune distinction. »

Abdul-Medjid tint parole. Les privilèges accordés aux raïas par le hatt impérial de 1856 s'étendent également à tous les sujets non-musulmans de l'empire.

Une formule avait été arrêtée par Albert

Cohn avec le grand vizir et Rechid-Pacha, concernant la situation des israélites. Elle était ainsi conçue :

« Tous les droits, privilèges et toutes les immunités qui sont ou qui seront dorénavant accordés à une communion chrétienne quelconque sont par là-même accordés aux juifs, car le cœur de Sa Majesté Impériale ne permettra jamais que la moindre différence soit établie entre les divers sujets non-musulmans (raïas) de son Empire. »

Le Sultan voulut bien approuver cette rédaction.

Albert Cohn le remercia ensuite d'avoir fait faire une cuisine *cascher* pour les dix-sept élèves juifs de l'école impériale de médecine, et d'avoir créé pour eux un cours d'instruction religieuse.

En prenant congé, Albert Cohn demanda la permission de dire en hébreu la bénédiction que prononcent les israélites en présence d'un roi : « Loué soit l'Eternel qui a communiqué une partie de sa majesté à une créature de chair et de sang. » Le Sultan fut ému jusqu'aux larmes :

« A ton prochain retour, dit-il, tu trouveras les juifs dans une meilleure situation. »

Ces bonnes paroles furent répétées par Fered-Effendi, favori du Sultan, qui était arrivé la veille avec le nouveau vice-roi d'Egypte, Saïd-Pacha. Ce souverain promit également à Albert Cohn sa protection pour les israélites d'Egypte.

Albert Cohn avait attendu une semaine l'audience du sultan. Il employa ce temps à étudier l'état de la communauté israélite à Constantinople. Celle-ci était déchue de son ancienne grandeur. Lorsque les juifs d'Espagne, chassés de leur pays, vinrent s'établir en grand nombre dans la Turquie, ils obtinrent des fonctions élevées à la Sublime Porte, et leurs descendants occupèrent longtemps une place importante dans l'état. Peu à peu, ils en furent dépossédés par les Grecs et les Arméniens. Ceux-ci s'étaient poussés lentement aux hautes positions administratives et s'étaient emparés du commerce, tandis que les juifs devenaient de jour en jour plus pauvres et plus misérables. Cette décadence venait en grande partie de leur peu de culture intellectuelle et de l'absence d'une autorité reconnue de tous et qui eût imposé des mesures propres à relever l'état intellectuel des israélites. Une famille puissante, celle des Carmona, qui aurait pu revendiquer et exercer cette autorité, avait été dépouillée par le sul-

tan Mahmoud, et son chef avait eu une fin tragique ¹. La famille des Camondo était d'origine étrangère et n'avait pas encore l'influence qu'elle a acquise depuis. La communauté israélite était sans guides, elle n'avait aucune institution sérieuse, et son ancienne organisation elle-même menaçait ruine.

Albert Cohn essaya de fonder au moins des écoles israélites à Constantinople ². Dans ce but, il réunit d'abord au consulat d'Autriche les israélites notables, puis un plus grand nombre de personnes dans la synagogue de Galata. Une école fut créée et on se promit d'en fonder trois

1. Carmona possédait de grosses créances sur la cour ottomane. En 1820 ou 1821, le sultan Mahmoud le fit étrangler et confisqua tous ses biens. La maison de Carmona donnait sur le Bosphore. Il aurait pu s'enfuir par une fenêtre sur une embarcation que la Sultane Validé lui avait envoyée en toute hâte, mais c'était jour de fête, il aima mieux mourir que de transgresser la loi sabbatique, et tomba victime de sa foi religieuse. En 1856, le fils de Carmona, qui dirige depuis longtemps un journal en judéo-espagnol à Constantinople, *El Tiempo*, obtint quelque dédommagement du sultan, grâce à l'intervention du gouvernement anglais sollicité par le *Board* des israélites de Londres. *Arch. isr.*, 1856, p. 469; *Educatore*, 1856, p. 256.

2. Pour la plupart des détails qui suivent, voir, outre les *Lettres juives*, *Univers israélite*, X, p. 13, 58, 110, 134, 207; *Archives israélites*, 1854, p. 598; *Allg. Ztg. d. J.*, 1854, p. 462 et suivantes.

autres dans le courant de l'année. Ce premier établissement scolaire, ouvert à Péri-Pacha le 23 novembre 1854, fut transporté plus tard à Haskeui et pris entièrement à la charge de la famille de Camondo. Il a eu successivement pour professeurs de français et directeurs M. Benoît Brunswick, M. Samson Lévy, M. Schmoll, M. Cohen, et aujourd'hui M. Félix Bloch.

Pour toutes ces œuvres de charité, l'ambassade d'Autriche avait prêté le meilleur concours à Albert Cohn. Au moment de partir, il reçut encore de M. Bruck et de M. Benedetti, chargé d'affaires de France, de précieux témoignages de sympathie. Enfin, le gouvernement autrichien, dans une lettre de M. de Bach, du 15 septembre 1854, informa le pieux missionnaire qu'il prenait le plus grand intérêt à la prospérité des belles institutions fondées en Orient au prix de si grands sacrifices et d'un si généreux dévouement.

Albert Cohn partit de Constantinople le lundi 21 août, le 25 août il était au Pirée; il débarqua à Trieste pour se rendre à Vienne, où il était attendu avec une vive curiosité.

Il fut reçu en audience particulière par l'empereur, qui lui donna l'assurance que les

israélites d'Orient pourraient toujours compter sur la haute protection de l'Autriche. Le comte Buol Schauenstein et le baron Bach, ministres de l'empereur, exprimèrent les mêmes sentiments de bienveillance pour les israélites. Le samedi, Albert Cohn fit une relation de son voyage dans la principale synagogue de Vienne, ses paroles furent accueillies avec enthousiasme. Elles inspirèrent probablement à M^{me} Élisabeth Herz, née de Læmel, le désir de fonder à Jérusalem une école qui fut ouverte en 1856 et qui existe encore aujourd'hui.

Albert Cohn revint à Paris en passant par Prague, Leipzig et Francfort. Le premier samedi qui suivit son retour, il fit au temple une offrande de 60,000 francs, composée comme suit : 40,000 francs formant, à ce qu'il semble, la part qu'il avait prise lui-même aux frais de sa mission et qui étaient déjà dépensés ; 10,000 francs pour la Maison de retraite des vieillards ; 10,000 francs pour la caisse des prêts aux ouvriers qu'il avait fondée quatre ans auparavant. Le premier jour de Rosch-Haschana, 23 septembre, il rendit compte de son voyage dans le temple des israélites portugais, et le lendemain dans le temple consistorial. Enfin, le 19 octobre, il fit, au sein du Consis-

toire central, un rapport sur sa mission et reçut du président les félicitations qu'il avait si bien méritées. Il se rendit ensuite à Londres, où il eut des conférences avec M. le grand-rabbin Dr Adler, avec sir Moses Montefiore, le baron de Rothschild, l'alderman Salomons. Le 30 octobre, le Consistoire central des israélites français publia une circulaire qui énumérait les établissements dont la création en Orient était due « au dévouement et à l'active intervention de M. Albert Cohn, » et demandait qu'une souscription fût ouverte pour les soutenir.

Cette souscription paraissait indispensable. Dès le premier moment, des doutes avaient été exprimés sur la durée des institutions si rapidement fondées par Albert Cohn, et on demanda que l'avenir en fût assuré. C'est à quoi tendait l'appel du Consistoire central. Il ne paraît pas avoir eu le succès qu'il était permis d'en attendre. Le public israélite recula sans doute devant l'étendue des sacrifices qu'on lui demandait et la grandeur des difficultés qui venaient de lui apparaître. Les inquiétudes que la question d'Orient avait semées dans les pays occidentaux contribuèrent aussi à refroidir son ardeur. Cependant la confiance d'Albert Cohn et de ses amis ne fut pas ébranlée. Ils faisaient

remarquer que MM. de Rothschild ne laisseraient pas tomber des institutions créées sous leurs auspices, et ils avaient raison. La plupart des établissements fondés par Albert Cohn existent encore aujourd'hui. L'hôpital de Jérusalem a été richement doté par la famille de Rothschild, qui pourvoit à toutes ses dépenses; l'œuvre des femmes en couches est maintenue par M^{me} la baronne James de Rothschild; l'école de jeunes filles, qui avait disparu quelque temps, a été réorganisée par M^{me} la baronne Lionel de Rothschild; l'œuvre d'apprentissage paraît fonctionner encore maintenant; celle de la distribution de pain a duré jusqu'à la mort d'Albert Cohn. Seule la caisse des prêts aux ouvriers n'a eu qu'une courte existence, mais on ne s'en étonnera pas si l'on réfléchit qu'à Paris même la caisse des prêts, fondée par Albert Cohn avec un capital de 20,000 francs, a vu promptement ses ressources s'épuiser et est condamnée à l'inaction. L'école de Constantinople a duré également jusqu'à nos jours, et, grâce à MM. de Camondo, elle est dans une situation florissante. Les autres écoles ouvertes par Albert Cohn ont eu sans doute une existence plus éphémère, mais tout est mobile sur ce sol d'Orient, les créations nou-

velles y apparaissent comme dans un rêve des *Mille et une Nuits* et disparaissent de même. Cette œuvre des écoles demande d'ailleurs une organisation compliquée et une surveillance de tous les jours. Si elle n'a pas réussi à cette époque, elle a été reprise depuis par l'*Alliance israélite universelle*, qui la poursuit avec le plus grand succès.

L'effet produit sur les esprits par le départ d'Albert Cohn pour l'Orient dura longtemps. En Italie, on s'était pris d'enthousiasme pour la sainte entreprise dont il s'était chargé. Dès le mois d'octobre 1854, M. Pellegrino di G. Padoa, de Cento, avait proposé, dans une lettre adressée à l'*Educatore israelita*, d'ouvrir une souscription pour offrir une médaille à l'illustre voyageur ¹. Cette idée fut accueillie avec empressement. Les souscriptions furent si abondantes que la rédaction de l'*Educatore* put offrir également une médaille à la famille de Rothschild, de Paris, à sir Moses Montefiore et à M. Ludwig Philippson. Ces médailles furent remises à destination en septembre 1855. Celle d'Albert Cohn portait l'épigraphe suivante ² :

1. *Educatore*, 1854, p. 315; 1855, p. 265.

2. Texte italien : *A Alberto Cohn, per la sua carità regeneratrice dell' Oriente israelitico, i correligionari italiani.*

A Albert Cohn, pour sa charité régénératrice de l'Orient israélite, ses coreligionnaires italiens. 1855.

La médaille envoyée à la famille de Rothschild portait ces mots ¹ : *A la noble famille de Rothschild, qui est, par sa charité sublime, la gloire du nom israélite, les coreligionnaires italiens. 1855.*

Ainsi, les israélites italiens, interprètes du judaïsme du monde entier, apportaient en même temps leurs hommages à la famille qui avait accompli tant de bonnes œuvres et à celui qui fut pendant de nombreuses années l'heureux et excellent ministre d'une si grande charité, ils les associaient dans un même sentiment d'admiration et de reconnaissance !

Un dessin de cette médaille, face et revers, se trouve dans l'*Annuaire pour l'an 5617* (1856-57) d'A. B. B. Créhange, p. 84 et 85.

1. Texte italien : *Alla nobile famiglia de Rothschild, del nome israelitico splendore, i correligionari italiani.*



IX

SECOND VOYAGE EN ORIENT (1856). — Départ pour Jérusalem après la guerre de Crimée. — État des établissements fondés antérieurement. — Publications encouragées. — Départ pour Constantinople. — Situation des israélites de cette ville. — Heureux développement de l'école fondée lors du premier voyage. — Service religieux pour les soldats israélites français morts pendant la guerre. — Audience près du Sultan. — Écoles israélites à Constantinople. — Retour à Paris. — Banquet offert à Albert Cohn par les administrations israélites de Paris.

Albert Cohn avait annoncé aux israélites de Jérusalem qu'il viendrait les revoir bientôt. Il exécuta son second voyage en 1856, à la fin de la guerre de Crimée.

Il quitta Paris au milieu du mois de juin, s'arrêta à Lyon pour visiter les institutions israélites ¹, passa par Turin, Verceil ², Milan,

1. *Univers israélite* XI, 468. Lettre de M. le grand rabbin Weinberg. Cp. *Archives israélites*, 1856, p. 424.

2. *L'Educateur* reproduit les paroles prononcées par Albert Cohn à la synagogue de Verceil le samedi 20 juin (*Educateur*, 1856, p. 193). A Padoue, Albert Cohn s'arrêta, principalement pour voir Gabriel Trieste, Almanzi et S. D. Luzzatto, trois hommes qui ont fait le plus grand honneur au judaïsme italien.

Padoue, Venise, et s'embarqua à Trieste pour Alexandrie, où il arriva le mercredi 2 juillet.

Les écoles de garçons et de filles fondées dans cette ville, sous l'impulsion d'Albert Cohn, étaient prospères. Elles comptaient chacune au moins 150 élèves, et l'école des missionnaires anglais, fréquentée autrefois par les israélites, avait été fermée ¹. M. le chevalier Pereira surveillait la marche de ces établissements avec le plus grand dévouement. Il est resté jusqu'à nos jours dans ce poste honorable.

Albert Cohn alla visiter le Caire, qu'il n'avait pas vu lors de son premier voyage. Il prononça un discours dans la grande synagogue pour engager la communauté à créer une école. Il visita l'intéressante communauté caraïte de cette ville, et, après avoir accompli un pieux pèlerinage à Fostat, illustré par le séjour de Maïmonide, il s'embarqua pour Jaffa. Il y rencontra (20 juillet) M. Ludwig-August Frankel, qui, le 29 juin, avait inauguré, au milieu de grandes difficultés, l'école fondée à Jérusalem par M^{me} Élisabeth Herz, et retournait maintenant à Vienne ².

1. Lettre d'Albert Cohn dans la *Monatsschrift* de Frankel, V (1856), p. 376. Cp. *Univers israélite*, X, 409.

2. Pour ces détails et ceux qui suivent, voir *Univers*

A Jérusalem, Albert Cohn fut reçu avec les mêmes démonstrations de respect et d'affection qui l'avaient accueilli la première fois.

La situation de la ville sainte s'était améliorée. La communauté israélite avait reçu depuis deux ans les plus précieux témoignages de sympathie. Au printemps 1856, M. Alphonse de Rothschild était venu à Jérusalem (14 avril) et avait consolidé l'œuvre d'Albert Cohn. Il avait annoncé l'intention d'agrandir l'hôpital pour qu'il pût recevoir cinquante lits, et, à son retour à Paris, il fut décidé par la famille de Rothschild qu'elle formerait un capital de 10,000 livres sterling, qui suffirait à l'entretien de cet établissement. La maison porta dès lors le nom d'*Hôpital Mayer de Rothschild*, et reçut cette inscription : « A la mémoire vénérée de Mayer de Rothschild, ses fils Amschel, Salomon, Nathan, Charles et James, barons de Rothschild. » Le local fut acquis par M^{me} la baronne James de Rothschild. Ces mesures furent annoncées par lettre du 5 février 1857 à M. le Dr Neumann, directeur de l'hôpital ¹.

israélite, X, 206 à 209, 542; XI, 97, 457; XII, 22, 24, 78, 127. *Archives israélites*, 1856, p. 265, 578, 580, 721. *Educateur*, 1856, p. 269; Neumann, p. 414.

1. Neumann, p. 403.

Les habitants de Jérusalem et de toute la Palestine avaient aussi reçu des secours importants de sir Moses Montefiore, de Londres. Le legs de Juda Touro, de la Nouvelle-Orléans, avait mis à la disposition de sir Moses Montefiore des sommes importantes pour les israélites de la Terre sainte ¹. Celui-ci alla à Jérusalem au mois de juin 1855 pour exécuter la dernière volonté du pieux testateur. Il y posa la première pierre d'un hôpital, créa une école de filles, un moulin à vent, et fit construire près de la porte de Jaffa vingt jolies maisons destinées à offrir le logement gratuit à des israélites pauvres. En vertu d'un firman impérial, il était autorisé à acquérir des terres aux environs de Jaffa, Safed, Tibériade et Jérusalem, et il acheta en effet à Jaffa un beau jardin où des israélites essayèrent immédiatement de pratiquer l'agriculture, mais qui est aujourd'hui dans le plus mauvais état.

Si ces dernières créations, sauf les maisons de Jérusalem, étaient destinées à périr, rien ne faisait prévoir cet échec à l'époque où Albert Cohn revint à Jérusalem. La ville sainte semblait renaître à la vie, et un jeune fonc-

1. D'après les *Archives israélites* (1854, p. 262 et suiv.), 300,000 francs; d'après Neumann (p. 416), 100,000 dollars.

tionnaire, Kiamil-Pacha, appuyait toutes les œuvres créées pour les israélites. Dans une visite qu'il fit à l'hôpital, le 29 juillet, avec Albert Cohn, il ne voulut point se retirer sans avoir baisé le Séfer Tora, et il envoya pour les malades un don de 1,000 piastres. Albert Cohn ouvrit, à l'hôpital, une bibliothèque qu'il n'a cessé de pourvoir de livres. M. Schwarz et M. Askenazi furent chargés par lui de la publication d'un annuaire qui devait paraître sous le nom de *Minha Hadascha* et commencer par les *Dibré hayamim* (chronique) de M. Schwarz. Plus tard, Albert Cohn annonça la publication des « Annales israélites de la Société pour la propagation de la civilisation parmi les israélites de l'Orient (*Hebrat Tora we-Dérékh Eréç*), » dont la première livraison devait paraître en janvier 1857. Il renonça à ces projets, comme il avait déjà renoncé, lors de son premier voyage, à celui de créer un journal israélite à Jérusalem dans le but d'entretenir des relations suivies entre l'Orient et les israélites d'Occident. Plusieurs journaux israélites se sont depuis fondés spontanément à Jérusalem, et l'expérience a montré que la publication projetée par Albert Cohn n'était pas indispensable.

Après avoir envoyé des secours aux communautés d'Hébron, de Tibériade et de Safed, Albert Cohn quitta Jérusalem, le 30 juillet, pour se rendre à Constantinople en suivant la côte de Syrie. A Beyrouth, M. Rousseau, agent consulaire d'Angleterre aux Dardanelles, monta sur le bateau. Albert Cohn célébra avec lui l'anniversaire du 9 Ab (10 août). Du fond de sa cabine, sur les flots de la « grande mer » qui baigne la côte de la Palestine, le pieux voyageur adressait au ciel une touchante prière pour cette « abandonnée » à laquelle il était allé apporter des secours et des consolations !

Le jeudi 14 août, Albert Cohn arriva à Constantinople. Dès le lendemain, il visita l'école israélite fondée deux ans auparavant à Haskeui, et placée sous la direction de M. Benoît Brunswick. Le programme d'enseignement comprenait l'étude de l'hébreu, du Talmud, du turc et du français. A l'examen qui eut lieu le 20 août, les assistants écoutèrent les réponses des élèves avec une admiration naïve. Ils étaient émerveillés. Le nombre des élèves était de cent vingt, et ils étaient restés sur les bancs malgré le choléra qui avait sévi dans le quartier. C'était déjà un grand progrès d'avoir créé à Constantinople le type d'une bonne école

européenne. La difficulté d'instruire la jeunesse israélite de cette ville est extrême. Constantinople s'étale sans ordre et presque sans limites sur les rives du Bosphore, les moyens de communication y sont très-coûteux et très-difficiles. Les 40,000 israélites qui l'habitent sont disséminés dans tous les quartiers. Les plus importantes agglomérations juives, celle de Haskeui et celle de Balata, sont établies l'une en face de l'autre, au fond de la Corne-d'Or. Tout à côté de Haskeui se trouve le groupe israélite de Péri Pacha; plus loin, en face du Séraï, est la communauté de Galata, et derrière celle-ci, les israélites de Péra; tout au loin, et en dehors de la ville, ceux d'Ortakeui, et enfin, sur la rive asiatique, les communautés de Couscoundjouk et de Daghamami. Cette population israélite est généralement pauvre, les moindres incidents politiques ou financiers la jettent dans la misère. La vie, du reste, est très-chère à Constantinople, les professeurs sont rares, insuffisants, et prétendent à des traitements élevés. Pour répandre l'enseignement primaire parmi les israélites de cette ville, il faut donc de nombreuses écoles, établies dans tous les quartiers de la ville, et dont chacune coûte deux à trois fois plus que les

établissements du même genre dans les villes les plus peuplées de l'Europe. C'est dans ces derniers temps seulement que l'*Alliance israélite*, grâce à la belle fondation de M. le baron de Hirsch, est parvenue à ouvrir plusieurs écoles de garçons et de filles dans la capitale turque. L'ancienne école de Haskeui existe toujours. Elle est entièrement entretenue au moyen d'un legs de feu Camondo.

Avant de procéder à l'examen de cette école, Albert Cohn avait célébré, dans la synagogue de Galata, un beau service religieux « pour bénir la mémoire des soldats israélites français morts en Crimée. » M. de Thouvenel, l'ambassadeur français, n'avait pas pu y envoyer des soldats, le départ des troupes françaises étant déjà effectué presque entièrement; mais M. Battu, son drogman, y assista en costume. Un détachement de la garde impériale ottomane y vint, musique en tête, sur les ordres du Séraskier-Pacha et sous le commandement du colonel d'état-major Gabri-Bey. A la grande joie des israélites indigènes, les soldats présentèrent les armes au Séfer Tora. Albert Cohn dit une prière des morts, et fit des prières pour le Sultan, pour l'empereur et les souverains des nations alliées. Une quête fut faite par M. de

Castro, M. Fano et M. Benoît Brunswick, au profit des victimes de la récente inondation du Rhône à Lyon, et le produit en fut remis à l'ambassade de France.

Le lendemain, jeudi 21 août, Albert Cohn fut reçu en audience par le Sultan. Il rendit compte à Sa Majesté de l'état des institutions de Jérusalem, lui remit un rapport imprimé sur l'hôpital, et le remercia d'avoir compris les israélites dans les mesures en faveur des raïas édictées par le hattî-houmaïoun du 18 février ¹. « Je n'ai fait que mon devoir, » répondit le Sultan.

Albert Cohn reçut encore cette fois les plus vifs témoignages de sympathie de l'ambassade autrichienne, à la tête de laquelle se trouvait le général Proskesch - Osten, et le premier drogman de cette ambassade, M. Schreiner, l'accompagna dans toutes ses visites officielles.

Il quitta Constantinople le lundi 25 août pour retourner en France. Le lundi 26 octobre, les administrations israélites réunies de Paris lui offrirent un banquet dans le palais du Bazar Bonne-Nouvelle. Des toasts furent prononcés en

1. Reproduit dans *La Situation des israélites en Turquie, en Serbie et en Roumanie*, par Isidore Loeb, Paris, 1877, p.6.

son honneur par feu le grand-rabbin S. Ulmann, par M. le grand-rabbin Isidor, par M. le rabbin Astruc, aujourd'hui grand-rabbin de Belgique, et par d'autres. M. Jéramec, vice-président du Comité consistorial de secours, porta un toast en l'honneur de M. le baron James de Rothschild, dont les libéralités avaient permis à Albert Cohn d'accomplir tant de bonnes œuvres. Albert Cohn fut heureux des sentiments si touchants que lui témoignait la réunion, et l'on se sépara plein d'espérances pour la régénération de l'Orient israélite.



X

ÉVÉNEMENTS DE SYRIE (1860). — Les Druses et les Maronites. — Appel de M. Crémieux en faveur des chrétiens du Liban, souscriptions israélites. — Les chrétiens persécutés à Damas, fausses accusations contre les juifs de cette ville. — Albert Cohn chargé par le Consistoire Central d'aller faire une enquête à Damas, s'apprête à partir. — Fausseté des accusations démontrée, l'enquête inutile.

Albert Cohn pouvait maintenant suivre de loin le développement régulier des institutions qu'il avait fondées à Jérusalem. Les événements de Syrie, en juin 1860, faillirent le rappeler en Orient.

Des montagnes du Liban un cri de détresse était venu en Europe : les chrétiens maronites avaient été massacrés, torturés, pillés par les Druses et les musulmans ; vingt mille personnes, femmes et enfants, erraient dans les montagnes, exposées aux plus grands périls, mourant de faim.

Dès que la nouvelle de cette persécution arriva en France, M. Ad. Crémieux, dans un de

ces élans de charité qui lui sont habituels, sollicita les israélites en faveur des victimes de Syrie. Jamais sa parole n'avait été plus émue ni plus éloquente :

« Toute la terre nous était fermée, lorsqu'au premier jour de son immortelle Révolution, la France nous ouvrit ses bras et nous fit citoyens.

« Cette France qui nous a miraculeusement délivrés, qui nous adopta, qui nous appelle ses enfants, *c'est la France chrétienne.*

« Et voilà qu'en Orient les chrétiens sont livrés à la plus effroyable persécution... Israélites français, venons les premiers en aide à nos frères chrétiens... A ce signal répondront nos frères de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Belgique, de la Hollande, de toute l'Europe ¹... »

Cet appel fut entendu. Bien avant que le gouvernement français songeât à secourir les chrétiens de Syrie, avant que des souscriptions générales fussent ouvertes en faveur de ces malheureux, des souscriptions israélites étaient organisées. Le 15 juillet, les présidents des sociétés israélites de Paris prirent une résolution commune pour s'y associer; des grands

1. *Univers israélite*, XV, p. 645. La lettre de M. Crémieux est du 11 juillet 1860.

rabbins et des rabbins français recommandèrent cette œuvre dans des lettres pastorales et des sermons; le Consistoire israélite du Bas-Rhin, des Comités israélites du Haut-Rhin, publièrent des circulaires dans le même but. L'*Alliance israélite universelle*, qui venait d'être fondée, y prêta également son concours. Une liste de souscriptions israélites, insérée dans le *Moniteur officiel* du 7 août, se montait déjà à 50,292 francs. MM. de Rothschild avaient envoyé 16,000 francs, MM. Émile et Isaac Pereire, 10,000 francs, les volontaires israélites d'Alger, 1,355 francs. A Londres, dès le premier moment, sir Moses Montefiore avait adressé 5,000 francs au *Times*. Des souscriptions israélites furent également faites dans d'autres pays, en Italie, en Allemagne et même en Russie. Dans une belle lettre datée du 25 juillet, l'*Alliance chrétienne universelle* félicita M. Crémieux de l'initiative qu'il avait prise et des nobles sentiments manifestés par les israélites. Ceux-ci témoignaient ainsi leur reconnaissance des sympathies que l'opinion publique avait montrées récemment aux juifs dans la douloureuse affaire Mortara ¹.

1. *Univers israélite*, XV, 646, 647, 650; XVI, 19, 23 et suiv., 76. *Archives israélites*, 1860, p. 574.

Peu de temps après, le gouvernement français envoya un corps d'armée en Syrie pour protéger les chrétiens. Un poète israélite, Léon Halévy, adressa au corps expéditionnaire des adieux dans lesquels on remarque le passage suivant ¹ :

...Pour punir des meurtres infâmes,
Vous courez aux bords syriens.
Vengez les enfants et les femmes,
Sauvez des frères, des chrétiens !
Croisade du Dieu qui console,
Tu réunis tous les croyants :
Le juif a donné son obole
Comme il donnera ses enfants.

Les juifs étaient prêts à verser leur sang pour les chrétiens persécutés, pour le triomphe des principes d'humanité et de tolérance religieuse.

Cependant cette manifestation de la charité israélite troublait ceux qu'elle aurait dû le plus profondément toucher : on insinua que les juifs voulaient expier le meurtre du Père Thomas (1840). Lorsque des désordres éclatèrent à Damas et que des chrétiens y furent maltraités, des journaux français prétendirent que les juifs de cette ville avaient pris part à l'émeute. D'après des nouvelles fort incertaines arrivées en Eu-

1. *Archives israélites*, 1860, p. 579.

rope, Fuad-Pacha, qui venait d'être nommé commissaire extraordinaire de la Porte en Syrie, aurait mis en prison un grand nombre de musulmans de Damas et quelques juifs compromis. En outre, il aurait exigé des musulmans une amende de 25 millions de piastres, et des juifs une amende de 4 millions de piastres. Peu à peu la vérité se fit jour. Loin d'avoir pris part au désordre, les israélites de Damas avaient rendu au gouverneur les objets que des pillards avaient jetés dans leurs maisons. Les quatorze israélites arrêtés furent tous reconnus innocents. L'un d'eux mourut en prison, douze autres furent mis en liberté au commencement de novembre. Un seul, Mardochée Askenazi, resta en prison sous accusation de meurtre, mais une sentence du 11 mai 1861, sanctionnée par Fuad-Pacha, le renvoya absous ¹.

Avant que cette solution si favorable fût connue en France, le Consistoire Central s'était ému des bruits calomnieux qui circulaient contre les juifs de Damas. Le colonel Cerfberr, président du Consistoire, dans une lettre du 7 septembre adressée au *Journal des Débats*,

1. *Univers israélite*, XVI, p. 26, et couverture du n° 11. *Archives israélites*, 1860, p. 723, *Allgemeine Zeitung*, d. J., 1860, p. 542, 601, 628.

protesta contre ces accusations et annonça qu'une enquête serait ouverte sur les lieux pour rétablir la vérité. Albert Cohn, qui revenait à peine d'un voyage au Maroc, mais dont le dévouement était infatigable, fut chargé de cette mission. Le maréchal Randon, ministre de la guerre, et M. de Thouvenel, ministre des Affaires étrangères, le recommandèrent à leurs subordonnés. Il fut sur le point de s'embarquer à Marseille le 16 septembre, veille de Rosch-Haschana, lorsqu'on apprit que la lumière était faite et que l'enquête devenait inutile. Il revint à Paris, et il put bientôt communiquer aux journaux la bonne nouvelle que l'innocence des juifs de Damas était reconnue. Les témoignages en leur faveur arrivaient de toutes parts. Le Dr Wetzstein, consul de Prusse à Damas, le seul consul européen qui n'eût pas quitté cette ville, écrivait à Albert Cohn, à la date du 17 octobre : « ... La majorité des juifs s'était réfugiée dans les quartiers musulmans, et le reste n'osait pas se montrer hors des maisons. L'assertion que les juifs de Damas pourraient avoir participé au saccage du quartier chrétien est donc aussi ridicule que calomnieuse. Heureusement la masse de la population chrétienne est indignée des incriminations

auxquelles vos coreligionnaires ont été exposés... »

Le général Beaufort, commandant du corps expéditionnaire français de Syrie, interrogé par Albert Cohn, répondait en même temps que, n'ayant pas été à Damas, il ne pouvait dire rien de certain, mais que dans tous les cas les faits avaient été exagérés. Abdel-Kader, qui demeurerait alors à Damas et qui s'était noblement dévoué pour sauver les chrétiens, écrivait qu'il n'avait rien appris « qui fût contre les juifs, » qu'il avait été trop occupé des chrétiens pour être au courant de ces détails. Enfin M. James Briant, consul d'Angleterre, dans une lettre adressée au grand-rabbin de Damas, confirmait pleinement les paroles de M. le D^r Wetzstein. Les israélites de Damas, si injustement accusés, étaient entièrement réhabilités devant l'opinion publique ¹.

1. *Univers israélite* XVI, p. 170 à 173. *Archives israélites*, 1860, p. 577. *Educatore*, 1860. p. 366.



XI

TROISIÈME ET QUATRIÈME VOYAGES EN ORIENT (1864 et 1869).

— Visite à Alexandrie et au Caire. — 3^e visite à Jérusalem. — Voyage à Damas, fondation d'une école avec le concours de l'Alliance israélite universelle. — La peste et la famine en Orient, 1865. — 4^e et dernier voyage à Jérusalem. — Passage triomphal à Vienne, Pesth, Belgrade, Roustchouk, Varna, Constantinople. — Rencontre avec M. Charles Netter, fondateur de l'école agricole de l'Alliance israélite, à Jaffa. — L'empereur d'Autriche à Jérusalem. — Mémoire d'Albert Cohn à Jérusalem.

Il y avait huit ans qu'Albert Cohn n'avait pas été à Jérusalem. Soit que sa présence y fût réclamée, soit qu'il eût la nostalgie de la Terre-sainte, au commencement de juin 1864 il se prépara à y retourner. Il y était dans les derniers jours de ce mois. A Alexandrie il eut la satisfaction de trouver dans un état prospère les écoles qu'il avait fondées. Il fut reçu par l'Institut égyptien de cette ville, devant lequel il fit une conférence sur « l'Orientalisme à Paris. » Au Caire, il releva les écoles israélites, moins florissantes que celles d'Alexandrie.

Rien de nouveau ne s'était passé à Jérusalem. L'administration de l'hôpital ne laissait rien à désirer. « Il n'a point d'égal dans tout l'Orient, » dit Albert Cohn, en s'appuyant sur de récents témoignages de M. Renan et du prince de Galles. L'œuvre de mise en apprentissage portait ses fruits et il sembla à notre voyageur, si ouvert aux belles illusions, que l'avenir de la population israélite était plein de promesses. Un esprit de tolérance paraissait souffler sur la Ville Sainte. Le gouverneur général Yzzet-Pacha témoignait la plus grande bienveillance aux juifs. Ceux-ci étaient quelquefois exposés à des insultes dans les rues voisines de l'église du Saint-Sépulcre, les enfants les y poursuivaient à coup de pierres. Le Père Joseph Carlotti de Coëldi, vicaire de Terre-sainte et pénitencier apostolique de Jérusalem, donna des ordres, en présence d'Albert Cohn, pour que ce scandale ne se renouvelât plus, et afin de convaincre la population que cette mesure était sérieuse, Albert Cohn et M. Altaras, de Marseille, qui visitait également la Palestine à cette époque, se rendirent en plein jour à l'église du Saint-Sépulcre. Avant de partir, Albert Cohn célébra à l'hôpital un service funèbre en mémoire du baron Salomon

de Rothschild et distribua à cette occasion 6,500 francs de secours aux indigents.

Il n'avait jamais pénétré dans l'intérieur du pays. Cette fois il résolut d'aller visiter la communauté israélite de Damas. Le 29 juillet, il posa, dans cette ville, la première pierre d'une école pour laquelle un des notables habitants, M. Chemaya Angel, avait fourni le terrain et, en grande partie probablement, les frais de construction. Cette inauguration se fit en grande pompe, en présence du gouverneur, Méhémet-Ruchdi-Pacha, de M. Hecquard, consul de France, M. Makef, consul de Russie, et M. Elias, gérant du consulat d'Autriche. Albert Cohn, selon son habitude, prononça plusieurs discours, l'un en arabe, pour le gouverneur, l'autre en français, pour les consuls, le troisième en hébreu pour les israélites. Un souvenir douloureux s'imposait pendant cette cérémonie à tous les esprits. Vingt-quatre ans auparavant, la population juive de Damas avait été victime du plus odieux acte d'intolérance, et certains consuls eux-mêmes s'y étaient associés ¹. Aujourd'hui ils assistaient à une fête juive et témoignaient de leur éclatante sympathie pour la communauté. Quelle différence et

1. Affaire du Père Thomas.

quel progrès ! Albert Cohn, dont l'imagination saisissait vivement ces contrastes, ne manqua pas de signaler celui-ci à ses auditeurs et il est impossible que ses paroles n'aient pas produit sur eux la plus vive impression.

Dans une des pierres de fondation, Albert Cohn plaça une monnaie à l'effigie du Sultan. Il donna à l'école une somme de 2,000 ou 2,500 francs, au nom du baron James de Rothschild, et annonça que l'*Alliance israélite* contribuerait pour une somme de 1,000 francs par an aux dépenses courantes. Il distribua enfin 500 francs aux pauvres ¹.

Revenu à Paris, Albert Cohn ne cessa pas un instant de porter son intérêt sur les israélites de l'Orient. En octobre 1865, il signa, avec d'autres, un appel de M. le grand-rabbin Isidor en leur faveur. La peste, le choléra, la famine faisaient des ravages effrayants à Smyrne, à Constantinople et à Jérusalem. Au mois de juin 1866, il fut sur le point de partir pour Jérusalem, où sévissait de nouveau le choléra,

1. Pour tout ce chapitre voir : *Univers israélite*, XX, p. 12 (lettre d'Albert Cohn, datée de Jérusalem, 13 juillet), 13 et 51 ; XXI, 90, 234. *Archives israélites*, 1864, p. 539, 677, 715 (lettre d'Albert Cohn, datée de Jérusalem, 15 juillet) et 751.

et il ne renonça sans doute à ce voyage qu'après avoir reçu de meilleures nouvelles de l'Orient ¹. Son dernier pèlerinage est de 1869.

Il alla cette fois directement à Constantinople, en traversant l'Allemagne, l'Autriche, la Serbie, la Roumanie, le nord de la Turquie. Son voyage à travers l'Europe fut une continue ovation. Partout il fut reçu avec les plus profonds témoignages de respect et d'admiration ².

A Vienne, il vit les ministres M. de Beust et M. Hofmann ; à Pesth, le comte Andrassy et le baron Eotvos. Le consul général de France à Belgrade le conduisit chez le régent, M. Repnic. Albert Cohn intercéda auprès de ce dernier en faveur des israélites serbes. Il fit une démarche analogue à Bucharest auprès du président de la Cour de Cassation, le prince étant absent. Les communautés israélites lui firent partout un accueil enthousiaste et écoutèrent sa parole avec avidité. Un des

1. *Univers israélite*, XXI, p. 90 234. *Archives israélites*, 1876, p. 414.

2. Sur ce voyage, voir *Univers israélite*, XXV, p. 121, 187, 196, 217, 243 (lettre d'Albert Cohn, datée de Jérusalem, 15 novembre) et 249. *Archives israélites*, 1869, p. 750 (lettre d'Albert Cohn, Jérusalem, 15 novembre).

principaux thèmes qu'il développa dans les synagogues ou dans les réunions qui furent faites en son honneur, c'était l'action de l'*Alliance israélite universelle*, les liens de solidarité et de fraternité qu'elle établit parmi les israélites, les heureux résultats de son activité en Orient. Albert Cohn, par les œuvres de toute sa vie, appartenait de droit à cette société et il venait d'être nommé membre du Comité central qui la dirige. Il en parla principalement à Vienne (16 octobre), à Pesth (19 octobre), où il créa en faveur de l'*Alliance* un mouvement qui s'est continué pendant plusieurs années. Un des membres de l'*Alliance* fondée beaucoup plus tard à Vienne, a encore récemment attribué cette nouvelle création à l'influence exercée par la parole d'Albert Cohn en 1869 ¹. Les communautés israélites de Belgrade, de Roustchouk, de Varna, lui offrirent des fêtes brillantes, il les récompensa en répandant sur elles les flots de son éloquence. Il arriva à Constantinople, comme porté en triomphe, le vendredi 29 octobre.

Le lendemain, il est déjà à la synagogue ita-

1. *Réunion en faveur des israélites de l'Orient tenue à Paris en décembre 1876*, 2^e édition. Paris, 1877. Toast de M. Singer, p. 81.

lienne, qui retentit de sa parole chaude et entraînante. Il visite ensuite les écoles israélites, celle de Haskeui, dirigée par M. Schmoll ; celle de Couscoundjouk, dirigée par M. Cohn ; celle de Balata, l'école de jeunes filles de M^{lle} Mizrahi, et enfin les élèves israélites, au nombre de trente environ, du lycée de Galata-Séraï. Le 2 novembre, il s'embarqua pour Jérusalem. A Jaffa, il rencontra M. Charles Netter, qui y venait, avec un dévouement sans exemple, fonder, au nom de l'*Alliance israélite universelle*, cette école agricole à laquelle son nom restera attaché.

L'empereur d'Autriche était alors Jérusalem. « L'empereur, écrit Albert Cohn, a visité l'hôpital et lui a donné des éloges, et en a donné des preuves dans la personne du D^r London (le directeur), qu'il a nommé chevalier de l'ordre de François-Joseph... Il a visité la synagogue espagnole et l'école Herz... L'école des jeunes filles est un véritable bijou... L'école Blumenthal, de 60 élèves, l'école Herz, de 40, rendent de véritables services.... L'école de travail, l'institution des femmes en couches de M^{me} James de Rothschild, continuent à relever la partie pauvre (de la population).

« ... Nous avons eu aujourd'hui une céré-

monie touchante à la synagogue de l'hôpital. Après avoir parlé samedi au grand temple espagnol et aujourd'hui (15 novembre) à celui du rite allemand, j'ai allumé le *nèr tamid* dans deux lampes envoyées par M^{me} de Rothschild, pour feu son mari et son oncle Anselme... 4,000 fr. donnés aux pauvres au nom de M^{me} de Rothschild et de ses enfants, 2,000 fr. aux malades et employés de l'hôpital et de l'école, ont répandu quelque bien-être dans cette population. L'empereur d'Autriche a bien voulu laisser 1,000 fr. à une synagogue en construction, et 1,000 fr. aux maisons d'habitation à construire. J'eus l'honneur d'être reçu par lui en présence de tout le clergé catholique et de lui expliquer le *Birkat Cohanim* ¹, le seul privilège qui reste encore aux descendants d'Aaron... Il était ému, me remercia profondément, me fit savoir qu'il avait nommé également chevaliers de l'ordre François-Joseph le Hakham-bachi, R. Abraham Askenasi, et le chef (de la communauté portugaise ?) Valéro. Le comte Cadoga fit appeler immédiatement M. Funk, capitaine de frégate, lieutenant-colonel, aide-de-camp de l'amiral Tegetthoff. Comme coreli-

1. Formule de bénédiction prononcée par les prêtres. Albert Cohn n'oubliait pas qu'il était *cohen*.

gionnaire, je fus heureux de voir un israélite aussi haut placé dans la suite de l'empereur. »

Ce fut le dernier voyage d'Albert Cohn en Orient. Son nom y sera éternellement respecté comme celui d'un des plus grands bienfaiteurs de cette région, et dans cette synagogue de l'hôpital de Jérusalem, les fidèles, dans leurs prières, n'oublieront jamais, en bénissant la mémoire des membres de la famille de Rothschild, la mémoire d'Albert Cohn.



XII

LES ISRAÉLITES EN ALGÉRIE. — Leur histoire. — Les juifs algériens pendant la conquête française. — Services rendus par le juif Durand, bravoure d'Isaac Lévi, de Léon Ayas et d'autres. — Les juifs pendant l'expédition de Constantine. — Population israélite en Algérie. — Les écoles israélites. — Situation légale des israélites algériens depuis la conquête française jusqu'au décret de naturalisation de M. Ad. Crémieux, du 24 octobre 1870.

La première colonie juive qui s'établit au nord de l'Afrique, y fut amenée de la Judée, en l'an 320 avant l'ère chrétienne, par Ptolémée I^{er}, après l'expédition de ce roi contre Jérusalem ¹. Les juifs demeurèrent principalement à Alexandrie, dans le district de Léontopolis, dans la Cyrénaïque et la Lybie. Depuis cette époque, un continuel courant d'émigration amena sans cesse les juifs de l'Asie en Afrique. Ils y cherchaient un refuge contre les persécutions syrienne et romaine, contre celles des Arabes après le triomphe de Mahomet. A l'extrémité

1. Il est possible cependant qu'il y ait eu des juifs en Égypte depuis Alexandre ou même auparavant.

opposée, les juifs d'Espagne, maltraités d'abord par les rois wisigoths, plus tard par l'inquisition, vinrent également chercher un asile dans les provinces africaines qui constituent aujourd'hui le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la principauté de Tripoli. La vaste persécution que subirent les juifs espagnols en 1391, leur expulsion en 1492, chassèrent en Afrique un très grand nombre d'israélites. Il est difficile de déterminer le chiffre de la population juive de ces contrées dans ces temps anciens, mais il dut être très-élevé.

La situation des juifs africains fut d'abord florissante. Encore dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, des docteurs comme Tertullien, saint Cyprien, saint Augustin, sentent la nécessité de combattre, dans des écrits spéciaux, les progrès de la religion israélite. Les juifs eurent des écoles florissantes à Caïrouan, à Fez et ailleurs; des rabbins célèbres comme Husiel, Hanannel, R. Nissim; des médecins remarquables comme Isaac B. Soléïman, auteur d'un grand nombre de traités de médecine, et Dounasch b. Tamim. Les noms de Maïmonide et d'Isaac Alfassi sont inséparables de ces contrées. Dans l'Algérie, les rabbins Isaac b. Schéschet Barfat (Ribasch) et Simon b. Cémah Duran

sont restés célèbres et leurs décisions font encore autorité aujourd'hui ¹.

Cependant les juifs de ces contrées furent soumis à de nombreuses et pénibles épreuves. Le fanatisme des Arabes et des Turcs leur imposait de continuelles humiliations. Ils étaient assujettis, comme dans tous les pays musulmans, à l'impôt territorial (*karadj*) et à l'impôt de capitation (*djéziah*) ; il leur était défendu de porter le fez, le burnous blanc, les belles babouches ; de monter à cheval, de passer avec une chaussure aux pieds devant les mosquées. Les princes les rançonnaient continuellement. De 1509 à 1543, ils eurent à souffrir des expéditions des Espagnols à Oran, Bougie, Tunis, Tripoli. En 1669, ils furent expulsés d'Oran par les Espagnols et n'y revinrent définitivement qu'après le départ de ceux-ci en 1792. Au Maroc, leur sort n'était point

1. Voir sur ces faits : De Boissi, *Dissertations pour servir à l'Histoire des Juifs*. Paris, 1785 ; dissertation VIII : *De l'état des juifs en Afrique*, tome II, p. 143. — Abraham Cahen, *Les Juifs dans l'Afrique septentrionale*. Constantine, 1867. — Sur Isaac Barfat et la pierre commémorative de sa mort encastrée dans le mur du rempart d'Alger, voir *Archives israélites*, 1865, p. 131, notice de M. Abraham Cahen. — Sur les médecins juifs de l'Afrique, voir Carmoly, *Histoire des médecins juifs*.

meilleur. Cependant ils rendirent souvent de grands services aux rois de ce pays, et ceux-ci envoyèrent quelquefois des juifs comme négociateurs ou ambassadeurs dans les cours étrangères (1684, en Hollande ; 1750, dans le Danemark).

L'état d'abjection dans lequel étaient tombés les juifs de l'Algérie au commencement de ce siècle était affreux. Malgré les ressources financières dont ils disposaient et dont les deys ne se faisaient pas faute de profiter, malgré les services qu'ils rendaient comme négociants et comme artisans¹, ils subissaient journellement les plus cruels outrages. Le mépris général, écrit un témoin de leurs souffrances, pesait sur eux. « Le rouge

1. Ils exerçaient un grand nombre de métiers utiles : ils étaient maçons, menuisiers, ferblantiers, brodeurs d'or et de soie, vitriers, doreurs et tireurs d'or, bijoutiers en métaux ou en corail, armuriers. Ceux de Constantine avaient dans la fabrication des cardes une grande industrie manufacturière. *Univers israélite*, I, 10; *Archives israélites*, 1840, p. 269, et 1841, p. 45 et 104, extraits de *l'Algérie*, du baron Baude, 2 vol. in-8, Paris, 1841. « Leurs enfants, dit ce dernier, fréquentent nos écoles, parlent notre langue, prennent notre costume... Ils deviennent clercs d'avoués, de notaires, employés d'administration. Ils sont déjà initiés à notre législation, et les indigènes n'ont pas d'autres avocats consultants. »

leur était défendu (dans leurs vêtements) ; au lieu de turban, ils ne pouvaient porter qu'une cravate de soie noire. Passaient-ils devant une mosquée, ils étaient obligés de prendre leurs souliers à la main et de se courber ou de ramper jusque après l'avoir dépassée. La dernière place aux fontaines leur était assignée ; le cheval leur était défendu comme une trop noble monture, ils ne pouvaient même pas entrer en ville montés sur un âne. Une législation sanguinaire les menaçait à chaque instant du dernier supplice. Le dey voulait-il s'emparer de la fortune, du bien d'un juif, il lui suscitait une querelle quelconque qui l'envoyait à la mort. Tandis qu'un esclave recevait la bastonnade, pour le même délit, un juif était brûlé ou pendu ¹. » C'est de cette horrible situation que les tira la conquête française.

Les juifs de l'Algérie ont été mêlés de différentes manières aux expéditions françaises dans ce pays. L'origine même du conflit qui éclata, en 1830, entre la France et le dey d'Alger était une ancienne dette du gouvernement français, pour fournitures de céréales, envers deux juifs algériens, Busnach et Bacri, et qui remontait aux dernières années du

1. *Archives israélites*, 1840, p. 268 à 275.

XVIII^e siècle. Pendant toute la durée de la guerre, les juifs servirent très-souvent d'intermédiaires entre les belligérants, et rendirent des deux côtés des services importants. Le juif Durand eut une grande part dans les négociations qui eurent lieu entre Abd-el-Kader et les Français, et qui aboutirent à la convention de Tafna de 1837. Souvent, au milieu de la guerre, il était arrivé à procurer aux Français des provisions qu'il leur faisait vendre par Abd-el-Kader, et au moment de la conclusion de la paix, il leur avait livré 2,000 bœufs. Un autre juif, nommé Busnach, fut employé la même année à négocier avec le bey Ahmet, de Constantine, et ses services furent récompensés par la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Un juif de Tunis, nommé Bajo, avait également été amené en Algérie pour cette négociation. D'autres juifs contribuèrent soit à guider les généraux français, soit à adoucir les atrocités de la guerre et les souffrances des soldats. En 1843, Oran étant attaqué par les Arabes et presque sans garnison, les juifs prirent courageusement part à la défense, et deux d'entre eux, J. M. Cohen Scali et Guernon, se distinguèrent dans des sorties contre les assaillants. En 1845, M. Nahon,

d'Oran, accompagna le général de La Rue comme interprète au Maroc. Un autre interprète, Isaac Lévy, se fit tuer dans l'affaire de Djemea Razouat (1855) ¹. Tous les officiers de la colonne de M. de Montagnac étaient tombés. Isaac Lévy se mit courageusement à la tête des trente hommes qui restaient. « Rends-toi, juif ! » lui crièrent les Arabes d'Abd-el-Kader. — Je suis Français, répondit Lévy ; nous mourons plutôt que de nous rendre ². » Un autre juif, Léon Ayas, fut cité pour sa bravoure dans le rapport du commandant supérieur de Mostaganem sur l'affaire du 18 octobre de la même année. Les Narboni, les Nahon, les Masclouf Calfon et beaucoup d'autres israélites se rendirent également très-utiles aux français.

Les journaux de l'opposition, en France, étaient loin de rendre justice aux juifs. Ils reprochaient au gouvernement de se servir de pareils auxiliaires. Le maréchal Clausel, qui avait conduit en 1836 la malheureuse expédition contre Constantine, épousa ces senti-

1. Nemours.

2. Les juifs avaient averti le colonel de Montagnac que le goum le conduirait dans un guet-apens, mais il ne tint pas compte de cet avis. *Univ. isr.*; XX, 567. Suivant l'*Univ. isr.*, II, 444, Isaac Lévi aurait été blessé et fait prisonnier, mais non mis à mort.

ments : il traita les juifs avec dureté, Durand et trois autres israélites furent même obligés d'adresser une plainte contre lui à la Chambre des députés. Cependant les esprits impartiaux reconnaissent à quel point la situation des juifs pendant la guerre était délicate et difficile, de quelle utilité ils étaient pour l'expédition. Les sympathies des juifs étaient naturellement acquises à des armées qui leur apportaient la liberté. Les arabes ne s'y trompèrent pas, et ils firent partout expier aux juifs leurs échecs et leurs défaites. Des centaines de familles israélites tombèrent victimes des ressentiments des vaincus. A l'approche des troupes françaises, les juifs étaient obligés de fuir pour ne pas être massacrés par les populations. Lorsqu'en 1837 les Français attaquèrent Constantine, les Arabes quittèrent la ville, mais les juifs furent obligés de rester, sous peine d'être mis à mort. On dit qu'ils étaient au nombre de 2,000 enrôlés dans l'armée. Ben Aïssa, le lieutenant du bey Ahmet, les obligea à travailler, sous le canon français, aux brèches de la ville. Dans la même année, Abd-el-Kader ayant repris Mascara, les juifs de cette ville s'enfuirent à Oran et à Tlemcen, et ils y arrivèrent dans un dénûment si grand,

que le baron James de Rothschild, de Paris, leur envoya un secours de 10,000 francs. En 1841, après la prise de Tlemcen et de Mascara par les Français, Abd-el-Kader obligea un grand nombre de juifs de ces villes à le suivre dans l'intérieur du pays. Beaucoup d'autres furent massacrés par les Arabes, tous leurs biens furent pillés. Poursuivi par les Français, l'émir se vit forcé, dans sa fuite, d'abandonner ses prisonniers juifs, mais ceux-ci furent rencontrés par une colonne composée de Français et d'Arabes soumis, qui les prirent pour des ennemis et en tuèrent un grand nombre. Au commencement du mois d'avril 1842, environ 4,000 de ces pauvres captifs vinrent à Oran, mourants de faim et de fatigue¹. Partout les juifs durent payer de leur sang leurs sympathies pour la France, partout ils se montrèrent attachés au pays qui les délivrait de l'oppression. Dès les premiers temps, ils demandèrent à faire partie de la milice algérienne.

1. Voir, sur tous ces faits, *Allgemeine Zeitung d. J.*, 1837, p. 185, 221, 325; 1842, p. 374, et surtout 354, 417, 458; 1845, p. 697. *Régénération*, II (1837), p. 160. *Archives israélites*, 1843, lettres de M. J. Cohen, p. 23 à 418; 1845, p. 915 et suiv. Durand vint à Paris en mars 1838, en qualité d'interprète de Ben-Aratsch, envoyé d'Abd-el-Kader, *Allgemeine Zeitung*, 1845, p. 165 et 529.

Ils signèrent, en 1837, la pétition demandant que le duc de Nemours fût nommé vice-roi de l'Algérie; ils apprirent rapidement le français, leurs enfants s'empressèrent de venir aux écoles du gouvernement, et un rabbin d'Alger, Abraham Belays, put dédier à plusieurs reprises des travaux poétiques et scientifiques à la famille royale ¹.

A l'époque de la conquête française, la population israélite de l'Algérie n'était pas considérable. Le baron Baude l'estimait, d'après les recensements de 1838 et 1839, à 15,867 âmes, réparties comme suit :

Alger.....	6.065.	Recensement de 1838.
Oran.....	5.637	»
Bône.....	421	» 1839.
Bougie.....	10	» 1838.
Mostaganem.	698	»
Constantine..	3.036	»
15.867		

M. Joseph Cohen, en 1845, l'estimait à 10,962 âmes. Ces chiffres sont évidemment

1. Belays offrit au roi 1^o un épithalame pour le mariage du duc d'Orléans (*Allgemeine Zeitung*, 1837, p. 85); 2^o *Ode hébraïque traduite en français... à l'occasion de la prise de Constantine*, Paris, 1837; 3^o *Beër lachai Roï*, Recueil de morale, avec traduction française, italienne et allemande. Vienne, 1838.

trop faibles. Les recensements étaient sans doute incomplets ¹. Très-certainement ils ne comprenaient pas ces singulières tribus juives qui vivaient sur un pied d'égalité avec les Arabes dans la province de Constantine, le pays des kabyles, chez les Mazania, les Beni-Mezab, etc., et menaient la vie nomade et guerrière de leurs compatriotes musulmans ². Quoiqu'il en soit, le chiffre de la population israélite en Algérie, constamment accru depuis par les transfuges du Maroc et de la Tunisie, est aujourd'hui le double de celui qu'on indiquait dans les premiers temps. Les recensements de 1872 et de 1876 ont donné, pour les israélites, les résultats suivants ³ :

	1872	1876
Province d'Alger.....	11.177	12.053
» d'Oran.....	14.618	12.493
» de Constantine.	8.779	8.950
Total.....	34.574	33.496

L'ordonnance du 10 avril 1834 avait réglé la situation civile et politique des Arabes et des

1. Sans compter que l'Algérie française de cette époque était moins étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui.

2. *Univers israélite*, II, 503.

3. *Archives israélites*, 1873, p. 273. *Journal des Débats*, 14 décembre 1877.

israélites algériens. Ils n'étaient point déclarés citoyens français. Les israélites étaient soumis à la juridiction française pour toutes les affaires civiles et commerciales, mais pour tout le reste ils gardaient leur ancienne juridiction religieuse et leurs tribunaux, composés de rabbins. L'ordonnance du 26 septembre 1842 laisse aux rabbins le droit de connaître les infractions qui ne sont ni crime, ni délit, ni contravention pour la loi française. Un chef de la nation ou adjoint israélite prit place à la tête de chaque communauté pour l'administrer. Il était entouré d'un conseil qui votait avec lui la perception et la répartition des impôts concernant le culte ¹. L'œuvre de cette administration ne fut point des plus satisfaisantes : les rabbins regrettaient l'autorité qu'ils avaient en partie perdue ; les administrations se débattaient dans de misérables querelles. La situation financière des communautés avait été bouleversée par les nouveaux règlements. Leurs revenus se composaient autrefois de trois impôts : l'un sur la boucherie, les deux autres sur le vin et les marchandises ; le premier seul fut maintenu. Il en résulta une gêne extrême, qui fut signalée aux grands rabbins de Paris dans une

1. *Archives israélites*, 1845, p. 107 ; 1847, p. 509 et 915.

lettre des rabbins d'Alger du mois de novembre 1840 ¹. Les écoles indigènes se fermaient; maîtres et élèves étaient tombés dans le plus grand dénûment, toutes les institutions étaient menacées de périr.

Les israélites d'Alger sentaient heureusement le besoin de se relever et de se rendre dignes de la protection française. Ils accouraient aux écoles fondées par l'État, tandis que les Arabes fuyaient ces établissements. Une école israélite de garçons fut créée par le gouvernement à Alger en 1832, puis reconstituée en 1840. Dès 1837, une école israélite de jeunes filles fut ouverte à Alger, rue des Trois-Couleurs, avec le concours du conseil municipal, et dirigée, pendant de longues années, par Mlle Hartog, de Paris ². Les juifs, en acceptant la civilisation française, entraient dans les administrations et occupaient des fonctions publiques. Dès 1838, Mardochée-Amar, autrefois membre du conseil municipal d'Alger, fut nommé, par ordonnance royale, adjoint au maire de cette ville ³.

1. *Archives israélites*, 1841, p. 43.

2. Sur ces écoles, voir : *Archives israélites*, 1840, p. 442 et 666; 1845, p. 332 et suiv.; 1846, p. 690; 1847, p. 505, 566, 653 : Rapports de M. Michel A. Weill, ancien directeur de l'école d'Alger, et, plus tard, grand-rabbin d'Alger.

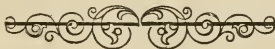
3. *Allgemeine Zeitung d. J.*, 1838, p. 126.

Cependant les lacunes de l'organisation israélite en Algérie se faisaient sentir de plus en plus vivement. Les juifs réclamaient principalement l'organisation de Consistoires israélites comme ceux de France, la nomination des grands-rabins par le gouvernement, l'entrée dans la milice du pays ¹, et déjà dès les premiers temps la naturalisation française, avec l'abandon du statut personnel, et l'assimilation complète aux citoyens français. Sur ce dernier point, le plus grave assurément, puisqu'il obligeait les juifs de renoncer à leur ancienne juridiction religieuse, ils rencontrèrent longtemps l'opposition du gouvernement, qui craignait de mécontenter les Arabes. Ils n'obtinrent satisfaction qu'en 1870, où M. Crémieux, membre du gouvernement de la Défense nationale, les naturalisa par décret du 24 octobre 1870. Ce décret, qui avait déjà été préparé sous l'empire, souleva, après la guerre avec l'Allemagne, de nombreuses protestations et fut même souvent sur le point d'être abrogé. Grâce aux efforts de M. Crémieux et du Consistoire central, il fut maintenu définitivement en 1875. En 1876, les israélites algériens furent pour la première

1. Ils y furent admis par arrêté ministériel du 12 mai 1860. *Archives israélites*, 1860, p. 572.

fois soumis au régime du recrutement militaire ¹. La question des Consistoires était résolue depuis longtemps à la satisfaction des juifs. Elle ne l'avait été cependant qu'après de longs efforts auxquels Albert Cohn prit une très-grande part.

1. Sur la naturalisation, l'opposition qu'elle souleva, les projets de loi qui en furent la conséquence, voir : 1^o la très intéressante relation faite par M. Crémieux dans le *Bulletin de l'Alliance israélite universelle*, 1^{er} semestre 1872, p. 29 à 57; 2^o Adolphe Crémieux, *Exposé des motifs du projet de loi déposé le 21 juillet 1871 et portant abrogation du décret de la délégation de Tours du 24 octobre 1870*. Paris, 1871; 3^o le même, *Réfutation de la pétition de M. du Bouzet*. Paris, 1871; 4^o *Archives israélites*, 1872, p. 19; 1873, p. 404; 1874, p. 206, 337; 1875, p. 455, 489, 523 et 555.



XIII

ALBERT COHN EN ALGÉRIE (1844 et 1846). — Projets pour régler la situation légale et religieuse des israélites algériens. — J. Altaras, de Marseille et M. Joseph Cohen en Algérie (1844). — Premier voyage d'Albert Cohn en Algérie (1844). — Il va à Alger, Philippeville, Bône, Constantine, Blidah, Médéah, Oran. — Retour à Paris, ordonnance du 9 novembre 1845 sur l'organisation du culte israélite en Algérie. — Audience chez le roi Louis-Philippe en 1846. — Second voyage en Algérie (1846). — Visite à Tunis. Audience chez le bey. — Retour à Paris.

Ce fut seulement en 1840, dix ans après la conquête, que la question de l'organisation du culte israélite en Algérie fut sérieusement examinée. Le 19 juin 1840, le directeur de l'intérieur à Alger demanda au maire de cette ville de former une commission de six membres, partie israélites, partie chrétiens, pour s'occuper de cette affaire. Il paraît que le roi Louis-Philippe fit demander plus tard, pour cet objet, les règlements et statuts en usage chez les israélites. Sur les instances du Consis-

toire central auprès du gouvernement, une commission fut formée à Paris dès 1841, mais ses études duraient encore en 1845. Elle était composée, à cette époque, de MM. Janvier, Max Cerfberr, Crémieux, députés; Anspach, substitut; Artaud, inspecteur général de l'instruction publique; Cuvier, chef du bureau des cultes non catholiques; Fellman, chef de bureau au ministère de la guerre pour les affaires algériennes; et Maurice Meyer, secrétaire. Elle termina ses travaux au commencement de l'année 1845 et les soumit au ministère de la guerre.

Les juifs français suivaient avec le plus grand intérêt les progrès de cette question. Leurs sympathies pour leurs coreligionnaires algériens étaient devenues très-vives et avaient provoqué les efforts les plus intéressants. En 1844, M. J. Altaras, de Marseille, avait publié un programme pour l'amélioration de l'état moral et religieux des israélites de l'Algérie. Bientôt il partit pour la colonie française, en compagnie de M. Joseph Cohen, alors avocat à Aix, et plus tard défenseur officieux à Alger. Ils présentèrent au ministre de la guerre un rapport qui eut la meilleure influence pour la solution de cette question.

Albert Cohn se rendit à son tour en Algérie. Muni de recommandations du maréchal Soult, ministre de la guerre, pour le maréchal Bugeaud, pour les généraux et administrateurs de la colonie, il s'embarqua à Marseille le 5 septembre 1845 et arriva à Alger le 7 septembre ¹. Le maréchal Bugeaud étant absent, Albert Cohn, après avoir visité les principales institutions israélites, partit le 10 septembre pour Philippeville, Bône et Constantine. A Bône, il vit le colonel Randon, plus tard maréchal; il ouvrit une école israélite dans cette ville et y donna lui-même les premières leçons aux élèves ². A Constantine, où demeuraient environ 4,000 israélites, il fit les mêmes efforts en faveur de l'instruction de la jeunesse israélite. Il y rencontra un grand nombre de Français, qui se déclarèrent tous prêts à le seconder dans sa mission : M. Ferdinand Barrot, le capitaine Carrette, M. Warnier, M. Enfantin, l'ancien chef des saint-simoniens, alors rédacteur en chef de l'*Algérie*. Il revint

1. *Lettres juives*, dans l'*Univers israélite*, XX, 491.

2. Albert Cohn servit de parrain, à Bône, à un jeune Algérien né d'un Arabe et d'une mère israélite, et qui, après de pénibles pérégrinations, était venu dans cette ville pour embrasser le judaïsme.

à Alger, où il passa les Rosch-Haschana, et de là il se rendit à Blidah, Médéah et Oran. La route était dangereuse. Les Arabes de la province étaient soulevés, et notre voyageur fut quelquefois exposé aux menaces des indigènes. Il arriva à Oran la veille de Kippour. Le colonel Walsin Esterhazy lui fit le meilleur accueil et lui promit de soutenir les israélites ¹.

Albert Cohn passa les derniers jours de Succot à Alger. De retour à Paris, il fut immédiatement reçu par M. Guizot, auprès duquel il plaida la cause des juifs algériens. L'administration de la colonie était alors toute militaire. Les fonctionnaires civils étaient généralement favorables aux juifs, et l'un d'eux, M. Blondel, directeur général des affaires civiles, en donna d'excellents témoignages dans deux lettres adressées à Albert Cohn ²; mais les militaires se montraient opposés aux mesures sollicitées

1. Sur ce voyage d'Albert Cohn, la distribution des prix du 4 octobre à l'école israélite d'Alger, le discours prononcé à cette occasion par notre voyageur, voir *Univers israélite*, II, 369, 442, et l'intéressant article de l'*Illustration* reproduit par le même journal, *ibid.*, p. 443. Cp. *Archives israélites*, 1845, p. 915. Albert Cohn s'était proposé de publier un travail sur les juifs de l'Algérie, mais il ne donna pas suite à ce projet.

2. *Univers israélite*, XX, 534.

du gouvernement. Ces mesures, disaient-ils, porteraient ombrage aux Arabes, qui seraient blessés de ne pas obtenir le même traitement, qu'on irriterait en relevant trop promptement une race si longtemps méprisée, qui se soulèverait peut-être. Grâce aux efforts d'Albert Cohn et du Consistoire central, cette opposition dut céder. Les notes remises par Albert Cohn à M. Guizot et au maréchal Soult contribuèrent à ce résultat. Le 9 novembre 1845, le roi Louis-Philippe signa enfin l'ordonnance sur l'organisation du culte israélite en Algérie qui était prête depuis le 6 mai ¹. Cette ordonnance donnait satisfaction en partie aux vœux des israélites. Elle créait trois consistoires algériens, à Alger, Oran et Constantine, mais elle n'abolissait pas le statut personnel et gardait le silence sur l'entrée des juifs dans la milice. Elle amena néanmoins une amélioration très-sensible dans l'état des israélites et prépara leur naturalisation complète.

Une année plus tard, le 10 février 1846, Albert Cohn eut l'honneur de présenter au roi Louis-Philippe une adresse de remerciements signée par les israélites d'Alger, de Médéah,

1. *Archives israélites*, 1845, p. 444. Voir le texte de l'ordonnance dans l'*Univers israélite*, II, 407.

d'Oran, Mascara, Tlemcen, Bône, Philippeville et Constantine ¹. Le roi, à qui Albert Cohn avait, au retour de son voyage, décrit la situation des israélites de l'Algérie, lui fit le plus aimable accueil et s'entretint plus d'une heure avec lui. « Ce qui m'a toujours frappé, dit-il, c'est l'aptitude des juifs à la civilisation. Malgré le lien religieux qui les unit, ils ont su devenir Français en France, Anglais en Angleterre, Allemands en Allemagne; ils ont les bonnes qualités et quelquefois même les défauts des nations au milieu desquelles ils vivent. » Louis-Philippe rappela ensuite un épisode de la retraite de Mascara que lui avait raconté le duc d'Orléans. Les Français avaient emmené un grand nombre de juifs qui avaient été maltraités par Abd-el-Kader lorsqu'il abandonna cette place. Sur la route, les vieillards et les femmes se traînèrent misérablement au milieu des colonnes françaises. Tout à coup, l'un d'eux, un rabbin sans doute, monta sur une colline et donna un signal. Les juifs entonnèrent un psaume (*Sur les rives de Babylone...*) et versèrent d'abondantes larmes. « Mon fils, dit le roi, en fut ému et je vous assure que je l'ai été moi-même

1. *Archives israélites*, 1846, p. 187-191.

en entendant ce récit. » Le roi s'informa ensuite de la situation générale des juifs; il dit qu'il avait visité beaucoup de synagogues à l'époque où il voyageait à l'étranger, et voulut savoir si le chant liturgique y était toujours le même qu'autrefois. En se retirant, Albert Cohn demanda si, en cas de persécution, des juifs étrangers ne trouveraient pas asile en Algérie. « Vous savez et vous pouvez le dire, répondit le roi, que ni moi ni mon gouvernement nous n'y ferons jamais obstacle. »

Albert Cohn retourna en Algérie au mois de juillet 1847. Les israélites avaient fait depuis son absence de grands progrès. Les consistoires d'Alger et d'Oran avaient été installés, le premier le 31 janvier, le second le 22 juin de cette année¹. Ces administrations étaient animées du meilleur esprit et se montraient dignes de la mission qui leur était confiée. Cependant les bureaux militaires étaient encore hostiles aux juifs. Le général Lamoricière, lieutenant-général de la province d'Oran, sous prétexte que les juifs étaient trop mal habillés pour entrer dans la garde nationale, avait voulu leur imposer, pour contribution au service de cette

1. *Univers israélite*, IV, 10; *Archives israélites*, 1847, p. 161 et 533.

milice, une taxe de 5 francs par personne, mais cette mesure ne fut pas approuvée par le gouvernement.

Albert Cohn se rendit d'abord à Oran, où il fut reçu par M. Nahon, président du consistoire israélite, qui fut nommé plus tard vice-consul de France à Tétuan ¹. La province était en émoi, les arabes faisaient mine de se soulever. Malgré les dangers de la route, Albert Cohn visita toutes les communautés des environs : il alla successivement à Tlemcen, Mostaganem et Mascara. Partout il fut accueilli avec joie par la population israélite. Une cavalcade de 200 israélites vint à sa rencontre à Mascara, et, à son entrée dans la ville, des coups de fusil furent tirés en son honneur. A Tlemcen, il reçut une plainte des israélites contre les bureaux arabes et la transmit au général Lamoricière, qui y répondit en termes assez vagues. Les juifs obtinrent justice plus tard, lorsqu'un gouvernement civil fut établi dans cette ville.

Albert Cohn se rendit ensuite à Alger, où il vit le général Bedeau, puis à Constantine. Partout il releva le courage des juifs et s'efforça

1. M. Nahon avait été interprète à l'armée d'Afrique dès 1830. *Archives israélites*, XV, 428.

de gagner pour eux la bienveillance des fonctionnaires. Partout aussi il distribua des secours au nom de la famille de Rothschild. Passant plus loin vers l'Est, il visita Tunis. Il avait vu à Paris le bey Ahmet, il espérait pouvoir faire quelque bien à la communauté israélite de cette ville, composée d'environ 20,000 âmes, dont une partie, environ 3,000, sont originaires de Livourne et sont désignés sous le nom de Gournais. Le bey avait alors à son service le caïd Jussuf Semama, chef de la comptabilité et grand officier, à qui succéda plus tard le caïd Nissim Semama ¹. D'autres fonctionnaires israélites étaient dans le même service des finances. M. Lombroso était le médecin en chef du souverain ; le second et le troisième médecins étaient également israélites. Il ne fut pas difficile à Albert Cohn d'obtenir une audience du sultan. Il fut reçu dans le palais de Daril-bey, où le présenta M. Lagau, consul général de France. Un grand nombre de personnalités, parmi lesquels M. le colonel Walsin Esterhazy, qu'Albert Cohn avait déjà rencontré en Algérie, assistèrent à l'entrevue. Albert Cohn expliqua en arabe le but de son voyage et parla en faveur des juifs. « Je promets, dit

1. Le Caïd Nissim a vécu assez longtemps en France.

le bey, de faire, avec l'aide de Dieu, tout ce que je pourrai afin que les israélites de mon royaume deviennent ce qu'ils sont en France. En attendant, je te donne plein pouvoir de faire à cet égard tout ce que tu jugeras convenable dans mon pays ¹. »

Le Rosch-Haschana, Albert Cohn était de retour à Marseille. Le 26 septembre, second jour de Succot, il prononça, dans le temple consistorial de Paris, un discours dans lequel il demanda le concours du public pour la fondation d'écoles à Tunis et au Caire. Il se proposait de fonder une société « pour la propagation de l'instruction parmi les israélites d'Orient. » Le grand-rabbin Ennery et M. Ad. Frank encouragèrent cette œuvre, qui cependant n'aboutit pas. Le duc d'Aumale, qui allait partir pour l'Algérie en qualité de gouverneur général, fit appeler Albert Cohn à Saint-Cloud et voulut bien lui promettre son concours en faveur de la population israélite. « Je regarde, dit le prince, les israélites de l'Algérie comme la pierre fondamentale de notre édifice en Afrique. » L'événement a parfaitement justifié ces paroles.

1. Voir, sur ce second voyage d'Albert Cohn, outre les *Lettres juives*, l'*Univers israélite*, IV, 132; la *Paix*, 662; *Archives israélites*, 1847, p. 829.

XIV

ALBERT COHN AU MAROC (1860). — Situation des israélites du Maroc. — Population israélite. — La guerre de l'Espagne contre le Maroc en 1859-1860. — Les israélites marocains obligés de s'enfuir, recueillis à Gibraltar, Algésiras, Tarifa. — Souscriptions en leur faveur, Albert Cohn va les visiter. — Il obtient des ordres de l'empereur du Maroc pour leur permettre de rentrer tranquillement dans leurs foyers. — Retour à Paris par Oran et Alger.

La guerre qui éclata à la fin de l'année 1859, entre l'Espagne et le Maroc, ramena Albert Cohn en Afrique ¹.

La situation des israélites du Maroc était plus cruelle encore, s'il est possible, que celle de leurs coreligionnaires de l'Algérie ne l'avait été avant la conquête française : c'étaient les mêmes lois barbares, mais exécutées avec plus

1. On peut lire une relation de cette guerre dans le livre auquel collabora un israélite parisien connu pour la part importante qu'il a prise à la construction du nouveau temple portugais de la rue Buffault : *Histoire de l'Espagne et de la guerre avec le Maroc*, publié sous la direction de MM. A. Baudoz et I. Osiris. Paris, 1860.

de dureté. Dans les villes du littoral, à Tanger, à Tétuan, Mogador, Larache, la présence des corps consulaires, le contact des populations et des fonctionnaires avec les Européens, ont considérablement adouci, dans ces derniers temps, le système d'oppression qui pesait sur nos coreligionnaires ; mais dans l'intérieur du pays, à Maroc, à Fez, à Méquinez, ils en ressentent encore aujourd'hui toute la rigueur. L'édit obtenu en leur faveur, en 1864, par sir Moses Montefiore, est resté lettre morte ¹. On peut se faire une idée des atrocités dont ils sont victimes en lisant le rapport de M. Joseph Halévy, qui fut chargé, en 1876, par l'*Alliance israélite universelle*, de visiter les israélites de ce pays ².

La population juive du Maroc est considérable. On l'estimait en 1860 à environ 200,000 âmes ; cependant la liste dressée par Albert Cohn à cette époque, et qui donne approximativement la population israélite d'un très-grand

1. Voir la traduction de cet édit dans l'*Univers israélite*, XIX, 345.

2. Ce rapport se trouve dans le *Bulletin de l'Alliance israélite universelle*, 1^{er} semestre 1877, p. 44. L'*Allgemeine Zeitung d. J.* a publié en 1844 une série d'articles intéressants sur les israélites marocains.

nombre de villes du Maroc, fait supposer qu'il y a tout au plus 100,000 israélites dans cet empire ¹. Les plus grandes agglomérations israélites sont à Maroc, Fez, Méquinez, Tétuan, Tanger, Mogador, Rabbat et Saleh. M. Halévy a donné récemment sur des populations israélites disséminées au sud du Maroc et dans l'Atlas, d'intéressants détails de statistique ².

Dès que l'Espagne eut déclaré la guerre au Maroc, les juifs de ce pays concurent des craintes qui n'étaient que trop justifiées : ils savaient que le fanatisme musulman allait être excité au plus haut point et qu'ils en seraient les premières victimes. Lorsqu'en 1844 le prince de Joinville bombarda Mogador pour punir le Maroc de son alliance avec les Arabes, les juifs de cette ville furent cruellement maltraités. Les mêmes scènes de pillage et de violence pouvaient se renouveler maintenant sur tout le territoire. Déjà les chrétiens qui demeuraient dans le pays étaient partis, les juifs indigènes durent également chercher leur salut dans la fuite.

1. Voir cette liste dans l'*Univers israélite*, XV, 701. Elle contient le chiffre de la population israélite dans vingt-deux villes ou villages, et en faisant le total on obtient un chiffre un peu supérieur à 64,000 âmes.

2. Dans le rapport cité plus haut, p. 69.

Le refuge le plus voisin était Gibraltar. Les israélites de Tanger et de Mogador y affluèrent. Le 30 octobre 1859, les sujets français établis à Tétuan et les israélites qui étaient protégés français purent quitter la ville sur un navire de l'Etat et sous la conduite de M. Nahon, vice-consul de France ; mais le gros de la population israélite, n'ayant aucun bâtiment de transport à sa disposition, dut rester dans la ville, en proie aux plus vives anxiétés. A Rabbat, où la nouvelle de la guerre arriva le 31 octobre, le consul d'Angleterre, M. Bentata, qui était juif, dut s'enfuir, et il aurait été massacré par la population sans la généreuse protection que lui accorda M. C. de Laroche, consul de France dans cette ville ¹. Avant la fin de l'année, il y eut de 4,000 à 4,500 israélites marocains réfugiés à Gibraltar, à Algésiras et à Tarifa. D'autres, en plus petit nombre, avaient passé la frontière de l'est et cherché un asile en Algérie. Le dénûment de ces malheureux était extrême, ils souffraient horriblement de la faim et du froid. La charité publique s'empessa de leur apporter des secours.

1. M. de Laroche ou un de ses parents, qui porte le même nom, est aujourd'hui consul de France à Larache.

Le commandant anglais de Gibraltar, le général William John Codrington, les avait accueillis avec bonté et les avait logés dans une espèce de campement à la Porte de Terre, à l'abri d'un rocher, non loin de la mer; il leur distribua des vêtements et des couvertures et leur donna tous les jours des rations de pain frais. Grâce à son initiative, un Comité de secours fut créé à Gibraltar, et un autre comité fut organisé à Londres par le *Board of Deputies*, sous la présidence de sir Moses Montefiore. Le Consistoire central des israélites français, les consistoires départementaux en France et en Algérie, firent appel à la générosité publique. Bientôt des souscriptions furent ouvertes dans tous les pays, les secours vinrent de toutes parts, de France, d'Angleterre, de la Tunisie, d'Amérique, des Antilles, du Cap et même de la Chine. Les sympathies des chrétiens furent aussi vives que celles des israélites. Ceux de l'île de Wight envoyèrent leur souscription à Londres; en Algérie, les préfets, les curés, les pasteurs protestants prirent une part active aux quêtes organisées en faveur des réfugiés. En Espagne surtout, dans la terre classique du fanatisme religieux, il semblait que toutes les vieilles haines étaient

oubliées. L'évêque de Gibraltar fut un des premiers souscripteurs, la municipalité de Burgos vota un subside pour les israélites, partout le clergé catholique se montra animé des plus touchants sentiments de charité. Le gouvernement, quoique ses ressources fussent restreintes, accorda un secours de quelques centimes par jour aux fugitifs. Beaucoup de ceux-ci demandèrent à aller à Oran. Un convoi de 178 israélites arriva dans cette ville le 18 décembre, et il y fut reçu avec empressement par les juifs et les autorités militaires. Il en vint à peu près autant quelque temps après. Albert Cohn parla en leur faveur à M. le comte Walewski et à M. Chasseloup-Laubat. Le gouvernement français ordonna que tous les juifs marocains qui voudraient venir maintenant ou plus tard en Algérie, pour fuir la persécution, obtiendraient des passeports gratuits, et le gouvernement espagnol prit la même mesure pour ceux qui allaient en Espagne ¹.

Les souffrances physiques des israélites ma-

1. Les journaux israélites de 1860 sont remplis d'informations sur ces événements, et nous renonçons à les citer en détail; nous signalons cependant les lettres écrites à l'*Univers israélite* (XV^e année) par M. Nahon, de Tétuan, réfugié à Gibraltar.

rocains étaient ainsi calmées. Lorsque vint la fête de Pâque, on leur procura des *maçcot* et du vin *cascher*. Les malades étaient soignés par M. le Dr Hauser, que le baron James de Rothschild, de Paris, sur la proposition de son fils Salomon, avait envoyé quelque temps auparavant à la communauté de Tétuan, et qui était venu s'installer provisoirement à Gibraltar. Mais les pauvres réfugiés tremblaient pour leurs coreligionnaires restés dans le pays, surtout pour ceux de la ville de Tétuan, qui paraissaient particulièrement menacés. Un israélite américain, Charles L. Moses, habile capitaine, avait proposé d'équiper un vaisseau pour aller délivrer et recueillir les juifs demeurés au Maroc. Les craintes qu'on avait conçues n'étaient pas vaines : le 6 février, les troupes marocaines furent forcées d'évacuer Tétuan à l'approche des Espagnols ; les soldats et la population pillèrent le quartier juif, détruisirent les synagogues, maltraitèrent les israélites et en tuèrent plusieurs. Les Espagnols furent naturellement accueillis par les juifs comme des libérateurs, et lorsque, plus tard, le ministre espagnol O'Donnell vint à Tétuan, il invita à un banquet qu'il donna les principaux juifs de la ville.

Albert Cohn était parti au commencement du mois de juin pour aller visiter les israélites en Espagne et en Algérie, et voir quel emploi avait été fait des souscriptions françaises. Celles-ci avaient produit la somme de 77,528 francs, sans compter une somme de 5,000 francs envoyée directement dès les premiers jours à Gibraltar par le baron James de Rothschild. Le Consistoire central ne fut même pas obligé de dépenser, pas plus que le Board de Londres, toute la somme qu'il avait recueillie, et il lui resta un reliquat assez considérable pour créer une rente de 1,200 francs en faveur d'une école israélite à Tanger. Les israélites français avaient donc largement fait leur devoir, et c'est avec raison qu'Albert Cohn repoussa les reproches presque inconvenants qu'avait cherché à leur adresser M. Haïm Guedalla, de Londres ¹.

Albert Cohn passa naturellement par Madrid. Il y vit le maréchal O'Donnell, et chercha à l'intéresser au sort qui attendait les israélites marocains après la guerre. Il espérait que, lors de la conclusion de la paix, l'Espagne stipulerait des garanties en leur faveur, afin qu'ils pussent retourner sans crainte dans leur pays.

1. *Archives israélites*, 1860, p. 199 et 203.

Il fut soutenu par M. de Thouvenel, ambassadeur de France à Madrid, et par l'ambassade d'Angleterre. Le maréchal crut qu'il était difficile d'inscrire une pareille clause dans un traité de paix, mais il promit que lui et les fonctionnaires espagnols veilleraient à la sécurité des juifs au Maroc et les recommanderaient au sultan. Albert Cohn quitta Madrid muni de recommandations du général Prim et d'autres personnes. Le 15 juin il était à Séville, d'où il se rendit à Gibraltar, puis à Tanger et à Tétuan. Il fut secondé dans ses démarches par M. de Castillon, chargé d'affaires de l'ambassade de France au Maroc, et par l'ambassadeur d'Angleterre, sir John Drummond Hay, l'honorable vétéran du corps diplomatique à Tanger¹. Avec le concours bienveillant des ambassadeurs et des consuls, Albert Cohn put demander au frère du sultan, Muley Abbas, de passage à Tanger, de vouloir bien proposer au sultan les mesures suivantes :

1° Des instructions précises seront données au pacha de Tétuan pour que les juifs de cette ville ne soient point poursuivis, après le

1. Voir les lettres d'Albert Cohn dans l'*Univers israélite*, XV, 609 et 699; *Archives israélites*, 1860, p. 384.

départ des Espagnols, pour des faits passés pendant l'occupation.

2° L'empereur donnera des instructions aux pachas de l'intérieur, afin que les israélites soient traités avec humanité et justice.

3° L'empereur protégera les écoles israélites.

4° Deux pauvres israélites, dont l'un était en prison à Fez depuis quinze ans, l'autre depuis dix-huit mois, et qui avaient été condamnés pour blasphème, seront mis en liberté.

Albert Cohn eut le bonheur de voir ces propositions adoptées. Les deux israélites prisonniers furent graciés, et le 29 août le pacha de Tanger lut aux juifs un édit annonçant que les ordres les plus sévères avaient été donnés pour que les juifs de Tétuan ne fussent point rendus responsables, après la guerre, de ce qui s'était passé à Tétuan pendant l'occupation des Espagnols. Peu à peu les réfugiés marocains rentrèrent dans leur patrie et le calme se rétablit au Maroc.

Le 17 juillet, Albert Cohn était de retour à Gibraltar. Il se rendit de là, en compagnie de M^{me} Albert Cohn, à Oran, où il arriva le 18 août. M. Crémieux et M. Narcisse Leven étaient également en Algérie à cette époque, et contri-

buèrent à relever le courage des réfugiés. Albert Cohn laissa pour ces malheureux une somme de 4,000 francs. Il se rendit ensuite à Mascara, Mostaganem et Alger, où il s'embarqua pour la France. Il y était à peine revenu que les événements de Syrie, que nous avons déjà racontés, semblèrent lui imposer une nouvelle tâche, et on a vu qu'il fut prêt à l'accepter avec le même dévouement.

1. *Univers israélite*, XVI, 17.



XV

ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE, LITTÉRAIRE ET RELIGIEUSE D'ALBERT COHN. — Articles scientifiques et littéraires dans divers journaux. — La réforme religieuse dans le judaïsme français. Les *Lettres tsarphatiques*, Munck et Albert Cohn. — Les *Lettres juives* d'Albert Cohn. — Ses cours d'histoire juive et d'arabe au séminaire rabbinique. -- Nombreux ouvrages subventionnés. — Concours aux sociétés scientifiques.

Au milieu d'occupations si diverses et si absorbantes, Albert Cohn n'oubliait pas ce qu'il devait à la science juive et aux travaux de sa jeunesse. Ceux qui avaient le bonheur de l'approcher sentaient toujours, derrière l'homme livré aux affaires publiques et dévoré par elles, l'ancien étudiant en théologie, nourri de la moelle de la Bible, assiégé par les souvenirs et les images de l'Orient, les réminiscences de la littérature rabbinique. On se prenait à regretter, en voyant chez lui une intelligence si puissante et si vaste, une mémoire si prodigieuse, une aptitude si singulière pour les

langues, qu'il eût été arraché à ses études favorites et à la science juive. Il est permis de rêver pour lui des destinées différentes de celles qu'il a suivies et peut être non moins brillantes. Il n'avait peut-être pas le calme scientifique de son ami Salomon Munk, la précision ni la pénétration subtile de M. Joseph Derenbourg ; mais il possédait quelques-uns des dons naturels qui font l'érudit ou l'écrivain, et il aurait, sans aucun doute, su acquérir dans le monde savant une place très-honorable.

Il s'en faut pourtant qu'il ait été entièrement perdu pour la science. Il a sans doute peu écrit : ses productions scientifiques et littéraires se bornent, autant que nous sachions, à un article non signé sur la situation des israélites de l'Autriche, qui fut inséré dans le premier des deux journaux scientifiques publiés par le D^r Abr. Geiger ¹, et à un article remarquable sur le *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, de Léon de Laborde ². Il a écrit en outre dans l'annuaire publié au-

1. *Wissenschaftliche Zeitschrift*, II (1836), p. 599 à 608, sous le titre *ÖEsterreichische Staaten*.

2. *Archives isrrélites*, 1848, p. 405-412.

trefois par M. Joseph Wertheimer, à Vienne ¹, une jolie fantaisie sur « la musique chez les juifs, » et une petite notice sur la communauté israélite de Paris.

Ses écrits religieux ne sont pas plus nombreux. Outre le catéchisme dont nous avons parlé plus haut, nous ne connaissons de lui que deux lettres qu'il publia au fort des luttes qu'avaient suscitées, dans les années 1820 à 1840, les questions de réforme. On a peine à comprendre aujourd'hui l'ardeur de ces querelles, qui nous paraissent souvent puériles, mais les contemporains en ont gardé un souvenir très-vif. Elles avaient en France un caractère particulier. Le régime de la Restauration avait fait naître de graves luttes religieuses, et une longue campagne s'était ouverte contre le cléricalisme. Par un contresens difficile à expliquer, les juifs de France crurent devoir suivre ce mouvement et aller en guerre contre leurs rabbins et leur religion. Ils y furent amenés sans doute par l'agitation réformiste qui sévissait alors parmi les juifs d'Allemagne. Cette levée de boucliers était véritablement ridicule. Il n'y a jamais eu de

1. *Jahrbuch für Israeliten*, 5616 et 5618. Cp. *Univers israélite*, XI, 344.

clergé plus tolérant, plus modeste, plus digne et plus humble à la fois que le clergé juif. Que lui voulait-on? Il serait difficile de le dire. Le meneur de la bande des libéraux était O. Terquem, connu sous le pseudonyme de *Tsarphati* (le français), mathématicien remarquable et longtemps attaché à la bibliothèque de l'Arsenal. Tous ceux qui ont connu O. Terquem s'accordent à rendre hommage à son caractère et Albert Cohn, qui l'avait attaqué fort rudement, reconnut plus tard que c'était un « excellent homme. » Ses intentions pouvaient être bonnes, mais dès qu'il se mettait à écrire, une sorte de démon le possédait. Il lâchait la bride à sa plume, et elle trottait — car elle avait l'haleine un peu courte — avec une sorte de plaisir malicieux et malfaisant, frappant à droite et à gauche, à tort et à travers. Le brave homme alors devenait dangereux. Il mit le feu aux poudres en lançant dans la publicité ses *Lettres tsarphatiques* ou *Lettres d'un israélite français à ses coreligionnaires*. C'étaient de petits pamphlets vifs et pleins de traits acérés. Ils s'attaquaient à tout, aux personnes, aux institutions, aux traditions religieuses, à ce que les israélites étaient habitués à aimer et à respecter. L'émo-

tion produite par ces lettres fut grande, elles donnèrent naissance à toute une littérature. Le parti conservateur repoussa les attaques dont il était l'objet. Des israélites parisiens et messins, Jacob Lazare aîné, Calman, Godechaux Baruch Weil, Créhange, S. Cahen et même l'apostat Drach (sous le pseudonyme de Veil) rendirent coup pour coup à l'assaillant; Mayer Dalmbert, au contraire, se rangea de son côté ¹.

1. Nous croyons rendre service aux bibliographes en donnant les titres de ces différents écrits :

1^{re} *Lettre d'un israélite français à ses coreligionnaires sur l'urgente nécessité de célébrer l'office en français le jour de dimanche...* Paris, 1^{er} janvier 1821. — 2. *Projet de règlement concernant la circoncision, suivi d'observations sur une lettre pastorale du grand-rabbin de Metz...* par M. Tsarphati, Paris, s. d. — 3^e *Lettre d'un israélite, etc.* Paris, s. d. — 4^e *Lettre etc. sur les changements importants qu'a subis l'Almanach israélite de 5584...* Paris, 6 septembre 1823. — 5^e *Lettre etc. sur l'article 21 concernant les fonctions rabbiniques du règlement de 1806...* Paris, 1^{er} mars 1824. — 6^e *Lettre etc. sur l'établissement d'une école de théologie à Paris...* Paris, 1^{er} septembre 1824. — 7^e *Lettre etc. sur un ouvrage intitulé : Calcul des mois et des bénédictions pour l'année... 5586...* Paris, septembre 1825. — 8^e *Lettre etc. sur la religion des riches au XIX^e siècle...* Paris, septembre 1836. — 9^e *Lettre (et dernière) sur la tolérance de l'Église et la tolérance de la Synagogue...* Paris, septembre 1837. — Ces lettres furent suivies d'une série d'articles publiés par Tsarphati et par d'autres israélites (Gerson Lévy?) sous le couvert du même pseudonyme dans le *Courrier de la Moselle*, de Metz, de 1838 à 1840, et sur lesquelles on peut consulter l'*Allgemeine Zeitung d. J.* de 1839, *Litteratur Beiblatt*, n° 1, puis p. 261, 374, 418, 545, 636, 621, 670; et les *Israelit. Annalen* de 1839, p. 369 et 397; 1840, p. 47, 54, 66

Albert Cohn, qui venait d'arriver en France, et qui était pénétré des sentiments religieux les plus profonds, se jeta innocemment dans la mêlée ¹. Ces luttes religieuses l'intéressèrent,

98, 157, 235, 341; 1841, p. 147, 292 et 318. Une de ces lettres était accompagnée d'une gravure représentant un juif « harnaché » des Tefillin, ce qui excita au plus haut point l'indignation des israélites. — *Réponse à un écrit intitulé : Première lettre d'un israélite français etc.*, par Jacob Lazare aîné. Paris, 1821. — *Réflexions d'un jeune israélite français sur les deux brochures de M. Tsarphati*, par Godechaux Baruch-Weill. Paris, 1821. — *Sur les deux premières lettres tsarphatiques et sur la brochure publiée sous le nom de Gaudechaux Baruck-Weill*. Paris, s. d. — *Au pseudonyme Tsarphati malgré lui, israélite français malgré tout le monde*. Paris, 1834. Signé : Calman de Metz. — *Sur les lettres tsarphatiques*, par S. Cahen. Paris, 1837. — *Coup d'œil sur les dernières lettres tsarphatiques*, par S. Cahen. Paris, 1839. Nous n'avons pas pu trouver les titres des autres publications dont nous avons parlé. La polémique continua encore dans les *Archives israélites*, 1840, p. 39 et suiv. Voir aussi la *Régénération*, I, 127, 188, 247, 296, 313, 330 (Munk). — Nous devons à l'obligeance de M. Isaïe Bloch, président du Comité de l'*Alliance israélite* à Metz, de pouvoir donner ici la liste des Lettres tsarphatiques publiées sous le titre de *Correspondance israélite* dans le *Courrier de la Moselle*, 1838 : 10^e lettre, numéro du 7 juillet ou du 9 octobre; 11^e, numéro du 22 décembre. — 1839 : 12^e lettre, numéro du 7 mars (?); 13^e, 20 avril; 14^e, 7 mai; 15^e, 1^{er} juin (c'est la lettre contre Israël Hezir); 16^e, 23 juillet; 17^e, 17 août; 18^e, 17 septembre; c'est la lettre qui contient la gravure dont nous avons parlé. Elle est adressée à M. Crémieux et signée A. T., dont un plaisant fit *athée*; 19^e, 30 novembre. — 1840 : 20^e lettre, 23 janvier; 21^e, 22 février; 22^e, 4 avril; 23^e, 30 avril; 24^e, 14 juillet; 25^e, probablement pas publiée dans le *Courrier*. — 1841 : 26^e, 25 mars; 27^e (et dernière?), 16 septembre.

1. *Réflexions d'un israélite allemand sur la 8^e lettre d'un israélite français à ses coreligionnaires*, par Albert Cohn. *Régénération*, I (1836), p. 346.

il y plaça son mot. Inutile de dire qu'il le fit avec une convenance et une modération parfaites, et une dignité qui contrastait avec les singeries de Terquem. Il défendit contre celui-ci la tradition, les anciens usages, les principes religieux les plus essentiels du judaïsme. Plus tard, Albert Cohn intervint avec plus de vivacité. Dans la 15^e Lettre tsarphatique, insérée dans le *Courrier de la Moselle*, Terquem, en faisant l'éloge de son compatriote Ensheim, savant israélite et mathématicien distingué, s'égaya grossièrement aux dépens d'un pauvre maître d'école de Metz, R. Israël, surnommé Hezir, ce qui, d'après lui, était une allusion à la tenue négligée de ce savant. Moïse Biding, de Metz, répondit à ces injures par un livre où il vengeait la mémoire du pieux rabbin ¹. Dans un article sur ce livre, Salomon Munk s'associa aux légitimes sentiments d'indignation exprimés par Biding ². Il va sans dire que Terquem y répliqua avec son intempérance habituelle ³. Albert Cohn, voyant son ami Munk malmené, courut à son secours. Terquem, dont

1. *La vengeance d'Israël* .., par Moïse-Israël Biding; traduit de l'hébreu par L.***** (Wogue). Metz, 1840.

2. *Archives israélites*, 1840, p. 225.

3. *Ibidem*. 1841, p. 231.

le jeu était très-perfide, avait produit contre Munk des insinuations fâcheuses. Albert Cohn déjoua d'un mot cet artifice et attaqua à son tour avec vivacité et entrain ¹. Ses coups, adroitement dirigés, portèrent en pleine poitrine et le chevalier de la réforme fut désarçonné. Il ne se releva pas de cette chute.

L'écrit le plus intéressant d'Albert Cohn, ce sont ses *Lettres juives* ², publiées en 1864, au retour de son « sixième pèlerinage (voyage au Maroc). » Elles sont adressées à son fils aîné et Albert Cohn veut y faire connaître « les résultats de ses différents voyages en Orient. » Mais à peine a-t-il prononcé les premières paroles, que tous ses souvenirs se réveillent et débordent ce cadre étroit. Il remonte à ses années de jeunesse, raconte ses travaux, ses peines, ses espérances, son arrivée à Paris. A partir de ce moment, il est mêlé à la vie publique, l'histoire du judaïsme moderne se déroule devant lui. Avec ce guide si bien informé on parcourt tous les pays, l'Autriche, l'Italie, l'Allemagne, la Turquie, la Palestine et l'Afrique, on assiste à la formation de la communauté israélite de Paris, on fait con-

1. *Ibidem*. 1841, p. 314.

2. *Univers israélite*, XX et XXI.

naissance avec tous les hommes politiques de l'Europe qui ont exercé quelque influence sur le sort des israélites. Il n'y a point de voyage plus intéressant ni plus instructif. Le récit, toujours rapide, est coupé de réflexions qui éclairent les faits et de vues générales sur la grandeur et la destinée du judaïsme. Le lecteur est gagné peu à peu par la chaleur du style, la vivacité et la délicatesse des sentiments, la simplicité et la modeste bonhomie du narrateur. Au moment où il s'y attend le moins, il voit passer comme un éclair les plus brillants traits d'imagination. Une vive lumière s'allume tout à coup et illumine de vastes horizons de ses feux colorés. Quel dommage que ces beaux mémoires n'aient pas été achevés ¹!

Outre les rares écrits d'Albert Cohn, il reste de lui son enseignement au séminaire. Lorsque, par décret du 1^{er} juillet 1859, cette institution fut transférée de Metz à Paris, le Consistoire de Paris craignit de n'avoir point les ressources nécessaires pour subvenir à tous les frais de cette translation. Albert Cohn crut pouvoir offrir en son nom et au nom de ses amis une somme de 60,000 fr. pour cette dé-

1. Les *Lettres juives* s'arrêtent au second voyage d'Albert Cohn à Jérusalem, en 1856.

pense ¹. Son espoir fut à la vérité déçu, la somme annoncée ne se trouva point, mais Albert Cohn ne retira point sa parole, il paya pendant plusieurs années le loyer du séminaire à Paris. Il fit plus : pour épargner les frais de l'enseignement, il se chargea gratuitement du cours d'histoire juive et il remplit ses fonctions de professeur avec sa ponctualité ordinaire. Pendant plus de seize ans, il ne manqua pas une leçon. Tous les rabbins qui ont passé par le séminaire pendant cette époque ont suivi son enseignement et appris de lui à aimer le glorieux passé du judaïsme. Il ne cessa ce cours qu'après la Pâque de l'année 1876, et lorsqu'il était déjà gravement atteint de la maladie qui devait l'emporter ².

Le plus grand service qu'il ait rendu à la science juive, c'est la protection constante qu'il a accordée, pendant plus de trente ans, aux savants, et l'appui qu'il leur prêtait auprès de la famille de Rothschild. De tous les coins du monde les écrivains israélites s'adressaient à lui et ils étaient sûrs de ses sympathies. Il ne s'est pas publié, dans ces années, un livre de

1. *Archives israélites*, 1859, p. 443 à 445.

2. Il fit aussi au séminaire pendant quelques années un cours d'arabe.

science juive auquel Albert Cohn n'ait pas prêté son concours. On ferait un gros catalogue en imprimant les titres des ouvrages et des journaux à la publication desquels il a contribué, qui lui sont dédiés, ou qui le nomment parmi leurs souscripteurs. Nous citerons parmi les plus considérables, pris absolument au hasard, l'*Isaïe* de Luzzatto, le *Séfer Harikma* d'ibn Gannah, la *Grammaire arabe* de Goldenthal, l'*Encyclopédie talmudique* de Jacob Hamburger, l'*Orgue et Pioutim* de Gerson Lévy, la *Théologie* et la *Morale* de M. Michel A. Weil, le *Gal-éd* ¹ publié à ses frais, et, par-dessus tout, la traduction française avec texte arabe du *Guide des Égarés* de Maïmonide, par S. Munk, admirable monument de la générosité de la famille de Rothschild, dans la publication duquel Albert Cohn a certainement sa part. Il a fait partie, comme nous l'avons dit plus haut, de la Société des bons livres ou des livres religieux et moraux, fondée à Paris; de la Société scientifique littéraire israélite; il a été un des promoteurs de la Société *mekicé nirdamim*. On peut se faire une idée de l'attachement et du respect qu'il avait pour la

1. *Gal-éd*, inscriptions funéraires de l'ancien cimetière de Prague. Prague, 1856.

science juive par la belle lettre qu'il écrivit aux journaux de Paris, en octobre 1865, et où il annonçait, en termes émus, la mort de S. D. Luzzatto, et demandait qu'une souscription fût ouverte pour publier les œuvres posthumes de ce célèbre rabbin ¹. Il était véritablement le Mécène des savants israélites et ce sont eux qui ressentiront le plus vivement sa perte.



XVI

CARACTÈRE D'ALBERT COHN, SES QUALITÉS INTELLECTUELLES ET MORALES. — Application au travail. — Activité extraordinaire. — Correspondance, visites aux établissements israélites de Paris, ponctualité. — Dons de l'esprit, don de la parole, éloquence, imagination. — Optimisme. — Générosité, désintéressement. — Force d'impulsion.

Il y a peu d'exemples d'une vie aussi active et aussi utile que celle d'Albert Cohn. Il a visité quatre fois les israélites d'Orient, trois fois ceux d'Afrique. Ces voyages suffiraient seuls à remplir la vie d'un homme ordinaire, ce n'étaient que des épisodes dans celle d'Albert Cohn et des distractions à un labeur incessant. Il ne se reposait ni jour ni nuit. Le matin, des lettres venues de toutes les parties du monde s'accumulaient sur sa table : c'étaient des demandes et des suppliques de tout genre, un concert de lamentations et de prières qui montaient vers lui de toutes les régions de la terre, de Paris et de la province, de l'Allemagne, de l'Italie, de la

Pologne, de la Palestine, de l'Afrique, véritable confusion de Babel où toutes les langues et tous les tons étaient confondus et qui eût troublé un esprit moins ferme. Il répondait immédiatement à ces lettres quand il le pouvait, envoyait les secours demandés, ou promettait, quand le cas était grave, d'intervenir auprès de la famille de Rothschild. Il connaissait en grande partie, et par une longue pratique, toute cette clientèle pauvre et se rappelait en un clin d'œil toutes les pièces de chaque dossier. Jamais il ne repoussait une demande, à moins de nécessité absolue. Il faisait la part des mendiants de profession, celle des malheureux plus intéressants, celle des savants ou des jeunes gens qui se destinaient à la science. Il réglait ensuite les comptes des administrations et des sociétés dont il était le trésorier, mettait à jour sa correspondance avec l'hôpital de Jérusalem, qu'il n'a pas cessé un instant de diriger, donnait ses ordres pour le service du comité de bienfaisance ou des autres institutions charitables de Paris, recevait les visites des nombreux solliciteurs. On réclamait de lui des services de tout genre, et il écoutait avec patience les demandes les plus extravagantes ¹. Le reste de sa

1. La seule plainte qui ait été exprimée publiquement

journée était consacré aux autres devoirs de sa charge et à ceux qu'il se créait par surcroît. Il allait visiter les écoles, le fourneau, l'hôpital, assistait en bon et pieux israélite aux mariages et aux enterrements auxquels il avait été invité, à toutes les cérémonies publiques du culte, faisait mille démarches en faveur de ses protégés. Il avait le droit de se reposer le soir, il ne le voulait pas. Les séances des administrations le réclamaient, et pour rien au monde il n'y eût manqué. La ponctualité était devenue pour lui une vertu. Il ne manquait pas une réunion, pas une visite aux établissements d'instruction ou de charité, pas un office dans la Synagogue. Il y arrivait toujours à l'heure exacte, avec une précision et une régularité admirables chez un homme aussi accablé de soins divers. Son dévouement suffisait à tout.

Il avait reçu de la nature des qualités remarquables : physiquement disgracié, comme Mendelssohn, il en avait été amplement dédommagé par les dons intellectuels. Sa figure était belle, aux lignes fortement accentuées, d'un type

contre lui est celle d'un rabbin Jonathan Alexanderssohn, de Czaba (Hongrie) qui, après une pénible aventure, était venu à Paris et avait montré de singulières exigences. Voir *Archives*. 1862, p. 182 et 359.

oriental très-mâle; l'œil brillant, d'un éclat extraordinaire. Quand il parlait, tous ses traits s'animaient, sa voix était chaude, vibrante, et il s'exprimait dans un grand nombre de langues avec une facilité remarquable, sinon avec une entière correction. Il avait quelques-unes des plus hautes qualités de l'orateur : une imagination brillante, colorée, qui saisissait rapidement la poésie des choses; une mémoire étonnante, où se réveillaient en un clin d'œil les souvenirs intéressants, les analogies et les contrastes historiques, et jusqu'aux dates les plus précises; des sentiments élevés, des passions très-vives pour le bien, et un grand besoin d'activité et d'expansion. Il parlait volontiers, dans les temples, dans les séances des sociétés, dans les réunions publiques. Le flot pressé de ses pensées et de ses sentiments semblait faire soudain irruption et briser toutes les digues. Il s'élançait alors d'un mouvement large et puissant qui ne manquait jamais d'entraîner et d'enlever l'auditoire.

L'imagination dominait quelquefois en lui et emportait toutes les autres facultés. Il avait cependant les plus hauts dons de l'esprit, une intelligence élevée, ouverte, féconde en inventions bienfaisantes, en avis utiles et sages, très-

modérée dans le fond sinon toujours dans la forme. En général, il ne se défiait ni des hommes ni des choses. Son optimisme allait si loin, qu'il pâlisait lorsqu'il entendait dire du mal de quelqu'un ou lorsque les rapports administratifs qu'il recevait n'étaient pas satisfaisants. Il croyait facilement au succès des entreprises qu'il encourageait, ce qui est le seul moyen de les faire réussir; il allait hardiment de l'avant, comptant sur son activité, sur les ressources que la Providence lui enverrait, sur ceux qu'il appelait « ses amis. » Que dirons-nous de son caractère? N'est-ce pas déjà un grand éloge pour lui que dans toutes les administrations qu'il a dirigées, il a eu des fonctionnaires qu'il couvrait de sa bienveillance et de sa protection, et pas une créature? que dans une situation qui pouvait exciter l'envie, il n'a laissé qu'une fortune médiocre, distribuant religieusement la dîme de son revenu, la dîme des dots qu'il donnait à ses enfants, faisant pour son propre compte des libéralités extraordinaires, confondant sans cesse et imprudemment son bien et celui des pauvres? Sa plus grande qualité a été probablement cette force d'impulsion par laquelle il triomphait de toutes les inerties et devenait, pour les administrations et les socié-

tés israélites, un moteur puissant, toujours en pleine activité et ayant tous ses feux allumés. Il n'a point attaché son nom à une œuvre spéciale, parce qu'il ignorait l'art de ménager ses efforts et de se réserver. Il s'attelait à toutes les charges, se jetait dans toutes les directions, se dépensait et se sacrifiait sans calculer ni réfléchir. Où il était, il apportait la vie, excitait les courages. Il a mis en train toutes les institutions israélites de Paris, plusieurs de celles de Jérusalem, il leur a imprimé le mouvement et elles sont encore aujourd'hui animées de son souffle.



XVII

DERNIÈRES ANNÉES D'ALBERT COHN, SA FIN. — Naturalisé français en 1862. — Chevalier de la Légion d'honneur en 1867. — Albert Cohn pendant la guerre franco-allemande. — Lassitude. — Sa bibliothèque donnée au Séminaire israélite. — Cessation de son cours au Séminaire. — Sa mort, 15 mars 1877. — Funérailles. — Deuil universel. — Ses biographies. — La « Société d'encouragement au bien » lui décerne une médaille d'or. — Fondation Albert Cohn.

Albert Cohn a été récompensé de ses sacrifices et de son dévouement par l'estime et l'admiration universelles. Son nom est un des plus populaires du judaïsme et il est connu dans le monde entier. Le gouvernement français a reconnu ses services en le nommant, par décret du 10 juillet 1867, chevalier de la Légion d'honneur. Il portait avec fierté ce signe de l'honneur français. Descendant d'une famille alsacienne, élevé à l'étranger dans l'amour de notre pays, il avait longtemps, et par un sentiment de délicatesse extrême, hésité à changer sa nationalité; mais sa famille, ses fils si pro-

fondément attachés à la France, finirent par le décider. Il fut naturalisé par décret du 26 février 1862. Ce que ses sentiments français ont souffert pendant la guerre néfaste de 1870-1871 est indescriptible. C'est là qu'il semble avoir pris le germe du mal qui l'a emporté. On le vit bien pendant le siège de Paris, ce jour où les rabbins réunirent les israélites dans la synagogue de la rue Notre-Dame-de-Nazareth. C'était le 18 décembre 1870, premier soir de Hanoucca ¹. Le canon grondait au loin, le tambour battait dans les rues, le deuil était dans tous les cœurs et le souvenir des Macchabées remplissait tous les yeux de larmes. La réunion avait pour but de prier pour les morts israélites tombés sur le champ de bataille et de recueillir des aumônes pour les veuves, les orphelins et les blessés. Rien de plus pieux, rien de plus digne et de plus émouvant. M. le grand-rabbin Isidor et M. le grand-rabbin Zadoc Kahn parlèrent avec une convenance parfaite, en prêtres de Dieu, en ministres de paix, et il est incroyable que leurs paroles, singulièrement dénaturées, aient produit à cette époque en Allemagne un si grand scan-

1. *Univers isralite*, XXVI, 209. *Archives israélites*, 1871, page 183.

dale. Albert Cohn était présent. En face de cette foule si douloureusement éprouvée et de ce deuil universel, succombant lui-même sous le poids des émotions, incapable de les maîtriser, il s'élança dans la chaire. Sa parole ne fut qu'un cri de reconnaissance envers la France qui avait la première émancipé les juifs chez elle, qui les avait protégés par son exemple à l'étranger. « C'est aujourd'hui, dit-il en terminant, le premier jour de la fête de la délivrance. Cette fête dure huit jours. Que Dieu, après ces huit jours, nous permette enfin de chanter l'hymne de la victoire. Alleluia ! »

Les jours d'Albert Cohn étaient comptés, les douleurs et les humiliations de la guerre, les fatigues d'un labeur incessant, avaient fini par le miner. Depuis quelque temps il donnait des signes de lassitude ; il perdit le goût ou la force de travailler et abandonna sa belle bibliothèque, où étaient venus s'amasser, pendant tant d'années, de si nombreux trésors, où se trouvait entre autres un manuscrit du *Séfer ha-miçwot* de Maïmonide qu'il avait rapporté d'un de ses voyages en Algérie ¹. Il la donna au séminaire israélite en mars 1870, et annonça cette dona-

1. *Paix*, p. 663.

tion par une lettre touchante ¹. La maladie le rongea peu à peu. Après la Pâque de 1876, il fut obligé de cesser son cours au séminaire. Il vaquait cependant à toutes ses autres occupations, présidait les administrations qu'il dirigeait, assistait à toutes les séances. Il succomba le jeudi 15 mars 1877, dans l'après-midi, entouré de sa famille et assisté de M. le grand-rabbin Zadoc Kahn. La Communauté de Paris lui a fait des funérailles dignes de lui et où le deuil était dans tous les cœurs, les larmes dans tous les yeux. Il fut enterré au cimetière Montmartre, le dimanche 18 mars, accompagné à sa dernière demeure par tous les israélites de Paris. Sa mort fut un deuil public. Un mois plus tard, le 19 avril, un grand service religieux eut lieu en sa mémoire, au temple de la rue de la Victoire. Les communautés étrangères s'associèrent, par des démonstrations pieuses, au deuil de sa famille et des israélites français ². Albert Cohn leur appartenait comme

1. *Archives israélites*, 1870, p. 246.

2. Entre autres, les communautés israélites de Presbourg, de Trieste, de Palanka, très-certainement aussi celle de Jérusalem. Voir à ce sujet : *XII april 1877. Nel tempio magg. isr. di Trieste solenni esequie in commemorazione del cav. Alberto Cohn... Elegia* (en vers italiens). Trieste, s. d. — Julius David: *Gedächtnissrede auf H. Albert Cohn, gehalten*

à nous, il était partout l'objet de la plus vive admiration ¹. Les israélites de tous les pays prendront part, très-certainement, à la souscription que M. le grand-rabbin Isidor a ouverte pour fonder une œuvre qui perpétue son souvenir ². Déjà la « Société parisienne d'encouragement au bien » lui avait décerné, quelques jours avant sa mort, une médaille d'or, et cette décision est appuyée des considérations suivantes ³ :

« M. Cohn est un missionnaire de charité. Son éloge peut être fait en deux mots : c'est

am 15. April 1877. Presbourg, 1877. — Emm. Deutsch : Rede vor der Trauersandacht... mit besonderer Beziehung auf H. Albert Kohn, gehalten am 5. April 1877 in der Synagoge zu Pálanka. Budapest, 1877.

1. Les biographies qu'on a publiées de lui à l'étranger en sont un témoignage suffisant. Voir : Ignaz Reich, *Beth El, Ehrentempel verdienter ungar. Israeliten*, 1^{er} volume, 2^e édit., s. l. n. d. (Pesth 1868) p., 81., Biographie avec portrait. — *Illustrierte Monatshefte für ges. Interessen des Judenthums*. 2^e année. Wien, oct. 1865 et mars 1866. Avec portrait. — Juda Nehama, *Zikron Tob, o biografia del Albert Cohn* (en judéo espagnol). Salonique, 1877.

2. *Hommage à Albert Cohn*. Circulaire de mai 1877. Les souscriptions demandées ont pour objet de créer une FONDATION ALBERT COHN « destinée à venir en aide à des personnes méritantes, en leur fournissant des moyens d'instruction et de travail ».

3. *Archives israélites*, 1877, p. 362.

lui qui est chargé de répandre les aumônes et les bienfaits de la famille Rothschild. Une partie de sa vie s'est passée à fonder un hôpital et une maison de retraite pour les vieillards, puis il a parcouru le Maroc, la Turquie, la Perse ¹, pour y établir des écoles en faveur des enfants pauvres. Il appartient à toutes les œuvres charitables, Sociétés de patronage, Comité israélite de bienfaisance. Comité des Écoles, institutions des arts et métiers, etc., etc. »

La mémoire d'Albert Cohn n'a sans doute pas besoin de ces témoignages. Il vivra au milieu de nous par son exemple, et son nom sera mis à côté des grands bienfaiteurs du judaïsme et de l'humanité.

1. Ceci est une erreur.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

I

SA JEUNESSE, SON ÉTABLISSEMENT A PARIS. — Naissance à la sortie de Kippour 5575 (1814). — Origine alsacienne. — Etudes orientales à Vienne. — Il professe l'hébreu au séminaire protestant de Vienne. — Départ pour Paris (1836). — Premières relations avec la famille de Rothschild. — Etudes à Paris. 1

II

SA SITUATION A PARIS, SA FAMILLE. — Situation auprès de la famille de Rothschild. — Voyage en Italie (1838). — Son mariage, ses enfants. — Initiation religieuse de ses fils. — Initiation religieuse de M. le baron Alphonse de Rothschild et de M. le baron Gustave de Rothschild. — Catéchisme écrit par Albert Cohn pour ces deux *Bar-Miçwa* 11

III

ÉTAT DE LA COMMUNAUTÉ ISRAËLITE DE PARIS. — Second établissement des israélites à Paris. — Jacob Rodrigues Pereira et les juifs portugais à Paris. — Liefman Calmer

et les juifs allemands à Paris. — Chiffre de la population israélite à Paris depuis 1780 à 1870. — Anciennes et nouvelles synagogues. — Anciens et nouveaux cimetières. — Les juifs de Paris sous la terreur. — Faiblesse de l'organisation de la communauté. 22

IV

ALBERT COHN DANS LES INSTITUTIONS ISRAÉLITES DE PARIS. — Comité de bienfaisance, centre de l'activité d'Albert Cohn. — Hôpital de Rothschild, maison de retraite pour les vieillards, Incurables. — Orphelinat Salomon de Rothschild. — Société de patronage des apprentis et ouvriers israélites. — Talmud-Tora. — Diverses institutions ou sociétés de bienfaisance. — Sociétés scientifiques, Conférences religieuses. — Consistoire central. Alliance israélite universelle. — Écoles israélites de Paris..... 34

V

LA GUERRE DE CRIMÉE; ALBERT COHN EN ORIENT. — Efforts des israélites occidentaux en faveur des israélites de l'Orient. — Le Consistoire Central, le Board de Londres, M. Philippon. — Projets pour améliorer la situation des israélites de l'Orient. Circulaire du Consistoire Central. — Albert Cohn chargé de faire une enquête sur la situation. 46

VI

LES ISRAÉLITES DE JÉRUSALEM. — Les différentes communautés israélites de Jérusalem. — Cause de la misère des israélites de la Ville-Sainte. — Les distributions de secours ou *Halucca*. — Efforts antérieurs de Sir Moses Montefiore..... 57

VII

PREMIER VOYAGE A JÉRUSALEM (1854). — Albert Cohn part le 11 juin 1854. — Passage par Vienne, Trieste, Corfou, Alexandrie. — Écoles fondées à Alexandrie. — Voyage à Jaffa, et Jérusalem en compagnie de M. Michel Erlanger. — Fondations d'Albert Cohn, à Jérusalem (hôpital Mayer de Rothschild, œuvre des femmes en couches, caisse des prêts, apprentissage, école, distributions de pain). 65

VIII.

ALBERT COHN A CONSTANTINOPLE. — Démarches d'Albert Cohn auprès des ministres ottomans, mesures proposées en faveur des juifs dans le règlement de la question d'Orient. — Audience chez le sultan, paroles remarquables d'Abdul-Medjid. — Les juifs assimilés à tous les non-musulmans en Turquie. — École israélite fondée à Constantinople. — Retour à Vienne, audience auprès de l'empereur d'Autriche. — Retour à Paris. — Résultats importants de ce premier voyage. — Médaille offerte à Albert Cohn par les israélites italiens. 77

IX

SECOND VOYAGE EN ORIENT (1856). — Départ pour Jérusalem après la guerre de Crimée. — État des établissements fondés antérieurement. — Publications encouragées. — Départ pour Constantinople. — Situation des israélites de cette ville. — Heureux développement de l'école fondée lors du premier voyage. — Service religieux pour les soldats israélites français morts pendant la guerre. — Audience près du Sultan. — Écoles israélites à Constantinople. — Retour à Paris. — Banquet offert à Albert Cohn par les administrations israélites de Paris..... 89

X

ÉVÈNEMENTS DE SYRIE (1860). — Les Druses et les Maronites. — Appel de M. Crémieux en faveur des chrétiens du Liban, souscriptions israélites. — Les chrétiens persécutés à Damas, fausses accusations contre les juifs de cette ville. — Albert Cohn chargé par le Consistoire Central d'aller faire une enquête à Damas, s'appête à partir. — Fausseté des accusations démontrée, l'enquête inutile..... 92

XI

TROISIÈME ET QUATRIÈME VOYAGES EN ORIENT (1864 et 1869). — Visite à Alexandrie et au Caire. — 3^e visite à Jérusalem. — Voyage à Damas, fondation d'une école avec le concours de l'Alliance israélite universelle. — La peste et la famine en Orient, 1865. — 4^e et dernier voyage à Jérusalem. — Passage triomphal à Vienne, Pesth, Belgrade, Roustchouk, Varna, Constantinople. — Rencontre avec M. Charles Netter, fondateur de l'école agricole de l'Alliance israélite, à Jaffa. — L'empereur d'Autriche à Jérusalem. — Mémoire d'Albert Cohn à Jérusalem. 106

XII

LES ISRAÉLITES EN ALGÉRIE. — Leur histoire. — Les juifs algériens pendant la conquête française. — Services rendus par le juif Durand, bravoure d'Isaac Lévi, de Léon Ayas et d'autres. — Les juifs pendant l'expédition de Constantine. — Population israélite en Algérie. — Les écoles israélites. — Situation légale des israélites algériens depuis la conquête française jusqu'au décret de naturalisation de M. Ad. Crémieux, du 24 octobre 1870. 115

XIII

ALBERT COHN EN ALGÉRIE (1844 et 1846). — Projets pour régler la situation légale et religieuse des israélites algériens. — J. Altaras, de Marseille et M. Joseph Cohen en Algérie (1844). — Premier voyage d'Albert Cohn en Algérie (1844). — Il va à Alger, Philippeville, Bône, Constantine, Blidah, Médéah, Oran. — Retour à Paris, ordonnance du 9 novembre 1845 sur l'organisation du culte israélite en Algérie. — Audience chez le roi Louis-Philippe en 1846. — Second voyage en Algérie (1846). — Visite à Tunis. Audience chez le bey. — Retour à Paris.....	130
--	-----

XIV

ALBERT COHN AU MAROC (1860). — Situation des israélites du Maroc. — Population israélite. — La guerre de l'Espagne contre le Maroc en 1859-1860. — Les israélites marocains obligés de s'enfuir, recueillis à Gibraltar, Algésiras, Tarifa. — Souscriptions en leur faveur, Albert Cohn va les visiter. — Il obtient des ordres de l'empereur du Maroc pour leur permettre de rentrer tranquillement dans leurs foyers. — Retour à Paris par Oran et Alger.....	140
---	-----

XV

ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE, LITTÉRAIRE ET RELIGIEUSE D'ALBERT COHN. — Articles scientifiques et littéraires dans divers journaux. — La réforme religieuse dans le judaïsme français. Les <i>Lettres tsarphatiques</i> , Munck et Albert Cohn. — Les <i>Lettres juives</i> d'Albert Cohn. — Ses cours d'histoire juive et d'arabe au séminaire rabbinique. — Nombreux ouvrages subventionnés. — Cours aux sociétés scientifiques.....	151
---	-----

XVI

CARACTÈRE D'ALBERT COHN, SES QUALITÉS INTELLECTUELLES ET MORALES. — Application au travail. — Activité extraordinaire. — Correspondance, visite aux établissements israélites de Paris, ponctualité. — Dons de l'esprit, don de la parole, éloquence, imagination. — Optimisme. — Générosité, désintéressement. — Force d'impulsion..... 163

XVII

DERNIÈRES ANNÉES D'ALBERT COHN, SA FIN. — Naturalisé français en 1862. — Chevalier de la Légion d'honneur en 1867. — Albert Cohn pendant la guerre franco-allemande. — Lassitude. — Sa bibliothèque donnée au Séminaire israélite. — Cessation de son cours au Séminaire. — Sa mort, 15 mars 1877. — Funérailles. — Deuil universel. — Ses biographies. — La « Société d'encouragement au bien » lui décerne une médaille d'or. — Fondation Albert Cohn..... 169

NOTA. — Aux ouvrages cités dans la note 1 de la page 155 il faut ajouter : A. CRÉHANGE, *La Sentinelle juive, lettres sur la réforme tsarphatique*. Paris, 1840.

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Return this material to the library
from which it was borrowed.

DEC 18 1989

ILL-102

NON-RENEWABLE

APR 01 1991

Interim
REC'D FROM DATE RECEIVED
DUE 2 WKS FROM DATE RECEIVED

APR 30 1991

ILL-MUR

JUL 11 2003

DUE 2 WKS FROM DATE RECEIVED

JCLA ACCESS SERVICES BL10

Interlibrary Loans

11630 University Research Library

Box 961575

Los Angeles, CA 90096-1575

SEP 3 03

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 000 118 501 6

Univer
Sou
Li